

NOUVEAUX MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMS;

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

LE POINT D'APPUI ENTRE THERESE ET FREDERIC, ET L'EMPIRE ET FREDERIC FONDE' SUR LA CONDUITE RECIPROQUE DURANT LA PRESENTE GUERRE.



A FRANCFORT ET LEIPZIG.
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLIX.


VIRTU
ONATIS
I.C. Back del. & sc. Francfort d. 3. Oct. 1757.

LE POINT D'APPUI
ENTRE
THERESE
ET
FREDERIC,
OU
PENSÉES MILITAIRES,
POLITIQUES, CRITIQUES, &c.
SUR LA PRESENTE
GUERRE EN ALLEMAGNE.
Nouvelle Edition, corrigée, augmentée,
ET ENRICHIE DE
PORTRAITS ET PLANS EN TAILLE DOUCE.



A LIEGE
Chez JAQUES BALBIN,
M DCC LIX.



Fredericus Rex Borussiæ.

Effigies Siot del: Berolini — I: Roſtrom Sculps: Berlin

LE POINT D'APPUI ENTRE THERESE & FREDERIC.

Toute l'Europe, & peut-être le Hûron & le Chinois comme le Hottentot jette les yeux ſur le grand Frederic, ce fleau des Puiſſances belligerantes & de ſes voiſins pacifiques. Les Thereſiens le deteſtent, les Fredriciens louent en lui juſques à ſes deffauts, mais les uns & les autres admirent en lui le grand Capitaine, ſa prevoyance, ſa conſtance, ſa grandeur d'ame, ſon jugement, & les autres ſublimes qualités de ſon eſprit. Quel ſpectacle! voir un Roi, dont les ancêtres étoient à peine connûs il y a un ſiécle dans les Hiſtoires etrangéres, dont le royaume n'éxiſte qu'un demi ſiécle, s'oppoſer, & que dis-je s'oppoſer, faire la guerre à la Maiſon d'Autriche, à cette puiſſante maiſon; à la Couronne de France, à cette couronne, qui impoſoit il n'y a pas long-temps la loi à toute l'Europe; aux Moſcovites, qui depuis Pierre le grand ſont devenus redoutables de mépriſables qu'ils

étoient avant leur aprentiſſage ſous Charles XII; à la Suéde, autrefois la terreur de la Maiſon d'Autriche & de l'Allemagne, comme des Danois & des Moſcovites; & tout le Saint Empire Romain, grand autrefois dans les temps éloignés, grand encore par le nom, grand par le nombre innombrable de ſes Monarques; n'y a t-il pas là un grand ſujêt d'étonnement?

En effêt, que Louis XIV. ſe ſoutienne & faſſe la guerre contre la maiſon d'Autriche réunie avec les Puiſſances maritimes & l'Empire; que Charles XII. impoſe la loi au Nord avec une poignée de Troupes, je n'y vois rien d'extraordinaire: La France fourmille de monde, il y a un fond inépuiſable d'argent; & quelle comparaiſon de la Pruſſe à la France, tant dans l'étendue des Etats que dans le nombre des habitans & des richeſſes? Les Moſcovites étoient alors des gens ſans diſcipline, ignorants dans l'art de la guerre, des barbares; les Polonois, les Polonois de tout temps, troupes ſans ordre, irréguliéres, ramaſſées. Il n'y a rien de tout cela, ni pour ni contre le Roi de Pruſſe, au moins il n'y a pas de comparaiſon à faire. Les Autrichiens, les François, ne ſont pas ces Moſcovites de Narva, ni des Polonois; les Suedois ſont encore des Trouppes bien diſci-

pli-

plinées, les Moſcovites ne cedent gueres en ce qui concerne l'état militaire; & pour les Trouppes de l'Empire, ce ſont les mêmes allemands, avec leſquels le Roi de Pruſſe fait la guerre, mais qui . . . . On verra à la fin leur deſcription.

Par quel miracle, par quel enchantement ſe ſoutient-il donc, me dira t'on? Eſt-ce par ſon eſprit, eſt-ce par la bonne diſpoſition de ſes Trouppes, eſt-ce par la foibleſſe & les fautes de ſes ennemis qu'il ſe ſoutient, qu'il fait la guerre, qu'il fait des progrés? Developons-en le miſtére. Tirons des connoiſſances que nous avons des qualités du Roi de Pruſſe, de l'état de ſes armées & de ſon royaume, de l'état de ces armées combinées contre lui, des differentes vuës de chaque Puiſſance belligerante, de l'Hiſtoire, & de tout ce qui peut eclaircir cette matiére, la cauſe de cet effêt ſi ſurprenant? Il n'y a point d'effêt ſans cauſe, & ces cauſes ſont naturelles. Les temps ſont paſſés où les anges combattirent pour les armées & où les lignes de croix paroiſſoient en l'air; On voit que Dieu n'aſſiſte guères un General imprudent & ignorant, ni ne donne la victoire à des armées mal conduites & mal diſciplinées.

Analiſons-en un peu les cauſes, mais voyons auparavant l'état de la maiſon de

Brandebourg & la ſituation de l'Europe avant la guerre.

L'Hiſtoire de Brandebourg eſt connue pas ces memoires, cette admirable piéce qui fait honneur à ſon auteur; elles m'épargneront la peine à monter juſqu'à l'origine de cette maiſon, & il ſuffira de m'arrêter un peu dans le ſiécle preſent, pour decouvrir de quelle maniére elle eſt parvenuë juſqu'à cette grandeur qui la fait reſpecter & redouter de toutes les puiſſances de l'Europe. Ne montons donc que juſqu'au pére de Frederic. C'eſt indubitablement lui qui a poſé les fondemens de ce grand édifice, & c'eſt uniquement par le bon ordre, par l'épargne & par l'économie; c'eſt par ces moyens qu'il a augmenté le peu des Trouppes que lui laiſſa ſon pére; c'eſt par ces mêmes moyens qu'il a fondé & rempli le treſor royal (terme inconnû à ſon pére) trés neceſſaire & le plus grand ſoutien de celui qui a l'ambition de s'agrandir. Remarque à fairepar ces Princes de l'allemagne, qui font trembler leurs crediteurs par la crainte continuelle d'un concours prochain. C'eſt dis-je, par le bon ordre, par l'économie que la maiſon de Brandebourg eſt monté au point de cette grandeur. Après la mort du Roi Fredric Guillaume, le Roi ſon fils ajouta à ſes domaines la plus grande partie

de

de la Silesie, & au lieu de s'endormir après cette belle conquête, s'adonner à la chasse, aux maitresses, aux fêtes, aux divertissemens des sens, coutûme de la pluspart des souverains, mais très pernicieuse à l'Etat, il s'appliqua à rendre ses sujets plus nombreux, & plus heureux, ses Etâts & son tresor plus riche & ses armées plus formidables. On s'étonnera en apprenant que la méme Silesie, qui ne rapportoit à la maison d'autriche que 2. millions, en rapportoit au Roi 8. sans imposer plus d'impôts. C'est encore par ce fond & par l'économie qu'il augmenta son armée au delà de 148000. hommes, & leur assigna des fonds sans charger ses sujets, qu'il fortifia les places, y mit des magazins, & les pourvoya tant pour la deffense que pour fournir des armées en cas de besoin; & c'est par la discipline exacte & les manœuvres qu'il fit faire annuellement à ses Trouppes, qu'il rendoit ses armées formidables. Comme le Roi voyoit bien la necessité d'avoir des étrangers dans ses armées, pour épargner ses sujets & pour s'en servir dans l'extremité, il confirma la loi de son pére, que chaque compagnie seroit composèe de deux tiers d'étrangers. Voilà l'étât de la Prusse avant la guerre.

La maiſon d'Autriche, peu accoutumée à l'économie & toûjours en guerre, s'étoit pour cette fois pourvue de quelque argent. Elle étoit dans un état bien different des tems paſſés. Les Trouppes étoient mieux diſciplinées, en meilleur ordre, plus exercées: Leur paye ſe faiſoit exactement. On commença à diſtinguer l'ordre militaire à la cour, autrefois barricadée & frequentée par gens, dont le ſeul merite étoit un genie monacal, ou dont l'orgueil & l'avarice gâtoient tout. Il n'y manquoit que le treſor Pruſſien, quelques Financiers de l'école du Roi de Pruſſe, & des Trouppes proportionées à l'étendue des Etâts.

La France étoit tranquile, excepté dans les indes occidentales. Ses armes y faiſoient des grands progrés contre les Anglois. Peu de Trouppes ſur piéd, des Trouppes excellentes en elles-mêmes, mais de peu de conſequence par la mauvaiſe conduite. Un miniſtre de guerre, qui n'entendoit pas la guerre. Grand armement, dans les ports.

Les Ruſſes ſembloient avoir un deſſein en raſſemblant beaucoup de Trouppes en Curlande, & en faiſant approcher d'autres dans la Livonie. L'alliance conclue avec la maiſon d'autriche donnoit des grandes inquiétudes au Roi de Pruſſe: elle faiſoit opposition à celle, qu'il avoit concluë quelques mois auparavant avec l'Angleterre.

Je ne ſuis pas ſi temeraire, que de vouloir former un jugement ſur les cauſes de cette guerre ſanglante. Si je le faiſois je perdrois l'équilibre, & me rangerois ou du côté de l'Autriche ou du côté de la Prûſſe. Laiſſons-en le jugement à celui qui connoit les cœurs & qui jugera un jour les actions de l'univers. Ce qu'il y a ſans conteſtation, eſt que le Roi de Pruſſe fit l'irruption de la Saxe & enſuite de la Bohéme; que le motif en ait été pour parer le coup qu'on lui préparoit, ou que le Roi de Pruſſe voulût faire la guerre ſans autre vue que de ſatisfaire ſon ambition, on voit toûjours une grande prudence & une prevoyance admirable dans cette entrepriſe, la juſtice à part. Malheureuſement la Saxe a une ſituation qui met le Roi de Prûſſe dans la neceſſité abſolue à s'en emparer de gré ou de force, en voulant faire la guerre à la maiſon d'autriche: d'un côté pour ſe mettre à l'abri des entrepriſes des Saxons, de l'autre pour avoir dequoi ſubſiſter en Bohéme, bref pour avoir la communication de l'Elbe avec ſes Etats, qui lui donne la commodité du tranſport des vivres & des munitions. Il eſt trés certain, que ſi les Saxons ne s'étoient pas ſoutenus quelque temps à Pirna, c'étoit fait de l'armée autrichienne, qui pendant cet intervalle gagnoit

noit du temps à ſe renforcer & à ſe mettre en étât d'attendre l'armée Pruſſienne.

Qu'on remarque bien la viteſſe incroyable avec laquelle les Pruſſiens entrerent en campagne & traverſérent la Saxe. Sortir des garniſons, ſe rendre à Pirna c'étoit preſque la même choſe ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, ſans autres préparatifs. C'eſt la conſtitution de l'armée Pruſſienne, d'être toûjours prête à tout. Quel temps immenſe faut-il à d'autres Trouppes à s'aſſembler, quel embarras à trouver des chevaux d'artillerie, quels arrangemens à avoir des tentes, des chariots &c. & combien d'ordres reiterés ne faut-il pas pour mettre les Troupes en mouvement? Voilà ce qui trahit toûjours les vûes guerriéres des autres Puiſſances, & qui mèt le Roi de Pruſſe en état de prévenir tout ce qu'on trâme contre lui. Il prévient ſans être prevenû. Regle generale à tout homme prudent, mais principalement aux ſouverains.

La bataille de Lowoſitz, qui ſe donna pendant le blocus des ſaxons, fut un eſſai pour connoitre les forces de l'autriche, le General, les trouppes, leur maniére de combattre. On ne trouva plus les Autrichiens des années 1740; c'étoient des hommes bien exercés & bien conduits, c'étoient des trouppes reſpectables, difficiles à battre

ſans

ſans le ſecours des ruſes de la guerre & ſans une artillerie ſuperieure à la leur; auſſi cette bataille ne decida de rien, & chaque partie ſe retira, les autrichiens bien aiſes de n'être pas battus tout à fait, les Pruſſiens informés du fort & du foible des autrichiens.

Par la capitulation faite a Pirna le Roi de Pruſſe augmenta ſon armée de 12000. Saxons. Au lieu de dechirer les Regimens & d'en renforcer les ſiens, il garda les Regimens en corps, ce qui donna lieu à pluſieurs revoltes & gâta beaucoup de choſes. Le Roi de Pruſſe avoit trop bonne confiance en ces trouppes, il s'en repentit dans la ſuite. Les Saxons ne voulurent pas croire que cette guerre étoit une affaire de religion.

La ſaiſon étant avancée on chercha des quartiers, chacun dans la reſolution de ſe mettre en état & à ſe pourvoir de tout ce qui pourroit faire eſpérer un bon ſuccés à la campagne prochaine. Du côté de l'Autriche, on aſſembla de l'Hongrie, des païs-bas ce qu'on pût trouver de trouppes; on fit des Magazins conſiderables & des diſpoſitions qui annonçoient qu'on avoit reſolû de porter la guerre dans la Saxe & les Etats du Roi de Pruſſe. Les Trouppes autrichiennes ſurpaſſoient en nombre cel-

les que le Roi de Prusse leur opposoit, & il y avoit apparence que le succés de la campagne prochaine seroit pour la maison d'Autriche. Le Roi de Prusse de son côté renforça chaque compagnie de 30. hommes, leva des trouppes legéres, & augmenta par là & par les Saxons, son armée de plus de 40000. hommes ; il se fortifia au mieux dans la Saxe, mit les frontiéres à l'abri des incursions des partis & des trouppes legéres, pour donner du repos à ses Trouppes fatiguées, & fit des dispositions, comme s'il craignoit les autrichiens & qu'il vouloit agir defensivement. On en étoit si fortement persuadé du côté autrichien, qu'on se seroit moqué de celui qui auroit dit, que les Prussiens entreroient en Bohême. C'est cependant ce qui arriva & en quoi le Roi trompa les autrichiens & les plus clairvoyans de l'Europe. C'est cette persuasion, & la présomtion qu'on avoit eu ses forces, qui perdit les autrichiens & fit évanouir comme un songe les beaux projets de porter la guerre au dehors.

L'hyver se passoit tranquillemens des deux côtés, on ne pensoit pas encore à l'ouverture de la campagne, qu'on vit paroitre comme un éclair les Prussiens, rassemblés en Bohême, & bientôt devant les portes de Prague ; les Trouppes autrichiennes disper-

diſperſées dans les quartiers, des magazins perdus, tout en deſordre, quel desaſtre! tout eſt cependant trés ſimple & naturel.

C'eſt toûjours, comme je l'ai deja remarqué, une conſtitution des armées Pruſſiennes, d'être pourvuës de tout & pour toutes entrepriſes, & d'être en état de s'aſſembler à chaque commandement. Il y a encore une diſpoſition admirable, à cacher ce qui ſe paſſe chez eux; & ce qui met un voile epais ſur les yeux de ſes antagoniſtes, c'eſt que le Roi fait tout par lui-même & ſans decouvrir ſes intentions veritables à perſonne; qualité trés neceſſaire à un general. Le ſecret, l'art de cacher ſes diſpoſitions eſt l'ame des grandes entrepriſes. Cette invaſion, & qu'on me permette ce terme, cette ſurpriſe, en eſt une bonne preuve. Cet art manque aux ennemis du Roi de Pruſſe & principalement aux françois, & c'eſt par là qu'ils ſont & ſeront toûjours trahis. Les trouppes autrichiennes s'aſſemblérent enſuite devant Prague, mais le temps étoit trop court pour les aſſembler toutes, étant trop éloignées, & le Roi de Pruſſe ne jugeoit pas à propos de les attendre. Il profita de la conſternation & du deſordre, fit joindre ſes armées en les faiſant paſſer l'Elbe & la Moldau, attaqua & battit les autrichiens malgré leur ſuperiorité & leur ſituation avantageuſe.

Si les autrichiens n'avoient pas été si dispersés, si l'on avoit été sur ses gardes, l'entrée des Prussiens en Bohême étoit une affaire trés difficile. Si l'on avoit disputé le passage de l'Eger, de l'Elbe, de la Moldau, on auroit gagné du temps, & par là on auroit rassemblé toutes ses forces, les trouppes seroient revenues de la consternation, on se seroit fortifié, & on auroit indubitablement fait manquer le coup aux Prussiens. Un faux pas en attire plusieurs, & à la guerre le moindre tire à consequence & à des suites funestes.

Je ne veux pas affirmer, que la jalousie du Comte Broune à l'arrivée du Prince Charles de Lorraine, ait contribuée au mauvais succès de cette Bataille; toûjours est-il certain, qu'il n'étoit pas de saison à donner le commandement à un General, qui n'étoit pas encore assés instruit de la situation des deux armées. Le changement des generaux en chef est une affaire delicate. On y doit penser plus d'une fois. Il vaut mieux un ésprit mediocre, mais au fait des dispositions de son armée & de celle de l'ennemi, qu'un esprit plus élevé, qui les ignore.

Comment, dira t'on, est-il possible, que les Prussiens étant inferieurs aux autrichiens & ayant le desavantage du terrein, les

les pûrent forcer ? Tachons à resoudre cette queſtion. Elle nous conduira à connoître de plus prés ces deux armées. On doit donc remarquer, qu'en cette bataille les Pruſſiens avoient quelques avantages ſur les autrichiens, en ce qu'ils avoient à faire avec des trouppes conſternées & effrayées, & en ce qu'ils les attaquérent. Qui a quelque expérience de la guerre, ſaura quelle influence peut avoir une terreur & une conſternation, ſur la valeur & les actions de la guerre. Tel, qui fronde les perils les plus évidens étant en ſon ſang froid, perd toute contenance quand la conſternation le maitriſe. Il ne ſait où donner de la tête. Que celui qui attaque a pluſieurs avantages ſur celui qui ſe defend, c'eſt une verité juſtifiée par mil exemples; c'eſt parceque l'aggreſſeur eſt maitre de ſes diſpoſitions, & parceque l'attaqué, fût-il dans un camp des plus fortifiés par l'art & par la nature, par un préjugé de tout tems, on s'étonne de la hardieſſe de l'entrepriſe ennemie, on croit l'ennemi plus fort, plus ruſé, & on perd le courage. C'eſt delà que la regle, qu'on doit plûtôt attaquer que ſe deffendre, eſt devenue un axiome. Le Roi de Pruſſe en eſt tellement perſuadé, qu'on le verra toujours dans l'offenſive.

Ces

Ces avantages, aussi grands qu'ils soyent, n'auroient peut-être que balancés le nombre & l'avantage du terrein. Les Prussiens ont, & ont eus encore d'autres avantages sur les Autrichiens, en ce que leur armée est composée d'hommes grands & robustes, que leur feu est plus actif & plus vif; que leurs bajonnettes sont plus longues, que leurs mouvemens se font avec la derniére vitesse & bon ordre sans se rompre, que le Roi est temoin des actions de chacun, & que par là chacun s'empresse à bien faire, que les trouppes ont une confiance en lui, & que le plus grand capitaine les commande. En voilà deja trop, pour entreprendre les choses les plus difficiles. Quelques-uns se moqueront qu'entre ces avantages je compte les hommes grands, comme si un petit ne pouvoit pas faire sa decharge aussi bien que le grand. Je m'explique. Un homme grand peut manier plus aisement les armes; ses bras étant proportionnés à sa grandeur, il aura chargé plûtôt que le petit, & sa force jointe à la longueur des bras, fait qu'il a l'équilibre du fusil en le mettant en joue, & qu'il pointe & tire plus juste. Approchant l'ennemi de plus prés avec la bajonette, la longueur de ses bras le met en état d'atteindre son ennemi sans en

en être atteint, & sa force renverse plûtôt un homme ou résiste mieux au choc de la cavallerie que celle d'un petit. Voilà en même temps l'explication des avantages des bajonettes longues. Voyons maintenant les Autrichiens.

Ce sont à la verité des trouppes trés bonnes, bien exercées, de bonne volonté, disciplinées, commandées par des generaux, qui surpassent ceux de Prusse, & des Officiers subalternes d'une valeur & experiénce consommée; mais outre qu'elles manquent de ce que nous venons de dire des Prussiens, la constitution des armées autrichiennes a encore plusieurs deffauts, à la verité trés petits en apparence, mais trés grands par les consequences. J'y compte, la division entre les generaux, leurs jalousies, le changement des generaux en chef, le partage du commandement, la paye quelquefois irréguliére, le peu de soin pour le soulagement & la conservation des trouppes, la difficulté d'avoir des recrues à temps, & de les former en si peu de temps que font les Prussiens, l'independance (de plusieurs choses & personnes) du general en chef, le grand train &c. Pour les trouppes irréguliéres elles ne manquent pas de bravoure & de hardiesse, mais elles n'en sauroient point faire usage contre les troup-

pes

pes reglées de Prusse, faute de discipline & d'ordre. Elles ne sont bonnes que pour harceler l'ennemi, l'inquiéter & mettre à couvert & soulager les trouppes reglées, aussi ne viennent-elles pas en ligne de compte chez les Prussiens. On n'y compte que les trouppes reglées.

L'Armée Prussienne est une machine, dont le ressort, qui met tout en mouvement, est trés élastique; de sorte que le mouvement communiqué aux roues est fort vite; & les roues & les dents en sont si polies, & faites & composées avec telle justesse, qu'il n'y a pas de frottement, & que, de quel sens qu'on tourne la machine, le mouvement est également vite & uniforme; au lieu que les autrichiens & les autres nations en guerre, ressemblent à une machine, dont le ressort est peu élastique, dont les roues & les dents, quoique de la même matiére que celles de Prusse, ne correspondent pas entre elles, & ne sont pas si polies, & qu'on n'ose tourner la machine de peur de la deranger. Delà le mouvement lent, inégal, retardé, suspendu.

Le blocus de Prague fut une suite de la bataille. De la prise de cette ville dependoit la possession de la Bohême. Selon toutes les apparences elle ne pouvoit échapper au Roi de Prusse, & en ce cas le Roi

de

de Pruſſe ſe trouvoit en état de donner la loi à la Cour Impériale, puisque ce Royaume augmentoit ſes forces, & que la garniſon conſiſtoit en l'élite des Troupes Autrichiennes, que cette priſe ouvroit les chemins en Autriche, & que l'aile droite de l'Armée battue & diſperſée, mais raſſemblée par le General Daun & renforcée par les trouppes en Moravie & autres lieux voiſins, n'étoit pas aſſés forte pour réſiſter aux Pruſſiens raſſemblés. Mais l'impatience du Roi de Pruſſe, melée peut-être de quelque fierté par les grands ſuccés de ſes armes, & de trop de confiance en ſes trouppes, fit échouer la priſe de Prague déja réduite à l'extrémité. Voulant forcer la nature & une armée ſupérieure en nombre & retranchée juſqu'aux dents, il vit pour la premiere fois faire à ſes trouppes ce qu'elles n'avoient pointappriſes, c'eſt à dire une retraite qui a beaucoup l'air d'une fuite. C'étoit la journée de Colin. Période mémorable dans les faſtes de l'Autriche, glorieux au Général Daun & très fatale au Roi de Pruſſe.

C'eſt en cette rencontre que le Roi de Pruſſe fit paroître ſa préſence d'eſprit & tout ce que l'art de la guerre a de plus fin, en ſe tirant de ce mauvais pas, où il s'étoit jetté un peu trop légèrement & ſans y avoir

été contraint par une néceſſité abſolue. On ne nie point la néceſſité de battre l'armée de Daun, dont les vûes étoient de ſecourir Prague, & qui devoit s'avancer pour cet effet. Mais qui ne s'apperçoit pas, qu'il dependoit uniquement du Roi de Pruſſe de marquer le point où ſe devoit donner la bataille. C'étoit à lui que Daun en voulut. Si le Roi de Pruſſe avoit tiré Daun de ſon avantage dans un terrein deſavantageux, la victoire n'auroit pas été douteuſe, & la capitulation de Prague la couronnoit. Craignoit-il qu'en laiſſant trop de temps à Daun, il ſe renforceroit trop; de l'autre côté avoit-il l'eſpérance qu'en ce même temps Prague, déja aux abois, ſe rendroit; & en tout cas ne s'éloignant pas trop de ſon gros d'Armée, il pouvoit donner la bataille à forces égales ſans crainte pour le blocus, & ſecourir le blocus & en être ſecouru dans la bataille. Cet exemple eſt une preuve démonſtrative, que les plus habiles Généraux s'oublient quelque fois & peuvent tomber dans des fautes. Perſonne n'en a mieux profité juſqu'ici que le même qui en étoit l'auteur. Il faut qu'un grand Général ſoit une fois battu, dit le proverbe : C'eſt, apparemment, pour le rendre plus circonſpect.

Pendant que ceci ſe faiſoit un Bohême, les François ſous le titre brillant de garands de la paix de Weſtphalie, s'avancèrent ſur le Rhin avec une Armée de 120000. hommes. Les Moſcovites entrérent en Pruſſe. L'Empire après des longues délibérations & des conteſtations vives, uſage très ancien à la diéte du St. Empire, réſolut à faire marcher ſes Trouppes contre le pertubateur du repos public, ſous le nom terrible d'armée d'éxécution. On fit des mouvemens en Suéde; Meſſeigneurs les Senateurs crurent qu'on alloit partager les Etats de Pruſſe: La Poméranie étoit de leur goût.

Le Roi de Pruſſe prévoyant la difficulté qu'auroient les François à faire ſubſiſter une Armée nombreuſe en Weſtphalie (dont le païs fournit à peine ſes habitans & où les ſubſiſtances étoient d'autant plus rares cette année, que la récolte avoit été fort maigre l'année paſſée) ne ſe mit pas en peine de ce côté-là. Il leur évacua même Weſel, pour n'y point perdre ſon artillerie & ſon monde, & laiſſa aux Hanovriens le ſoin d'éloigner les François de ſes frontières. Les François en voulûrent effectivement plûtôt aux Hanovriens qu'aux Pruſſiens.

Pour les Moſcovites il ne leur oppoſa qu'une Armée de 30000. hommes pour

 leur

leur chicaner le terrein, ſachant que la forteſſe de Mêmel, outre les difficultés du tranſport des vivres, d'ammunition & des bagages, retarderoient leurs opérations. Elles furent effectivement peu proportionnées à leurs préparatifs de guerre & à l'eſpérance qu'on en avoit à la cour de Vienne.

Les Autrichiens relevés de leur chûte & enflés & fiers de la victoire de Colin, pénétrèrent en Siléſie & en Luſace, mirent le ſiége devant Schweidnitz, & s'approchèrent de Breslau, pendant que les François, maîtres de l'électorat d'Hanovre, des Duchés de Brunswick & du Landgraviat de Heſſe, s'avancèrent vers Halberſtadt, & qu'une autre Armée Françoiſe combinée avec celle de l'Empire pénétra en Saxe. Les Suedois, auſſi garands de la paix de Weſtphalie, ne trouvant pas de réſiſtance dans la Poméranie y firent des grands progrès avec une poignée d'Armée, qui en ces temps-ci ne paſſeroit que pour une reſerve. Stettin mit fin à leurs conquêtes. C'eſt une place, dont le ſiége demande plus qu'une Armée Suedoiſe.

Le Roi de Pruſſe preſſé de toutes parts, & contraint par-là d'affoiblir ſes Armées, pour renforcer ſes garniſons & fortereſſes menacées, ſe trouva dans un Période le plus critique qui fût jamais; & il eſt très cer-

certain, qu'en agiſſant contre lui de concert, ſa perte étoit inévitable. Tout favoriſoit les Armées combinées & alliées. Une petite Armée Pruſſienne de 20000. hommes en Siléſie contre toutes les forces Autrichiennes, 120000. Moſcovites contre 30000. Pruſſiens, l'Armée de Suede contre quelques mille Pruſſes, l'Amée Françoiſe de 100000. combattans & 30000. Trouppes de l'Empire contre l'Armée du Roi qui étoit à peine de 20000. hommes, l'Armée Hanovrienne reduite à l'inactivité par la Convention de Cloſter-Seven, en faut-il d'avantage? La perte du Roi de Pruſſe n'étoit-elle pas évidente? Cependant ces forces redoutables, ces forces capables de ſubjuguer toute l'Europe, en moins de 5. ſemaines s'évanouirent & furent réduites à rien, par ces 20000. Pruſſiens commandés par le Roi, graces au Marechal de Richelieu qui au-lieu de reſter à Halberſtadt ou de s'approcher de Magdebourg, ſe retira dans les quartiers & donna par-là occaſion au Roi de Pruſſe à renforcer ſon Armée par la Garniſon de Magdebourg. Quelqu'en ait été la cauſe, le Roi en profita. Et c'eſt encore une queſtion, que ſi même le Duc de Richelieu ſe ſeroit approché de Magdebourg & auroit par-là ôté le renfort au Roi

 de

de Pruſſe, ſi, dis-je, l'Armée combinée n'auroit pas été battue? Il y a grande apparence qu'elle l'auroit été, puiſque la moindre partie des Pruſſiens a combattue. Nous en verrons encòre des raiſons plus particulières plus fortes.

Le Roi de Pruſſe ayant attiré l'Armée combinée dans un terrein propre à battre, fit mine de ne vouloir que le deffendre. La préſomption & le mépris pour cette petite Armée Pruſſienne étoit ſi grande, qu'on craignit qu'elle n'echâpâr. Il ſemble par les diſpoſitions qu'on fit de la part des combinés qu'on avoit deſſein de l'envelopper. L'entrepriſe étoit louable. On s'approcha donc des Pruſſiens, qui étoient très-tranquilles dans leur camp, mais on ne s'en approcha pas avec cette circonſpection qu'on doit avoir naturellement à la vûe d'un ennemi ruſé, d'une Armée agguerrie & prête à tout, & d'un Général qui s'apperçoit des fautes, en ſait profiter & les punit ſévèrement. On defila vera le Camp Pruſſien en colonnes, mais ces colonnes s'approchèrent de trop-près, au-lieu de ſe former en ordre de bata lle à une diſtance raiſonnable. Le Roi de Pruſſe par un tour qu'il fit faire à ſon Armée, qui dans le même moment étoit campée, decampée, rangée en bataille, tomba ſur ces colonnes;

nes; & avant que cette Armée formitable ſe pût former, l'affaire étoit décidée, & tellement décidée, que ſi le Roi de Pruſſe, comme Joſué, avoit pû commander au ſoleil de retarder ſa courſe, cette Armée auroit été ruinée de fond en comble. La nuit & quelques rivières protégeoient ſa fuite. On voit bien qu'on ne doit pas attribuer la perte de cette battaille aux Trouppes, qui firent leur devoir autant que la diſpoſition de l'Armée le permettoit, mais à la diſpoſition de l'Armé même, & à la viteſſe extrême & incroyable avec laquelle les Pruſſiens changèrent leur ordre de Bataille & attaquèrent. Le François eſt brave. Son attaque eſt terrible, auſſi fit-il des prodiges de valeur. Les Trouppes de l'Empire n'y firent rien, il eſt vrai, mais elles étoient dans une ſituation à ne pouvoir en venir aux mains avec les Pruſſiens. Elles firent leur devoir dans la retraite, en ſurpaſſant les François dans la viteſſe à s'éloigner d'un lieu auſſi fatal que Rosbach.

Si la Saxe auroit été plus heureuſe ſous la domination de ſes libérateurs que ſous celle du Roi de Pruſſe, c'eſt-ce que je ne veux pas décider. Ce que je ſais eſt, que leurs déſordres & les pillages qu'ils faiſoient en Saxe leur aliéna tous les cœurs, & on diſoit hautement, qu'on aimoit mieux

le fardeau régulier des Pruſſes que le ſoulagement peſant des libérateurs.

Pendant que l'Armée combinée raſſembloit ſes debris à 30. lieues du champ de bataille, & ſe remit de ſes fatigues & de ſa frayeur en marchant dans les quartier d'hyver, les Autrichiens, nonobſtant la rigueur de la ſaiſon, continuèrent le Siége de Schweidnitz, le prirent par capitulation, & ſe frayèrent le chemin à la Capitale. La priſe de Schweidnitz leur aſſura la communication avec la Bohême & les ſubſiſtances.

On s'étonne avec raiſon, que le Commandant de cette place, le même qui l'a fortifiée, & de qui par cette raiſon on devoit plus attendre que d'un autre, ſe ſoit rendu ſitôt & par une capitulation ſi honteuſe. Il y a des raiſons pour & contre. S'il avoit ſû peut-être que ſon maître venoit couronné de lauriers, il ſe ſeroit bien gardé de ſortir de cette place; & ſi les Autrichiens avoient ſçu, que Neis étoit dépourvû de toutes choſes néceſſaires à ſoutenir un ſiége, ils auroient tournés leurs armes de ce côté-là, au-lieu de les tourner vers le Prince de Bevern, campé très avantageuſement à une lieue de Breslau. Ils l'attaquèrent effectivement, & avec un tel ſuccés, que les Pruſſiens furent contraints à abandonner non ſeulement le champ de bataille,

taille, mais auſſi le côté gauche de l'Oder, ſe retirant par Breslau, en ſe diſperſant & déſertant, de ſorte que de 20000. hommes le Roi n'en retrouva que 6000.

Cette bataille fut des plus opiniâtres, & des plus meurtrières; les Autrichiens avoient à combattre la nature & l'art & des trouppes, dont ils avoient éprouvés la valeur plus d'une fois. Elle leur coûta très-cher, & elle leur auroit coûté encore plus cher, ſi les Pruſſiens avoient eus quelque vent de l'arrivée du Roi; la plûpart croyoit les affaires déſeſpérés: & c'eſt la croyance, que les Autrichiens étoient & reſteroient poſſeſſeurs paiſibles de la Siléſie, qui fit déſerter les Siléſiens, & qui fit quitter le parti Pruſſien à l'Evêque de Breslau, & lui mit en tête la converſion des Proteſtans. Le nombre décida cette bataille, & cette victoire fut ſuivie de la priſe de Breslau.

Le Roi de Pruſſe avec ſon Armée victorieuſe s'avança à grands pas vers la Siléſie, prévoyant, que ſa préſence & un renfort y ſeroit très-néceſſaire. Il n'aprit la nouvelle de la priſe de Schweidnitz, & de Breslau, & de la déroute entière de l'Armée du Prince de Beyeren, qu'aux environs de Lignitz, par le débris qui y joignit ſon Armée. Sans ſe déconcerter,

ſans faire paroître le moindre étonnement, il chercha les ennemis, laiſſant Lignitz, fortifié & gardé par les Autrichiens, derrière lui. Il n'y avoit pas d'autre moyen. Elle étoït trop bien fortifiée pour être attaquée. Pour y mettre le ſiége on perdoit le temps, & pour la bloquer on manquoit de monde.

Le Prince Charles informé de l'approche du Roi, quitta ſon camp avantageux, & ſe poſta en deçà de la rivière de Schweidnitz, appuyant ſa droite à un village, la gauche ſur Leuthen, & le centre ſur Frabelwitz, dans la réſolution de finir la guerre par la diſperſion de la parade de Berlin: c'eſt ainſi qu'on nommoit alors par dériſion la petite Armée Pruſſienne. Il prit juſtement le parti le plus mauvais. C'eſt une régle de guerre, qu'il ne faut jamais vouloir & faire ce que l'ennemi veut. Les Pruſſiens cherchèrent la bataille. On auroit dû l'éviter. Parlons franchement; On comptoit trop ſur le nombre; On mépriſoit les Pruſſiens. Si les Autrichiens ſe ſeroient poſtés en delà de la rivière de Schweidnitz, le Roi de Pruſſe ſe ſeroit bien gardé d'entreprendre quelque choſe; & pendant, qu'on l'amuſoit, on auroit pû bloquer & inveſtir Neis, Brieg, & les autres fortereſſes de la haute

Silé-

Siléſie. On vouloit donc ſe battre. Mais en ce cas il y avoit encore d'autre partis à prendre. On auroit dû chicanner le terrein de riviére en riviére, de piéd à pied, pour affoiblir les Pruſſiens déja foibles. Une Armée ſupérieure n'y riſque jamais, & gagne toûjours; l'Armée Autrichienne étoit aſſes forte à pouvoir faire un detachement égal à l'Armée du Roi de Pruſſe, & le poſter à Neumarck. Si le Roi de Pruſſe le battoit, il n'avoit qu'à ſe retirer & ſe replier ſur le gros d'Armée, & il n'y avoit rien de perdu. C'étoit toûjours affoiblir & arrêter l'Armée Pruſſienne, & c'étoit alors, que le gros d'Armée pouvoit s'engager à une affaire. Le deſtin en ordonna autrement.

Le Roi de Pruſſe s'approcha donc de cette Armée. Les Autrichiens ſe fortifièrent dans les villages & par des abatis. Leurs diſpoſitions étoient très-bonnes, mais l'Armée trop étendue, puiſque de l'aile droite à l'aile gauche il y avoit une bonne lieue. Le grand nombre des Trouppes ne le permit pas autrement. Ils étoient ſur 2. & l'on pourroit dire ſur 3. lignes, le corps de réſerve étant de la même étendue que le corps d'armée: au reſte toute cette contrée eſt une plaine entrecoupée de bois. En cette ſituation on attendit l'Armée Pruſſienne. Et comme ſuivant toute vraiſemblance le Roi de Pruſſe attaqueroit de front,

le

le corps de réſerve du Général Nadaſti la devoit prendre en flanc; ce qui auroit été très-aiſé, vû que les ailes autrichiennes auroient ſurpaſſées celles des Pruſſiens.

Le Roi de Pruſſe fit mine à vouloir s'attacher à l'aile droite; ſes mouvemens & toutes ſes diſpoſitions y ſembloient aboutir, ce qui obligea les Autrichiens à s'y fortifier & à y prendre des précautions. Le Roi de Pruſſe après leur avoir donné le change, couvert par les bois, fit un mouvement ſur l'aile gauche ennemie avec tant d'ordre & de viteſſe, qu'à peine les Autrichiens avoient-ils le temps de couvrir cette aile par la réſerve du Général Nadaſty. C'étoit déja trop tard. Les Pruſſiens culbutèrent ce corps de réſerve, ſe rendirent maîtres de Leuthen, & prirent le flanc des Autrichiens. On ſe remit un peu, l'aile droite s'approchoit; mais outre qu'elle ne pouvoit arriver à temps à cauſe de l'éloignement, la confuſion & la conſternation étoit déja ſi grande, & le déſordre de l'aile gauche ſi général, que les fuyards toûjours pourſuivis par les Pruſſiens culbutèrent cette aile, & lui communiquèrent le même déſordre. Il fallut plier, faire la retraite, fuir, & laiſſer le champ de bataille & l'honneur de la victoire, & d'une victoire qui a peu d'exemples, à ces mêmes Pruſſiens,

qu'on

qu'on avoit mépriſé quelques heures auparavant. Ce qui retarda leur retraite, & augmenta leur perte, fut le paſſage de la rivière de Schweidnitz.

C'eſt par la vîteſſe extrême du mouvement que le Roi de Pruſſe fit dans le flanc Autrichien, & par ſa nombreuſe Artillerie, qu'il battit les forces concentrées de la maiſon d'Autriche. Si les Autrichiens avoient bien obſervés ſes mouvemens, ſi, après avoir découvert ſes vûes, ils ſe ſeroient appuyés avec l'aile gauche ſur la forêt & le marais, qui étoit peu diſtant de leur dos, ils auroient déconcerté les Pruſſiens. Mais pour faire un tel mouvement en arrière avec toute une aile, ce n'eſt pas une affaire ſi aiſée & ſi praticable en préſence d'un ennemi vigilant. Le moindre déſordre, le moindre mécompte du temps à faire ce mouvement, comparé au temps dont l'ennemi a beſoin pour l'atteindre, a des conſéquences funeſtes. Cet art n'eſt reſervé qu'aux Pruſſiens, & c'eſt par-là qu'ils ſuppléent au nombre, & qu'ils ſont capables des plus grandes entrepriſes. On en verra encore plus d'un exemple.

Les Autrichiens, dont le nombre étoit déja diminué par les morts, les bleſſés, & les priſonniers de plus de 30000. hommes,

ſe retirérent en partie à Breslau, & en partie du côté de Schweidnitz. Encore une faute d'avoir jetté trop de monde en Breslau, fortereſſe peu conſidérable, qu'on prévoyoit bien ne pouvoir point ſecourir, tant à cauſe de la foibleſſe de l'Armée Autrichienne, qu'à cauſe, que le Roi de Pruſſe ſe renforceroit. Breslau fut pris après un ſiége de quelques ſemaines. On y fit juſqu'à 20000. priſonniers. Schweidnitz fut bloqué.

Quelle perte pour la maiſon d'Autriche? preſque maîtreſſe de la Siléſie, ſur le point d'écraſer le reſte de l'Armée Pruſſienne, elle perdit 50000. des meilleurs Trouppes. canons, bagage, magazins, toute la Siléſie juſqu'à Schweidnitz, & en même temps l'éſpérance d'y rentrer ſitôt.

Des deux côtés on ſe laſſoit des fatigues. On s'étoit affoibli par les batailles, la déſertion, les priſonniers & les maladies, de ſorte qu'on étoit bien aiſe de prendre quelque répos & du temps à ſe remettre. La campagne finit avec l'année. Le commencement en étoit riant aux Pruſſiens, le milieu leur fut fatal, & la fin ſurpaſſa leurs eſpérances.

Ces ſuccès en Sileſie relevérent les affaires Pruſſiennes en Pomeranie. Les Moſcovites, on ne ſait pas ſi c'étoit par un coup

du

du cabinet, ou du Tréſor Anglois, ou Pruſſien, quittèrent la Pruſſe juſqu'à Memel; ce qui fit, que les Suedois furent chaſſés de la Poméranie Pruſſienne, & delà juſqu'à Stralſund, en moins de temps qu'ils en avoient fait la conquête. Rien de plus ſimple. Les Suédois en entrant ne trouvèrent pas de réſiſtance; & ayant d'une part perdus l'eſprit martial par la forme du gouvernement établi depuis la mort de Charles XII. & étant de l'autre côté trop foibles, & peut-être peu contents qu'on faiſoit la guerre à un Prince qui diſoit deffendre la Religion, il leur falloit neceſſairement plier ſous des trouppes aguerries.

Non content d'avoir fait ſentir aux Suedois leur mécompte, le Roi de Pruſſe s'empara auſſi du Duché de Mecklenbourg, ſous prétexte qu'on avoit favoriſé ſes ennemis. Je ne ſais pas ſi ces accuſations ſont fondées, & ſi cet acte eſt conforme à une juſtice ſévère; Mais je ſais, que ce pays abonde en hommes en état de porter les armes & en fourages, dont la Cavallerie Pruſſienne avoit beſoin.

Cette campagne fut une des plus ſanglantes qu'on trouve dans l'hiſtoire, une bataille donnant pour ainſi dire la main à une autre; & ſi l'on y ajoute l'acharnement des deux parties, la déſertion, les grandes

des maladies causées par les fatigues, par les blessés innombrables, on sera étonné, qu'il soit resté encore une Armée à la fin de la campagne.

Il est très-certain, on n'en doutera point, que les Prussiens, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de cette campagne, ont perdus jusqu'à 150000, hommes par la désertion, par les maladies, & par les batailles. Qu'on n'en soit pas surpris. La pluspart des étrangers, dont cette Armée étoit composée chercha la liberté; les maladies contagieuses, qui commençoient à s'y mettre à la fin de l'année, en mirent un grande quantité au tombeau, & les batailles leur coutoient quelque-fois très-cher. Mais si les Prussiens ont perdûs beaucoup de monde, les Autrichiens n'en perdirent peut-être pas moins. Ne comptons point les déserteurs, il y en a eu bon nombre. Les Morts à la bataille de Lowositz 3000., à celle de Reichenberg & Prague 10000., à celle de Colin 3000., à celle de Breslau 6000., à celle de Leuthen 10000. Et comptons 1200. dans les petites actions & 6000. dans les siéges, & ajoutons 15000. morts par des maladies, mettons entre le nombre des perdus 50000. prisonniers de guerre, dont au moins 25000. ne fûrent pas échangés ayant

ayant pris ſervice. On s'apperçoit bien que je ne flatte ni l'une ni l'autre partie.

L'hyver 1757-1758. ſe paſſoit en reparant les pertes, & en faiſant des préparatifs pour la campagne prochaine. Le Roi de Pruſſe fit tirer 60000. recrues de ſes Etats pour en completter ſes Regimens. Il fit lever des deſerteurs & priſonniers autrichiens, françois & ſuedois, pluſieurs regimens d'Infanterie, & des Houſars; & par là il augmenta ſon Armée, deja complette, de plus de 10000. hommes. Au commencement du mois d'Avril toutes ces recrues, hommes choiſis, étoient deja exercés, & il n'y avoit pas de difference entre le recrue & le veteran, au moins on ne s'en appercevoit pas. Pour la formation des recrues les Pruſſiens ont quelque choſe de particulier, que d'autres ne ſauroient imiter, il leur faut plus de temps.

Du côté Autrichien on n'avoit pas la même facilité à reparer les pertes. Outre, que la perte étoit trop grande pour être reparée en quelques mois, l'argent, & les recrues commencerent à devenir très rares. On perdit donc beaucoup de temps, & ſi l'on eſt venu à bout à completter les Regimens (dequoi je doute pourtant, vû qu'à la fin de l'Avril pluſieurs Regimens manquoient encore de 600. hommes) ce

ne ſont pas des ſoldats, mais des païſans, & des gens ramaſſés, habillés en ſoldat. Ce ne ſont pas les Autrichiens de la campagne paſſée.

Les batailles du 5. de Nov. & du 5. de Dec. produiſirent encore un autre effêt, & cet effêt fut un coup de foudre aux François. Soit, que les François donnérent occaſion à l'infraction de la convention faite avec les Hanovriens, ou que les Hanovriens la rompirent, les derniers commencérent à ſe remuer, pendant que les François, diſperſés par toute la Weſtphalie, la baſſe Saxe & la Heſſe étoient tranquilles dans les quartiers & dans les hopitaux. L'arrivée du Prince Ferdinand de Brunſwic, envoyé par le Roi de Pruſſe pour commender cette Armée, fut le ſignal d'une grande revolution. Les Hanovriens, ſi lâches dans la campagne precedente, ſous ce chef, formé par les ſoins du Roi de Pruſſe, devinrent tout d'autres hommes. La metamorphoſe fut ſi grande, qu'on a de la peine à ſe perſuader que ce ſoyent les mêmes hommes, qui ont fait cette Convention honteuſe. On voit par là quelle influence a le chef ſur les Trouppes, on en verra l'effêt encor davantage. Les Hanovriens ſortirent donc de leurs quartiers, ſe jetterent ſur les François, qui, diſperſés

ſés, & diminués conſiderablement par les maladies, n'avoient ni le temps, ni les moyens à aſſembler une Armée capable à leur faire tête, & trouvérent ſi peu de reſiſtance, qu'ils les chaſſerent non ſeulement des païs de Brunſwic & d'Hanovre, mais auſſi de la Heſſe & de toute la Weſtphalie. Ce ne fut qu'un ouvrage de 6. ſemaines. Ils étoient ſoutenus d'un corps Pruſſien ſous les ordres du Prince Henri, qui ne fit que ſe montrer, & qui retourna auſſitôt. La perte, que les François firent en cette retraite, ou plûtôt dans cette fuite, ſurpaſſoit peut-être celle que les Autrichiens ſoufrirent après le 5. de Dec. dans la Sileſie. Magazins, bagages, hopitaux, canons furent abandonnés aux vainqueurs. On compte la perte des Magazins ſeulement à plus de 24. millions de livres. Ce n'eſt pas que les Hanovriens en ayent trouvés la valeur en fourages & grains, mais c'eſt que les François en perdirent autant. C'eſt un énigme pour ceux, qui ignorent les friponneries qui ſe commettent parmi les François, & qui étoient énormes en Allemagne. La France eſt preſque toujours malheureuſe quand elle porte ſes armes en deça du Rhin, & ſi l'on y veut prendre garde, c'eſt preſque partout, quand elle s'éloigne trop de ſes frontiéres.

 C'eſt

C'eſt une obſervation tirée de l'hiſtoire. Il faut qu'il y ait une cauſe generale, & il me ſemble qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir.

Le changement des climats & des nourritures ne convient pas au François accoutumé à un air doux & des nourritures delicates, & ce changement d'air, d'eau & de nourritures produit en lui des maladies. Il mange des choſes, que la même nation, où il eſt, n'oſe manger de peur de devenir malade, & on prend ſi peu de précautions à la conſervation de la ſanté des ſoldats, qu'il ne ſeroit pas étonnant, ſi l'on trouveroit toute l'Armée dans l'hôpital; ajoutez-y les friponneries qui ſe commettent dans la fourniture du pain, qui n'eſt pas aſſez-cuit, ou qui a d'autres defaut nuiſibles à la ſanté. Ce n'eſt pas la ſeule raiſon. Le grand train en eſt peut-être la principale. Combien de chariots, des cheveaux, des mulets ſuperflus! combien de gens oiſifs dans la partie des fourages, de vivres, des hopitaux &c.! combien de vivandiers & des juifs! Toute la Synagogue de l'Alſace, de Lorraine & de l'Allemagne; combien de valets & de garçons de valets! Cela forme en Armée de gens ſuperflus. C'eſt un ſpectacle à voir tous ces gens là, & le faſte ridicule de pluſieurs Officiers, qui font ſouffrir leur eſtomac

pour

pour briller par le valet ſans habit, & quelque fois ſans ſouliers.

Si les maladies diminuent l'Armée, & font l'ennemi ſupérieur, ce train énorme, ces gens ſuperflus rendent les marches & les ſubſiſtances difficiles, & tout concourt à hâter la perte, la retraite & quelque fois la fuite. L'hiſtoire en fournira plus d'un exemple.

Cette retraite précipitée, cet abandon des païs conquis eût encore d'autres cauſes. Le defaut des ſubſiſtances n'y eut aucune part; car on avoit de gros Magazins. La principale raiſon fut peut-être, que Mr. le Marchal de Richelieu ſe repoſant trop ſur la foi du traité conclû, diſperſoit ſon monde, & ne preſſoit pas aſſez l'execution du traité, qui diviſoit les Hanovriens & qui les mettoit hors d'état d'entreprendre quelque choſe. Si pendant le temps qu'ils étoient aſſemblés à Stade, il leur auroit oppoſé une Armée pour les obſerver, il les auroit tenû en reſpect. S'il avoit prêté plus d'attention à la conſervation de la ſanté des ſoldats, s'il avoit empêché les voleries, qui ſe commettoient dans les vivres & les hopitaux, la France n'auroit pas perdue 50000. hommes des meilleurs Trouppes. Si, après la ſortie des Hanovriens de leurs quartiers, on s'étoit jetté

dans les places ſur le Weſer & en deça, on auroit arrêté les progrès Hanovriens, on auroit conſervé la Weſtphalie, on auroit gagné du temps à ſe remettre.

Les François prirent donc leurs quartiers en delà du Rhin & dans le Comté de Hanau; les Hanovriens les leurs dans l'évêché de Munſter. Ceux-là reparérent leur perte, ceux-ci s'augmenterent & ſe mirent en état à changer la guerre defenſive en offenſive. Par les préparatifs que ces derniers firent, on vit bien, que le Roi de Pruſſe en étoit le chef & l'ame. Effectivement, par le traité conclû entre l'Angleterre & la Pruſſe on lui en donnoit le commendement en chef & abſolû.

Si à l'entrée des François en Allemagne le Roi d'Angleterre n'avoit employé au renforcement de ſon Armée que l'argent que les François levérent en ſes païs; s'il en avoit donné le commendement & la diſpoſition au Roi de Pruſſe, il auroit fait echouer d'autant plus tôt le deſſein fançois de s'emparer des païs d'Hanovre, qui à la moindre reſiſtance dans la Weſtphalie & ſur le Weſer, n'y auroient pû ſubſiſter longtemps.

Il eſt très douteux, ſi la France a eue un grand profit en cette conquête. Je ne crois pas, qu'il ſoit entré dans le tréſor

royal

royal un florin de Lunebourg. L'argent tiré de ces païs eſt reſté entre les mains de quelques particuliers, & celui de France, qui roule en abondance en Allemagne depuis l'entrée des François, eſt temoin, que la France y a plûtôt perdue que gagnée. Le Roi de Pruſſe dans un cas ſemblable en entretiendroit une Armée égale à la leur, & en enrichiroit ſon Tréſor.

Si la ſituation des affaires Pruſſiennes étoit critique avant le 5. de Novembre, elle changea de face avant & pendant l'ouvertûre de la campagne de cette année. Les Armées complettées & augmentées de gens choiſis, maître de la Pomeranie ſuedoiſe, du Mecklenbourg, paiſible poſſeſſeur de la Saxe, ſes Etats delivrés des ennemis, Stralſund & Schweidnitz bloqués, Magazins, vivres, munitions, & argent en abondance, que manquoit-il au Roi de Pruſſe? n'avoi-t'il pas l'eſperance fondée, je ne dis pas de ſoutenir cette année mais d'étendre ſes progrès encore plus loin? Il eſt vrai, il a trop d'ennemis ſur le bras. Mais ne comptons jamais ſur le nombre. Nous avons vûs, que le nombre ne decide pas à la guerre. C'eſt l'excellence de la diſcipline, de la Tactique, des trouppes, du Chef.

Les Pruſſiens ouvrirent la campagne par le ſiége de Schweidnitz, qui ſe rendit bien-

tôt. Le Roi après avoir laîssé un corps de 20000. hommes dans la basse Silésie, aux ordres du Prince d'Anhalt, pour observer les Russiens, qu'on disoit s'avancer par la Prusse polonoise & la Pologne, fit plusieurs tentatives pour entrer en Bohême du côté de Landshut, & du côté de Glatz, pendant qu'il renforçoit considerablement un corps dans le Duché de Jägerndorf & de Troppau. Les Autrichiens de leur côté firent leur possible à empêcher l'entrée. Dans la crainte d'être forcés ils assemblêrent l'Armée de ce côté-là, & le Roi de Prusse par une marche forcée de 33. lieues en 3. jours, ce qui est étonnant avec une Armée, entra en Moravie sans la moindre résistance, & mit le siége devant Olmûtz.

On ne peut pas impûter aux Autrichiens d'avoir manqué à la prudence, de n'avoir pas gardé l'entrée de la Moravie. Il est vraisemblable, que leur Armée n'ayant pas été encore assez forte, on avoit besoin de toutes ses forces pour detourner l'orage de la Bohême menacée; & comment est-il possible de penétrer les vües du Roi de Prusse, qui ne se communique à personne, & qui fait tous les arrangemens avec le dernier secret? Ils vinrent donc après le coup, mais sans pouvoir empêcher, que le Roi n'entreprît ce siége dans toutes les formes.

Le

Le Roi de Prusse eut plusieurs raisons à se porter plûtôt dans la Moravie, que dans la Bohême. La Moravie est un païs riche, abondant en vivres, qui n'avoit encore rien souffert par la guerre, ouvrant le chemin en Autriche par une route plus courte & plus aisée, au lieu que la Bohême devastée par la guerre, suffit à peine aux Autrichiens; c'étoit donc en vuë de se pourvoir de subsistances, de les ôter aux Autrichiens, que les tiroient de ce pays, & d'aller par le chemin le plus court en Autriche, qu'il prit ce parti. Mais la sage conduite du Feldmarechal Comte de Daun, ses savantes marches, par lesquelles il s'est tellement mis à la portée de sécourir Olmütz, & s'est mis dans une position si respectable, qu'on ne pouvoit esperer de réussir de longtems à s'emparer de la Place, ni déloger l'Armée Autrichienne, firent penser le Roi à lever le siege, & il s'y resolut d'abord que le grand Convoy qui lui venoit de Silésie eut été intercepté. Je m'arrête à cette Epoque. Ou en verra le Détail dans un Tableau général de l'Europe Belligerante en 1758. qui suivra le present Point-d'appuy. Je me contenterai de dire ici en peu de mots que la Rétraite de Frederic de devánt Olmütz jusques vers la Saxe est des plus memorables, l'ayant faite de maniére qu'un

Ennemi tel que Daun, n'a ôſé l'entamer. Bien plus, il entreprend bien tôt d'aller combattre les Ruſſes; & quels que ſoyent les avantages que Général Fermor prétend avoir eus dans la Bataille que ce Prince lui livra, & dans les operations qui ſe ſont faites les jours ſuivants, le Roi crut pouvoir ſans risque, s'en rétourner en Luſaee & faire tête à l'Armée Imperiale & Royale. Il la tint en échec, l'ôſa agacer à une affaire générale & s'avancer vers Bautzen. Quoiqu'il fût ſurpris, battu, & privé de ſon Camp, & ſes trouppes depouillées de leurs tentes & bagages, il entreprit d'aller faire léver le Siége de Neiſs: Il approcha, il réuſſit, & par ſon prompt rétour vers la Saxe, ou plûtôt, par ſes Ordres bien exécutés par ſes Généraux Dohna & Wedel, qui arriverent d'auprès des Ruſſes à point nommé à Torgau, Daun, ni ſes Détachements, ni l'Armée de l'Empire ne purent exécuter le Plan de la Délivrance de cet Electorat. La terrible Cataſtrophe de Dresde, dont le magnifique Fauxbourg fut reduit en cendres à leur approuche, fit reſoudre la Retraite, & les Quartiers d'Hyver furent pris ſur les Frontières de la Saxe. Frederic ſe ſervit de cette occaſion de declarer qu'il ne pretendoit plus tenir la Saxe à titre de Tranſit & de

de Dépôt, mais à titre de Conquête. En même tems il imposa à cet Electorat une Contribution de huit millions en argent, & de lui fournir 36. mille hommes de Récrues, ou de payer 200. Risdales par chaque homme qu'on ne fourniroit pas. Leipzig ne fut pas menagée, ses Magistrats furent arrêtés à la maison de ville, & les Negocians à la Bourse, où on leur avoit ordonné de s'assembler; ils furent condamnés à n'avoir point de lit, mais simplement de la paille, quelque froid qu'il fit; c'est ainsi qu'on voulut les forcer de payer de nouveau un certain nombre de Cent milliers d'Ecus, & en effet cela produisit une partie de la Somme, après quoi on les relâcha, d'autant plus que le Roi ayant appris que les Anglois lui avoient accordés des subsides considerables, crut pouvoir donner quelque relache aux Saxons. Passons à d'autres objets.

Les Moscowites toujours en marche, tantôt en venant, tantôt en reculant, revinrent l'Eté dernier tout de bon en Prusse. Une autre Armée traversa en même tems la Pologne, faisant mine de vouloir entrer en Silésie. Mais soit par la difficulté de la marche & des chemins, soit faute de subsistance ou d'autres besoins, elle a rebroussé chemin. Le Roi de Prusse se mit si peu en peine

peine des Russes, qu'il ne leur opposa d'abord qu'un Corps de 20000. hommes. Ce n'est pas qu'il les aye meprisés, mais il savoit les difficultés qu'ils auroient à surmonter & dans leur marche & dans leurs operations en Pomeranie & Silésie. Le Sisteme naturel étoit, que si l'Armée Russienne seroit nombreuse, elle ne trouveroit pas des subsistances en Silésie, le Roi ayant bien pourvû pour qu'elles leur manquassent; elle n'y auroit pû faire de grands progrès, n'etant pas en état d'entreprendre un Siége faute d'Artillerie & de munitions, qu'il leur auroit presque été impossible d'y transporter, persuadé qu'il n'y auroit pas des Eugenes auprès de leur Armée, qui trouveroient moyen de remedier à de telles difficultés. Ainsi, que pouvoit elle faire? On sait outre cela que la Russie n'a pas suffisament de quoi payer une Armée hors de son Pays. Si au contraire l'Armée Russienne seroit petite, les 20000. Prussiens suffiroient pour les faire retourner. Supposons pour un moment, que les forces reunies des Armées Russiennes entrent en Silésie; donnons leurs assez de subsistance: Qu'entreprendront - elles dans un pays muni de tant de forteresses, sans une Artillerie & des munitions, & faire un Siége? Je veux qu'elles en fassent venir, mais comptons bien le tems, & nous

verrons

verrons la campagne presque paſſée à leur arrivée. Que les Ruſſes ſont en état de faire une Diverſion conſiderable, l'Emperience à fait voir cequi en eſt.

Les Ruſſes avancerent pendant l'été 1758. apparament contre l'opinion du Roi de Pruſſe; ils comencerent de plus en plus à agireu-ſerieuſement, ils entreprirent le Siége de Cuſtrin & firent des incurſions qui menaçoient même Berlin & la Siléſie de leur rude viſite. Pour empêcher les Inconveniens preſents & ceux qui en reſùlteroient encore en ſuite, le Roi de Pruſſe pour faire un de ſes Coups precipités, détacha un Corps conſiderable de ſon Armée oppoſée aux Autrichiens, pour faire retirer les Ruſſes. Embaraſſé ſans doute qu'étoit le Roi, comment amuſer cependant les Autrichiens ſans qu'ils puſſent obtenir quelqu'avantage ſur le reſte de ſes trouppes, qu'il avoit quittés, il s'empreſſa de venir au plutot aux mains avec les Ruſſes; l'occaſion ſe preſenta incontinent proche de Zorndorff. Nedecidons pas qui a gagné cette Bataille, puisque de part & d'autre on a chante le Te Deum à cauſe de la Victoire : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les Ruſſes ſe retirerent en arriere, leverent le Siége de Cüſtrin & Collberg, & après avoir fait encore un petit ſejour ſans faire quelque coup impor-

important, ils allerent chercher les quartiers d'hiver. Après la Bataille le Roi retourna ſur ſes pas & alla retrouver le Corps qu'il avoit laiſſé en Saxe. Il eſt evident que ſon abſence pouvoit être avantageuſe aux Autrichiens, ayant eu à faire à une reſiſtence moins forte; & qui ſait comment les choſes auroient pu ſe tourner ſi les Ruſſes auroient attaqué efficacement la Siléſie. Les Ruſſes ayant fini la Campagne, le Roi de Pruſſe en tira bien du profit, il fit avancer ſes Couriers militaires (qui ſemblent être d'un etoffe à quatre ſaiſons) vers la Siléſie & la Saxe ſous le Général Dohna, & ſe tira par là d'affaire dans une ſituation auſſi critique pour lui qu'aucune d'auparavant.

L'Armée ſuedoiſe diminuée conſiderablement par la deſertion & les maladies, attendant toujours une renfort, des vivres & des munitions, & juſques là elle fût oiſive, & dans la defenſive, ſur l'Isle de Rügen & à Stralſund. Il ſemble, qu'on ſe repend en Suede d'avoir voulû apuyer la paix de de Weſtphalie, & que les Pruſſiens n'auront rien à craindre de ce côté là, d'autant plus qu'ils ſont dans l'avantage.

Il ſemble au moins que le Roi de Pruſſe ne faſſe pas grand cas de ces Ennemis, puis-

qu'il

qu'il a retiré de même la plupart des troupes qu'il leur avoit opposées sous le Général Wedel, qui est egalement venû joindre l'Armée en Saxe.

Le Prince Ferdinand, après avoir donné quelque repos à ses Trouppes fatiguées, après les avoir augmentées au delà de 60000. hommes, exercées, dressées, se remit en campagne, s'approcha du Rhin, & en coupa aux François la communication avec la Hollande. L'infanterie françoise étendue sur le bord du Rhin, depuis les frontiéres des provinces-unies jusqu'à Bonnes, la Cavallerie sur la Meuse, se remit peu à peu de la perte & du desordre, en incorporant des miliciens venus de France aux regimens, en s'habillant, en s'exerçant, en faisant des magazins. On y perdit beaucoup de temps; de sorte, qu'on n'étoit pas encore en état d'entrer en campagne, quand les Hanovriens s'approchérent de Wesel & de Düsseldorp. Le defaut des fourages s'y joignit, & la secheresse du tems ôtoit l'esperance de fourager en campagne. Les Hanovriens s'étendirent par tout en deça du Rhin, faisant contribuer le Duché de Bergue, & coupant les vivres à Wesel & à Düsseldorp. On ne les en pouvoit empêcher faute de Trouppes legéres. On ne faisoit, que garder le bord

bord du Rhin, & faute de ces mêmes Trouppes legéres on fut ſurpris.

Perſonne en effet n'auroit crû, que les Hanovriens auroient jamais la penſée de paſſer le Rhin, & au même temps où les François étoient en état de le paſſer à leur tour. Cette entrepriſe étoit delicate, & d'autant plus delicate, qu'ils n'avoient pas de fortereſſe ni à l'un ni à l'autre bord. Le paſſage ſe fit cependant au deſſous de Weſel, & avec telle prudence, que les François, ne penſant à rien moins qu'à ce paſſage, furent ſurpris. Sans leur laiſſer le temps de ſe former, le Prince Ferdinand les pouſſa devant lui, & d'un poſte à l'autre jusqu'à Neus, en leur coupant la communication avec Weſel, Gueldres & la Meuſe.

J'ai dit, que faute des Trouppes legéres les François furent ſurpris. Cela eſt viſible. S'ils en avoient eus un nombre ſuffiſant au delà du Rhin, elles auroient veillées ſur tout ce qui ſe paſſoit dans l'Armée Hanovrienne, & il auroit été presque impoſſible au Prince Ferdinand de maſquer ce paſſage, qui demande des grands apprêts, & à en derober la connoiſſance aux François, qui, informés du deſſein ennemi, ſe ſeroient mis en poſture d'y mettre obſtacle & l'auroient, ou empêché, ou vendû

vendû très cher le bord gauche,car en moins de 12. heures ils pouvoient raſſembler plus de 20000. hommes.

Ce n'eſt pas la faute du Prince de Clermont. Ce Général, qui avec le ſang du grand Condé en a herité ce qui fait l'eſſence d'un grand Capitaine, fit aſſez voir par l'etabliſſement de l'ordre, de la diſcipline, de la police, & par toutes les diſpoſitions qu'il fit pour former l'Amée & pour lui donner une aſſiéte ferme, qu'il connoiſſoit la guerre. Nous en verrons peut-être bientôt l'effet.

Les Anglois faiſants de grands preparatifs dans leurs ports & meditans une deſcente en France, ou en Flandres, les François furent obligés d'aſſembler 15000. hommes en Flandres, ce qui affoiblit l'Armée du Prince de Clermont.

L'Armée du Prince de Soubize étoit toûjours dans le comté d'Hanau, ſans faire la maindre choſe. Le Landgrave de Heſſe, voyant qu'on le traitoit en ennemi, & jugeant, qu'employant toutes ſes forces pour garantir ſes pays d'une ſeconde invaſion, il ne pouvoit perdre plus, qu'il avoit perdu jusqu'alors, aſſembla les milices & le reſte des Trouppes regulières, fit armer tout ce qui étoit en état de porter les armes, & par un renfort de pluſieurs regimens d'infanterie, de Cavallerie, &

& des chasseurs detachés de l'Armée Hanovrienne, se mit en état de balancer l'Armée du Prince de Soubize.

Je prie le lecteur de vouloir bien remarquer l'effêt des mesures concertées; c'est un cas très évident & qui ne souffre pas le moindre doute. En même temps qu'on médite le passage du Rhin, les Anglois sont prêts à faire la descente, & pourquoi? pour affoiblir le Prince de Clermont, pour faciliter le passage. En même temps les Hessois se remuent, n'est-ce pas pour empêcher le Prince Soubize à envoyer un renfort au Prince de Clermont? n'est ce pas pour lui faire perdre l'envie d'entrer en hohême? Depuis que les Anglois ont soumis leurs flottes & leurs Trouppes aux ordres du Roi de Prusse, on voit toûjours un concert admirable, & une harmonie parfaite des mesures, qui tendent au même bût. C'est ce concert qui a relevé, soutient & éléve les affaires Prussiennes & Hanovriennes. Si les operations des Armées alliées de la Maison d'Autriche étoient & seroient dirigées par un seul homme, & un homme d'une capacité, & d'un esprit aussi grand, que celui du Roi de Prusse, on verroit bientôt de grands changemens; mais c'est une chose impossible, tant parceque les vues des puissances en guerre sont differentes, que parceque personne ne veut céder

der le pas à l'autre, & que les Césars & Frederics ſont rares.

Par la Situation preſente de l'Armée Hanovrienne & Françoiſe on voit que celle ci a fait pou de progrès cette année, elle a eſſujé une defaite auprès de Creyveld, & ſi par des renforts ou un changement de fortune elles ont changé le genre de guerre, elies n'ont point fait des conquêtes ſur les Hauovriens, & moins encore ſur le Roi de Pruſſe. La Saiſon étoit déja trop avancée & la Weſtphalie ne fournit rien. Les François ne mettent donc pas obſtacle aux opérations Pruſſiennes ni ne prêtent le Secours promis aux Autrichiens en Bohême. Quel changement de ſcéne! quelle honte à la France d'être miſe dans la defenſive! & par qui? par un Prince allemand, par l'Electeur d'Hanovre! & d'être reduits à reſter ſur les bras de leurs amis!

Les Trouppes de l'Empire deſtinées à la conquête de la Saxe, ſous leur chef nouveau, le Prince de Deuxpont, Général très brave & peut-être le ſeul capable à former ce cahos d'Armée, compoſée de Trouppes très bonnes, mais en même temps des plus mauvaiſes qu'on puiſſe trouver, ſe miren en marche pour la Bohême. Soit, que le Prince Henri n'y voulût ou n'y pût mettre obſtacle, elles y entrérent malgré

eux, & dans la bonne intention d'en ſortir homme à homme. Elles ſont entrées, il eſt vrai, en Saxe; mais comme bientôt les choces y ont changé de face, & que la ſaiſon s'avançoit imperceptiblement, ils en ſont ſortis ſans rien faire, pour aller prendre leurs quartiers d'hiver dans l'Empire.

Si les Autrichiens comptent ſur ces Trouppes, ils ſeront perdus ſans reſource. Voyons en le tableau, peſons-les ſur la balance, pour les connoitre de plus près.

L'Armée de l'Empire étant une compoſition des contingents de pluſieurs Etâts de l'Empire, elle eſt melée de bonnes Trouppes, & de mauvaiſes. Celles des Etâts, qui en entretiennent & fourniſſent 5. à 6. Compagnies, ſont bonnes, & bien diſciplinées, comme par exemple les Darmſtadois; celle des autres, qui en donnent moins, pour la plûpart ne valent pas grand'choſe. Il ne ſe peut pas autrement. Les officiers ſont ſans expérience, très ſavans à ſeduire & à amuſer une fille, à jouer, à chaſſer, à paſſer le temps à rien, mais très ignorans dans le militaire. Et où l'apprendroient-ils, étants toujours fixes chez leurs Etâts? Le Soldat, ou tiré des ſujets malgré lui, ou Soldat par faineantiſe & par l'eſpérance de reſter toujours auprès de ſon foyer, eſt ſans diſcipline, ſans exercice, & ſans ſubordination, pleurant comme

me un enfant au bruit d'une marche, ou d'une guerre. Mais ce qui rend cette composition encore plus heterogéne & diforme est la Religion & l'esprit de parti. Les uns sont pour la Reine d'Hongrie, les autres pour le Roi de Prusse. Le Roi de Prusse a fait trop d'impression, surtout sur l'ésprit des Protestans, pour les persuader, qu'il ne s'agit point du tout de la religion. On s'en apperçoit même dans les deliberations de l'Empire, & des cercles, de la part des Etats. Peut-on compter sur ces Trouppes si peu propres à la guerre, sur des Trouppes qui aimeroint mieux porter les armes pour le Roi de Prusse? dont la moitié en moins de 6. semaines deserte, & qui par la lenteur des deliberations des cercles, par la division des Etâts, bref par la Constitution de l'Empire manquent de plusieurs choses necessaires à faire la guerre? En verité on s'y trompe, les Prussiens s'en moquent, & un Eugéne seroit incapable à s'en servir avec succès, Les Officiers generaux, qui les commandent sont à plaindre, & je ne sai pas, si le Prince de Saxe Hildbourghausen a eu tort, aimant mieux commander un corps de Croates que cette Armée de l'Empire. Que ceci soit dit sans blesser l'honneur & la reputation des Officiers braves, & d'experience, & des Troup-

 pes

pes diſciplinées. Je leur ai fait la juſtice qu'ils meritent.

Telle eſt la diſpoſition & la ſituation des Armées, & des Puiſſances en guerre. Qui y aura prêté quelque attention, aura découvert, que le Roi de Pruſſe eſt actuellement dans l'avantage, aiant ſurmonté toutes les difficultés & les dangers de cette campagne; & qui s'eſt fait une idée juſte des moyens, dont le Roi de Pruſſe ſe ſert pour arriver à ſes fins, remarquera des difficultés preſque inſurmontables à gagner quelque choſe ſur lui. Nous mettrons ceci en un plus grand jour.

Nous avons vû l'excellence des Troupes pruſſiennes, nous en ſavons la force, nous connoiſſons le grand genie du Roi de Pruſſe, ſes ruſes, ſa viteſſe, ſon coup d'œil, le concert de ſes meſures, en faut-il davantage? oui ſans doute. Il faut de l'argent & des recrues. L'un & l'autre lui peuvent manquer bientôt. Il ne tiendra donc pas à la longue contre toutes les forces reunies, c'eſt le langage de ſes amis & de ſes ennemis, mais de ceux qui ne ſont pas aſſez informés.

L'argent eſt le nerf de la guerre, la cléf des Cabinets & des Conſeils ſecrets, le negotiateur le plus heureux, le pacificateur des ennemis, l'orateur le plus perſuaſif;

ſuaſif; l'argent en un mot rend poſſible ce qui paroît impoſſible. Cela eſt ſans conteſtation. Moi, qui ne ſuis que ſimple particulier, qu'on m'en donne tant que je veux, je ferai la conquête de l'Empire de la Porte ſublime, & me mettrai ſur le throne d'Omar. La difficulté n'eſt pas grande.

Si cette guerre a vuidée le tréſor royal pruſſien, c'eſt-ce que j'ignore. Je n'en ſuis peut-être pas le ſeul ignorant. Si je ne me trompe pas dans mes conjectures, il ne s'eſt pas encore trop apauvri. En voici les raiſons.

L'art de l'épargne & de l'acquiſition de l'argent eſt juſtement ce qui rend le Roi de Pruſſe ſi formidable. C'eſt en quoi il excelle. C'eſt le fondement de ſa grandeur: car ſans cet art la guerre ſeroit deja finie à ſon grand préjudice. Seroit-il poſſible d'entretenir des Armées nombreuſes pourvues de tout en abondance? ſes Etâts ſupporteroient-ils ces fraix une année ſeulement? non. Comment s'y prend-il? Il n'a pas cette Armée d'Intendants, Surintendants, Commiſſaires, Inſpecteurs, Commis, Controlleurs, Gardemagazins, & Dieu en ſait tous les noms. Il ſait, & connoit la valeur de toutes choſes. Ce qui vaut un louis, il le paye un louis, bien different en cela du Roi de France, qui en doit payer 6. Il a pris des meſures ſi

justes pour empêcher le vol, les tours de bâton, les friponneries, & la fraude, si frequens autrepart, qu'à peine en trouve t'on un exemple. Quelque fois il prend la peine de taxer les vivres, mais c'est toujours en y épargnant. Sa liberalité s'approche plus de l'épargne que de la dissipation. Les recrues ne lui coutent rien. Ce sont peu de moyens, mais qui sont un article dans les comptes, plus grand qu'on ne pense. Les acquisitions sont plus considerables & sautent plus aux yeux. Comptez y les revenûs de la Saxe, la prise des Magazins en Bohême, les contributions tirés de la Franconie, du Mecklenbourg, de la Bohême, la quantité d'armes & de munitions de guerre pris sur les Autrichiens & les Saxons, & les subsides de l'Angleterre.

Si l'on considére, que son Armée avant la guerre, composée de 148000. hommes avoit des fonds fixés, on voit, qu'il n'entretient extraordinairement qu'environ 60000. hommes. La Saxe en fait justement le fond, & les depenses extraordinaires, & peut-être encore davantage. Il n'a donc qu'à pourvoir aux fraix extraordinaires de la guerre. Ces fraix ne monteront pas trop haut, puisque les Magazins considerables de fourages & de vivres, les munitions de guerre, l'Artillerie, les

armes pris en Bohême & en Saxe, lui valent argent comptant. Si les contributions tirées de la Bohême, de la Franconie, du Mecklenbourg, de la Pomeranie Suedoise, de la haute Siléfie, y ont été infuffifantes, elles compenfent au moins ce que les Ruffes ont tiré de la Pruffe, les François de la Weftphalie, les Autrichiens de la Siléfie, les Suedois de la Pomeranie; ce qui fait voir, que le tréfor aura peu fouffert, & que ce vuide par la grande revolution arrivée depuis, fera bientôt rempli & par les fubfides Anglois & par les revenus de la Weftphalie, de la haute Siléfie, de la Pomeranie Suedoife, peut-être de la Moravie, & les contributions levées à droite, & à gauche. Le Roi de Pruffe ne manque donc pas d'argent, & dans le cas d'en avoir befoin il fait les moyens d'en trouver, en dût-il couter la liberté à l'Allemagne.

Pour les recrues, il eft vrai, que fes Etâts en font prefque depeuplés, cela ne fe peut pas autrement par les grandes pertes qu'il a fait, mais ils ne le font pas encore au point à n'en trouver dequoi fe completter après cette campagne. Soit, qu'il n'en trouve plus dans fes Etâts; n'y en a t'il pas autrepart? ceux même qui font defertés retournent fucceffivement. Qui y aura pris garde, faura, qu'un deferteur Pruffien rarement fert une autre

Puiſſance au délà d'un an, & qu'il eſt dangereux d'en engager, deſertant preſque toujours en amenant quelques uns avec eux; & pourquoi cela? c'eſt qu'ils ſont plus honorés, très bien payés, qu'ils ont plus de liberté, & plus de commodités chez les Pruſſiens que dans un autre ſervice quel qu'il ſoit. De 100. deſerteurs Pruſſiens qui s'engagent 10. ne finiront pas leur Capitulation, & de 100. qui retournent chez-eux, la moitié ſe repent & retourne. Ce ne ſont que des deſerteurs Pruſſiens; n'en y a t'il pas d'autres? Les Autrichiens, les François, les Suédois, les Hollandois, ceux de l'Empire accourent en foule; & d'ailleurs l'Allemagne eſt une pépinière de Soldats. Je ne voudrois pas qu'on mit le Roi de Pruſſe dans la neceſſité de s'y completter, peut-être perſonne ne s'y pourroit oppoſer. La conſervation de ſoi-même diminue la peine du larcin, & fait paroître juſte, ce qui eſt très-injuſte. Qu'on ne ſe mette donc pas en peine ſur le compte des recruës, le Roi de Pruſſe en trouvera en grand nombre, & en moins de temps que les autres Puiſſances en guerre. On trouvera avant l'ouverture des Campagnes ſes Regiments complets, & au pris aller, je le repete, la Saxe, le Mecklenbourg, & tous les Etats de l'Empire où ſes troupes pourront

percer

perçer, ſeront obligés delui fournir tout ce qu'ils trouveront de jeunes gens propres aux armes.

Qu'on mette en paralelle l'étât des autres Puiſſances en guerre. La maiſon d'Autriche manquera plutôt des moyens neceſſaires pour agir efficacement, ſoit en argent ſoit en vivres. Les moyens d'en avoir ne ſont pas ſi bien reglés, & quoiqu'elle aye aſſez des reſſources, ce ſont pourtant des fonds épuiſables; l'Armée, quoique bien nombreuſe encore, n'eſt plus la même, ni en qualité ni en quantité; les bons vieux Soldats qui étoient au fait de leur metier, diminuent certainement de plus en plus, & ſont remplacés par d'autres qui ſont moins reguliers, & qui doivent encore apprendre par experience ce qu'on exige d'un bon Soldat. La France a dequoi former & entretenir une Armée de 400000. hommes; mais quoique le François ſoit très brave, ce ne ſont pas des Trouppes à faire la guerre aux Pruſſiens, à moins qu'on ne faſſe d'autres arrangemens. La Suéde eſt trop foible. Les Ruſſes ne le ſoutiendront pas longtemps hors de leur pays, faute d'argent. Les Trouppes de l'Empire font peu d'effet par les raiſons mentionnées & toutes les operations de ces Armées ne ſe font ni de concert, ni par des méſures.

Il ſembla pendant toute la campagne que le Général Comte de Daun n'ôſoit ſe meſurer avec le Roi de Pruſſe, mais enfin l'échec d'Hochkirch a prouvé que Frederic ſe laiſſoit ſuprendre & battre en toute forme, par un Général tel que Daun, qui ſait patiemment obſerver la Deffenſive, jusqu'à cequ'il trouve l'occaſion favorable de tomber ſus, ſuivant l'éxemple de Fabius parmi les Romains, & de Turenne parmi les François, qui en temporiſants ruinerent leurs Antagoniſtes. Si ce n'eſt par le plus brillant de la guerre, c'eſt certainement la conduite la plus ſolide, la plus utile & la plus conforme aux circonſtances, & levrai moyen d'arreter les progrès Pruſſiens. C'eſt par le même moyen, que Fabius Maximus amuſa Hannibal au point à ne ſavoir plus où donner de la tête. Je le repéte ; ſi ce n'eſt pas le parti le plus glorieux, c'eſt le parti le plus ſûr, le plus utile & le plus conforme aux circonſtances ; ſur tout ſi l'on joint à célà une Manœuvre plus ſûre du feu, & des armes blanches, en cas d'Action (*).

(*) Voyez le Traité nouvellement publié ſous le titre *la Foibleſſe* du feu *précipité du Canon & du Mouſquet, de montré par les faits*, qui contient un nouveau Syſtême militaire bien raiſonné.


Franc: Philipp: Carolus Co:
:mes de Schwerin, Regis Bo:
:russorum: Exercituum Mares:
callus
Falbe Efig: del: Berolini.
I: Roström Sculp: Berlin

SUITE
DU
POINT D'APPUI
ENTRE
THERESE
ET
FREDERIC.

TABLEAU GENERAL DE L'EUROPE BELLIGERANTE EN MDCCLVIII.

AVEC

DES REFLEXIONS CRITIQUES-MILITAIRES SUR LES OPERATIONS DES ARMÉES,

ET ENRICHI DE PLANS EN TAILLE DOUCE.



A GOSLAR 1759.

CHEZ HENRI BREMER.



Le rideau qui couvroit ſi long-temps les actions des deux Armées en Moravie s'eſt ouvert à la fin. Mais qui auroit cru, qu'un ſi beau commencement des Armes Pruſſiennes auroit une iſſue ſi inopinée? Au point d'entrer dans Olmütz & d'être maitre de la Moravie, un coup imprevû, une attaque & la priſe d'un convoy opera tout ſeul un changement de ſcéne, qu'une Armée de beaucoup ſuperieuer à la Pruſſienne n'a pas ôſé tenter. Rendons juſtice au Comte de Daun: il s'eſt conduit pendant le ſiége d'Olmütz en General habile & très prudent; ſans mettre les affaires de ſa Maitreſſe en risque d'une ſeule journée, il eſt parvenû à ſes fins. Voilà ce qui s'apelle ſavoir faire la guerre defenſive.

Le ſiége d'Olmütz continuoit, & conſumoit les munitions. Les Pruſſiens en firent venir, mais de lieux trop éloignés. C'étoit déja une entrepriſe hazardeuſe en face d'une Armée ſuperieure, & qui avoit une foule de trouppes légéres. Le convoy ayant fait quelques journées, les Autrichiens informés

més du temps & de la route, prirent ſi bien leurs meſures, qu'ils attaquérent les Pruſſiens à leur avantage, & qu'ils prirent une partie du transport & en brulerent l'autre; le reſte ſe ſauva en Siléſie. Il ne falloit que cela pour faire non ſeulement lever le ſiége, mais pour faire ſortir auſſi les Pruſſiens de la Moravie. Sans munitions, ſans vivres, harcelés & ſerrés de tous côtés par des trouppes legéres, un ennemi eſt bientôt delogé.

Il y a dequoi s'étonner que ce ſiége aye duré ſi long-temps. La fortreſſe eſt-elle ſi forte, la garniſon s'eſt-elle ſi bien conduite, ou les Pruſſiens ne ſavent-ils pas faire les ſiéges avec la même addreſſe qu'ils ont montré dans les autres parties de la Guerre? On a renforcé les fortifications d'Olmütz depuis la derniére guérre, il eſt vrai; mais il s'en faut bien, qu'on la puiſſe compter entre les fortreſſes du premier rang. Ce n'eſt pas un Magdebourg, ni un Stettin, ni un Neiſs, ni un Cuſtrin: C'eſt une fortreſſe de moyenne force. Ce delai vient donc ou de la belle deffenſe des Autrichiens ou de l'attaque foible des Pruſſiens, & peut-être de toutes les deux. En effêt la garniſon étoit nombreuſe, commendée par un Général habile; &, ſi l'on y veut prendre garde, les Autrichiens ſurpaſſent autant les Pruſſiens dans l'attaque & la deffenſe des places, que ceux-

ci

ci ſurpaſſent ceux-là dans les autres parties de la guérre. Il eſt étonnant, qu'un Prince ſi pénetrant, auquel le moindre detail n'échappe point, un Géneral ſi parfait que l'eſt le Roi de Pruſſe, ne ſe ſoit pas encore apperçu de la foibleſſe de cette partie, & de ſes cauſes. Comme les imperfections ſe trouvent partout, on en trouve auſſi parmi les Pruſſiens. Autant l'Infanterie & la Cavallerie eſt excellente, autant d'imperfections ſe trouvent dans le Genie. La plûpart ne ſont que de ſimples praticiens. La Theorie y eſt mepriſée au point, que ceux qui ſavent un peu plus qu'eux, & qui s'appliquent à la Theorie, attirent ſur eux la jalouſie & quelques fois la haine. Delà vient que le merite dans cette partie eſt ſupplanté, que peu s'appliquent, & que ceux qui entendent leur métier, pour ſe dérober aux perſecutions des autres, quittent le ſervice ſitôt qu'ils en trouvent l'occaſion. J'en pourrois nommer pluſieurs de ma connoiſſance, hommes d'une capacité qui les fait éſtimer dans le ſervice où ils ſont actuellement, qui verifieront ce que je viens de dire. L'ignorance & la jalouſie ſont des juges très injuſtes du merite. C'eſt peut-être de là que la priſe d'Olmütz, qui ne devoit être qu'une affaire de 8. jours tout au plus, & qui n'auroit pas dû coûter la dixiéme partie de ce que le ſiége a coûté,

 s'eſt

s'eſt évanouïe, & que le Roy a perdû des avantages encore plus conſiderables. Ne diſſimulons pas. Le genie Pruſſien a des perſonnes très habiles, mais encore plus de malhabiles, ſi l'on peut donner ce nom aux praticiens. Peu des premiers y reſtent longtemps, & le Roy, quoique connoiſſeur & promoteur du mérite, eſt quelquefois ébloui par la jalouſie des derniers: la diſcretion ne me permet pas d'entrer dans un détail plus circonſtancié; mais, pour prouver en quelque maniére ma propotion, je n'alleguerai que 3. ou 4. exemples. Qui a jamais vû faire une batterïe de faſcines ſans terre? C'eſt cependant un Ingenieur Major qui l'a ordonné, non-obſtant la repreſentation d'un Officier ſubalterne, qu'elle ne reſiſteroit pas aux balles, & qu'un boulet rouge la détruiroit en un moment ſans rémede. Qui approuvera, qu'une batterie achevée, commence à tirer 24. heures avant que les autres ſoyent achevées & en etat de tirer auſſi? n'eſt-ce par y vouloir attirer tout le feu de la forteſſe & la faire détruire avant que les autres ſoyent achevées? La choſe ſe fit avec contradiction de l'Officier, qui y commendoit, & fut ordonnée par un homme de rang. Faut-il s'approcher ſi près des forteſſes en bombardant, ſans être couvert? peut-on mettre en parallele l'épargne de la poudre

avec

avec la perte de tant d'hommes & la ruine presque journaliére des batteries? Un grand Artilleriſte y trouve de l'avantage, quoique ceux qui s'y entendent s'en ſcandaliſent. J'aurois crû trouver dans le Genie les inſtrumens les plus excellens, au moins le quadran ou l'inſtrument univerſel, & les tables de Belidor; mais à peine Belidor y eſt il connû. On ſe contente de marcher à tatôns où d'autres vont tout droit, & par une route dont la Theorie a frayé le chemin. Si le Genie Autrichien a un défaut, qui s'étonne qu'on y remedie par l'emprunt d'une douzaine d'Ingenieurs François? un medecin qui connoit la maladie n'a pas de peine à y remedier. Paſſons du Genie à une autre reflexion.

L'attaque & la priſe du Convoy deſtiné au ſiége, demontre évidemment que c'eſt une entrepriſe hardie à faire un ſiége trop éloigné de ſes fortreſſes, en face d'une Armée ſuperieure: la difficulté du tranſport des Munitions eſt trop grande. L'on voit par la contenance du Comte de Daun, qu'une Defenſive conduite avec prudence, ſur l'exemple de Fabius & de Turenne, eſt plus ſûre, & peut produire, ſans mettre quelque choſe en riſque, le même & quelque fois plus d'effet, qu'une Victoire complette en battaille rangée. La defenſive eſt la partie la plus fine de la Guerre. En harcelant l'ennemi par des par-

tis de l'un & de l'autre coté, en lui diſputant les ſubſiſtances, en l'allarmont, & en arrêtant les Convoit, on le reduit à l'extrémité, on l'affoiblit. Les autrichiens ne manquant pas de trouppes legéres, & de trouppes à faire ce qu'on appelle la petite guerre, trouveront toujours leur compte dans la defenſive, contre des Trouppes qui ont donné aſſez de preuves, qu'elles ſont formidables en Bataille rangée. Il eſt vrai que la petite guerre eſt fort fatigante aux trouppes, mais elle les aguerrit en même temps. C'eſt elle qui fait d'un païſan un Soldat, & d'un Officier ſubalterne un Géneral capable de commander un jour des armées. Quoique les fatiques & les entrepriſes perilleuſes & continuelles conſument beaucoup de monde, on n'y doit pas faire attention, & ce ſont principalement les Autrichiens, qui, s'ils ſavent leurs interêts, doivent les employer: ſurtout les Trouppes hongroiſes qui ſont juſtement celles qui font la petite guerre, ont une ſource qui ne tarit jamais, & elles ne coûtent presque rien à l'Imperatrice Reine; par conſequent la perte de 100. hommes de Trouppes légeres, en Hongrie eſt plûtôt reparé & coûte moins que celle de 20. hommes de trouppes reglées. Si l'on veut mettre en ligne de Compte, que la perte de 10. hommes des Trouppes réglées pruſſiennes eſt plus ſenſible & moins aiſée

aiſée à reparer pour le Roy de Pruſſe que celle de 40. hommes hongrois pour l'Imperatrice Reine, on ne heſitera pas un moment à convenir de ma propoſition. Le Général autrichien connoit le fort & le foible pruſſien, & le ſien propre. Il évite l'un & fait uſage de l'autre. S'il avoit imité *Varro* contre *Hannibal*, il auroit eu le même lort ; & quand même la fortune ſe ſeroit declarée en ſa faveur, il n'auroit pas plus gagné par la Bataille qu'il n'a gagné par la deffenſive.

La maladie du Roy de Pruſſe ſe peut compter en quelque façon entre les cauſes de la longueur du ſiége d'Olmitz & de la priſe du Convoy. Ce Monarque étoit tombé dans une maladie qui faiſoit craindre pour ſa vie & qui ne lui permettoit pas d'examiner & encore moins d'agir par-lui-même. Si les maladies de l'ame influent ſur les Operations du Corps, faut-il s'étonner qu'un Corps ſans ame, qu'une Armée ſans ce chef actif & vigilant, ceſſe d'être actif & dans ce mouvement vif & prevoyant ? Il n'auroit falû au Roy que la faculté d'Elie, de transmettre ſon eſprit pendant cet intervalle ſur un autre, & on auroit peut-être vû la difference.

La Priſe du Convoy & la levée du ſiége auroient dû avoir des ſuites encore plus facheuſes, qu'il n'y en a eu. Les Pruſſiens s'étoient engagés dans un païs entouré de montagnes, dont

dont le paſſage étoit trés difficile, tant par la nature du terrein, que parceque les autrichiens leur pouvoient faire des chicanes à chaque pas. Ils avoient à emmener leur bagages & leur groſſe Artillerie. Les vivres manquoient. Ils étoient côtoyés & ſuivis de l'Armée autrichienne, ils étoient même devancés par les trouppes legéres, & ce qui plus eſt, les autrichiens pouvoient mettre plus de 2 hommes contre un pruſſien. Mais contre toute attente, ce coup n'eut pas des ſuites. Quoiquon fît, on ne pouvoit rien gagner ſur les Pruſſiens. L'Artillerie & les bagages furent ſauvés, & on prit encore un Magazin à Königsgrätz. Il faut donc convenir, que la juſteſſe des meſures, & les meſures priſes à tout évenement, l'ordu dans la marche, la préſence d'eſprit à ſurmonter les obſtacles qui ſe preſentoient & qui varioient & chaque pas, combinés avec ce que nous venons de dire, rend la retraite d'Olmütz preſqu'auſſi remarquable que celle des 10000. Grecs. On peut également remarquer que Frederic eſt auſſi formidable après une defaite & dans une retraite que dans le proſperité la plus grande. En effèt, il ne falloit pas moins qu'un General auſſi parfait que le Roi de Pruſſe, & des trouppes pruſſiennes, pour ſe ſauver d'un cas auſſi chatouilleux. Qui y

auroit

auroit perdu ſon Artillerie &c. en ſauvant l'Armée, ne ſe ſeroit par attiré des reproches. Si l'entrée en Moravie étoit l'effet du ſecret & de la diligence, la maniere d'en ſortir eſt la preuve d'une prudence conſommée. Si la conduite du General autrichien en faiſant ſortir l'ennemi de la Moravie, ſans hazarder quelque choſe, étoit excellente, celle du Monarque Pruſſien dans la retraite eſt merveilleuſe & incomparable.

Cette retraite étoit dirigée ſur le Comté de Glatz, & il y a apparenee, que ſans les mouvemens qui ſe faiſoient vers les païs hereditaires, le Theatre de la Guerre ſeroit reſté en Bohéme. L'Armée pruſſienne ſortit donc dans un temps où une autre contrée demandoit ſa preſence & ſon aſſiſtance. C'étoit la Marche, menacée des Ruſſiens & des Suedois.

Pendant cette marche pruſſienne, le Prince Ferdinand de Brunswic, à la tête de l'Armée hanovriénne pouſſa les françois juſqu'à Cologne, mit le ſiége devant Duſſeldorp, & s'en empara. C'étoit un coup fatal aux françois, puisqu'ils perdoient par-là la communication avec Weſel. Leur ſituation n'étoit pas des plus avantageuſes. Si le Prince Ferdinand avoit pû pouſſer ſa pointe & les ſuivre, ils n'auroient par tenus contre lui & ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de

ſe

ſe refugier derriére la Moſelle. Mais c'étoit une choſe impoſſible, parceque, la communication avec ſon pont, l'affoibliſſoit, & qu'en montant plus haut, les vivres auroient manqués. Le General Comte de Contades, qui avoit relevé le Prince de Clermont dans le Commandement, profita des circonſtances, & du temps que le ſiége de Duſſeldorp lui donnoit, en raſſemblant toutes ſes trouppes, & s'avança à ſon tour ſur le Prince Ferdinand. Ce Prince avoit des vues ſur Juliers. Cette Priſe auroit attiré ſans peine celle de Weſel & de Guéldres. Mais les Hanovriens en laiſſerent échapper l'occaſion du commencement, n'étant pas informés qu'il n'y avoit preſque point de Garniſon capable de s'oppoſer à la moindre attaque ou inſulte. La Nature s'y oppoſa dans la ſuite, elle prit la deffenſe des françois & borna le ſuccés des Armes Hanovriennes. Le Rhin, dans un temps où il eſt d'ordinaire trés bas, deborda ſi exceſſivement, que toutes les communications depuis l'Armée juſqu'au pont, (qui étoit une diſtance de 20. lieues), & même celle de Duſſeldorp, en furent interrompues. Le General françois profita encore de ce debordement, en joignant les Hanovriens de plus prés. Ceux-ci, affoiblis par les detachemens près du pont, à Ruremonde, dans le Brabant, & ceux qui faiſoient la chaine de la communication,

tion, n'etoient capables ni de faire tête à une Armée qui avoit concentré toutes ſes forces, ni de ſe renforcer, & encore moins de ſe replier ſur leur pont, parceque l'inondation du Rhin dans un païs d'une ſituation ſi baſſe entrecoupoit le paſſage. Dans cette ſituation fâcheuſe il n'y avoit d'autre parti à prendre, que de s'approcher de Ruremonde, ſitué ſur la Meuſe, où l'on avoit eu ſoin d'établir un Magazin, & où la Meuſe pouvoit pendant quelque temps pourvoir aux beſoins de l'Armée.

Ceux, qui ont adopté la maxime, qu'on ne doit pas laiſſer des fortreſſes derriere ſoi, pourroient taxer d'imprudence l'entrepriſe du Prince Ferdinand, de s'être engagé trop avant dans un païs, dont les fortreſſes lui ſerroient les ſubſiſtances. En effet l'entrepriſe étoit grande, mais digne de ſon auteur; Weſel étoit la communication du Rhin, Gueldre, étoit en ſon chemin; Duſſeldorp coupoit encore le Rhin, & ſerroit ſa gauche, pendant que Juliers ſerroit ſa droite. Il n'y avoit cependant rien d'imprudent en cette entrepriſe. Duſſeldorp, Place forte en apparence, mais foible en effet, parceque le terrein & la fortification ne ſont guéres que de ſable, ne pouvoit pas tenir longtems; & cette ville priſe, la communication avec la Weſtphalie étoit ouverte & rendoit inutile le pont de

Rees

Rees & la chaine qui en aſſuroit la communication, Le Prince Ferdinand pouvoit donc ſoutenir ſes conquêtes, & les pouſſer encore plus loin par le ſiége de Juliers. Qui pouvoit prévoir le debordement du Rhin, dans un temps où il y a peu d'exemples qu'il ait groſſi de cette façon? Un Géneral n'eſt pas reſponſable des évenemens phiſiques; car toute la prudence humaine ne s'étend pas juſqu'à prévoir des accidens pareils. Si le Prince Ferdinand s'étoit engagé dans cette affaire dans un temps où le debordement eſt periodique, on le pourroit blâmer avec raiſon. Ce n'eſt pas ici le cas. Un an auparavant, le baſſeſſe des eaux favoriſa les François dans le paſſage du Wezer, ici le debordement du Rhin fait leur ſalut. La Fortune & la Nature les favoriſe, & nonobſtant cela l'art les a balancé s'il ne les a pas ſurpaſſé.

Quoique le Prince Ferdinand fût très ſerré comme j'ai dit, il fit lever des Contribitions en Brabant. Il fut dans un cas des plus critiques proche Venlo, où il manqua de vivres & ſe vit entourré & ſerré de ſi prés qu'on le crut forcé d'hazarder une Battille, ou de capituler: cependant (& ſans ſe deconcerter du peril qui le menaçoit d'être coupé du Rhin, & de ſubir peut-être le ſort du Gen. Steinbock & de l'Armée Suedoiſe) il fit de telles diſpoſitions pour la Retraite, que le

Géne-


Leopoldus Iosephus Maria Comes
de Daun, Reg. Cæs. Apost. M.tis Exercituum Marescallus,
Eques Aurei Velleris.
Wilhelm Rücker sculp. Mog
Mardin de Meytens effigiem pin.

Géneral François le laiſſa échaper. En effet il gagne le Rhin, ſon pont, & l'autre bord, ſans perte.

Ne pourroit-on pas reprocher aux françois d'avoir laiſſé échapper les Hanovriens à ſi bon prix? Sans donte. Il ne falloit qu'occuper Wachtendonck d'un nombre ſuffiſſant des trouppes, & s'y fortifier autant que le temps le permettoit; par là la communication, & la retraite, auroit été ſi non coupée tout à fait, du moins elle ſeroit devenue trés difficile. Par là l'Armée Hanovrienne s'y auroit dû arréter, & ce delai auroit donné le temps à l'Armée françoiſe de la joindre, & de l'harceler juſqu'au bord du Rhin. Le Prince Ferdinand, vouloit-il paſſer la Niers dans un autre endroit? ç'auroit été ſujet à beaucoup d'inconveniens, vû que ce païs a une ſituation trop baſſe, qu'il eſt coupé par des marais & des inondations, qu'il a des chemins très mauvais, principalement dans le temps des pluyes, & que par conſequent la marche ſe pouvoit arréter & chicanner. Mais diſons-le encore une fois, la france a trop peu de trouppes légéres. On n'en peut pas trop avoir. Ce deffaut-là eſt évident en cette circonſtance. Les Hanovriens auroient-ils eu la communication ſi libre avec leur pont? auroient-ils oſés paroître inpunément dans le Brabant? ſeroient-ils

échappés à ſi bon prix? en verité il faut être très étranger à la guerre pour l'affirmer.

Si les François ne ſe prévalurent pas des avantages du bord gauche du Rhin, ils tenterent au moins de ſe rendre maitres du pont ſur le bord droit. Les diſpoſitions pour cette entrepriſe furent trés bonnes, & on avoit lieu de s'en promettre une bonne iſſue, d'autant plus, qu'on y marchoit à forces ſuperieures. La perte des Hanovriens dependoit du ſuccès de cette enrrepriſe. Mais le ſort, ou pour mieux dire la manoeuvre du General Imhof, qui commandoit la tête du pont, la fit échouer: cette manoeuvre eſt trop rémarquable pour la paſſer ſous ſilence. Le general Hanovrien, informé de bonne part qu'un corps conſiderable de françois s'approchoit, marcha à leur recontre, à la tête de 5000. hommes. Il prit un poſte trés avantageux, & ſe mit ſur une ligne. Les François rangés ſur 2. lignes s'étant approchés, il fit prendre un detour derobé à un Regiment pour attaquer un flanc, donna ordre au corps de Bataille d'avancer ſur les ennemis avec la bajonette, ſans decharger, dans le même moment, que le Regiment detaché ſur le flanc les chargeroit. Tout fut executé à la lettre. A peine le Regiment ſur le flanc donna-t'il le ſignal, que les Hanovriens s'avancerent à grands pas ſur les françois, & les culbu-

culbuterent tellement par ce ſeul choc, qu'ils ne pouvoient ſe remettre que ſur le glacis de Wezel. Voila un exemple, qui prouve le peu de cas qu'on doit faire de la mousqueterie, puisque les Hanovriens dans cette victoire complette ne perdirent que 300. hommes; voila en même temps la preuve que les piques & les attaques avec bajonette ou les armes blanches, que M. le Chevalier de Folard a propoſés, & que pluſieurs autres ecrivains militaires ont recommendés, ſont d'une grande utilité. Les manoeuvres extraordinaires réüſſiſſent preſque toujours. La nouveauté, l'extraordinaire frappe, étourdit, éffraye à la guerre. Il faut avoir une grande preſence d'eſprit pour obvier à l'embarras & au deſordre qui en eſt l'effet. Les françois n'avoient qu'à faire face ſur le Regiment hanovrien ſur le flanc, & cela ſeulement par quelques Bataillons de la ſeconde ligne, & doubler la premiéte ligne par la ſeconde: alors les diſpoſitions Hanovriennes, quelques belles qu'elles fuſſent, échouoient. L'Armée Soubizienne, pendant qu'on ſe battoit ſur le bas Rhin reſta auſſi tranquille dans les quartiers comme que ſi elle fut en pleine paix. Peut-être ne ſe ſeroit-elle par remuée, quand même les Hanovriens auroint battus pour la deuxiême fois l'Armée du bas Rhin & auroient pouſſés plus loin leurs entrepriſes. Voilà un

 grand

grand inconvénient de deux Generaux indépendants l'un de l'autre. Si l'Armée Soubizienne avoit pénétrée en Hesse pendant que le Prince Ferdinand passoit le Rhin, il est probable, que le Succès des Armes françoises en cette campagne auroit été plus grand qu'il n'a été. Cette Armée, composée de 40000. hommes, se mit à la fin en campagne. C'étoit au mois de Juillet. Elle prit la route de Hesse, pour penetrer de là dans l'Electorat d'Hanovre.

L'Armée Hessoise, aux Ordres du Prince d'Isenbourg, forte de 5000. hommes tout au plus, composée de quelques Regimens d'Infanterie reglée, de 3. Bataillons de Milices, d'un Regiment de Dragons, dont la moitié étoit sans chevaux, de quelques Escadrons de Cavallerie, & de 3. a 400. Chasseurs & Houzars, étoit près de Marbourg, & occupoit un poste, qui n'étoit pas soutenable contre une Armée égale; aussi l'abandonna-t'elle à l'approche des François, en se retirant jusqu'à une lieue de Cassel près de Sangershausen, poursuivie & harcelée toujours par ses ennemis. L'Armée Hessoise étoit trop foible, pour pouvoir faire tête. Il est vrai, qu'elle auroit été plus forte & dans un état plus formidable, si l'on avoit pris ses mesures un peu plutôt, ou si l'on avoit gagné encore quelque temps. On avoit assez

de

de recrues & de miliciens, mais les Armes & l'exercice leur manquoit. Les François dans leur rétraite du printemps, ſelon leur coutume, avoient vuidé tous les magazins, de ſorte que l'on n'y retrouva ni Canons, ni Armes, ni poudre. Au perie de faire tomber une quantité de poudre entre les mains des François, on entira de Rhinfels.

Nous avons dit, que l'Amée Heſſoiſe ſe plaça près de Marbourg dans un poſte inſoutenable. Il n'y eut perſonne, qui ne previt, tout ce qui arriva dans la ſuite. Ce n'étoit pas là qu'il falloit deffendre l'entrée du païs. On auroit dû faire des diſpoſitions à gagner du temps, tant pour ſe renforcer, pour s'armer, pour mettre les miliciens ſur un pied reglé, que pour attendre le ſecours Hanovrien. Il y avoit moyen pour cela, & la propoſition en fut faite & approuvée par quelques uns; mais (graces à la coutume aveugle d'admettre dans les conſeils de guerre des perſonnes qui ſeroient embarraſſées d'inſtruire une ſentinelle) rèjettée par d'autres. On auroit dû s'emparer de Gieſen, ville ſur la Lahn, ſituée ſi avantageuſement à l'égard de la Heſſe, ſurtout dans les circonſtances d'alors; à cauſe des montagnes, qui y commencent, il eſt impoſſible à une Armée de s'engager plus avant, ſans s'en aſſurer. Elle eſt fortifiée à l'antique par

 un

un bon rempart & un foſſé large & profond, & pourvue d'Artillerie & de munition. On devoit alors ſortifier le Seltersberg par un bon retranchement & s'y ſoutenir auſſi longtemps qu'on pouvoit. Par là on gagnoit du temps ; les Francois n'auroient pû entrer en Heſſe de ce coté-là ſans bloquer Gieſen avec grand nombre de Troupes pour aſſurer la communication & les vivres ; & des l'abord, un foible detachement de l'Armée Hanovrienne les auroit arrêté. Forcer le retrenchement & aſſiéger Gieſen étoit impratiquable ; il y faudroit au moins quelque temps. Au reſte il n'étoit pas difficile d'en ſortir en cas de neceſſité, quand même 20000. hommes ſeroient occupés à bloquer cette place. Si l'entrepriſe de s'emparer d'une ville d'une autre Puiſſance eſt contre les loix de la juſtice, c'eſt ce que je n'examine pas. Il me ſemble, que la Heſſe, en faiſant ce coup, n'auroit été traitée pire, qu'elle ne l'a été dans la ſuite, & je ne ſai pas ſi en ce cas, elle ne ſeroit pas excuſable, faiſant l'entrepriſe pour ſa defenſe contre l'oppreſſion. Revenons à Sangershauſen & Lutternberg.

Le Prince d'Iſenbourg s'y fixa enfin, reſolû d'engager une affaire. Le poſte qu'il occupoit étoit des plus avantageux. La Fulde couvroit ſa droite, la gauche s'appuyoit ſur un bois, & le front de l'Armée alloit

en

en pente jusqu'à un petit ruisseau qui couloit au bas. Les derrieres étoient assurés, parceque des montagnes présqu'inaccessibles, & la Fulde, rendoient l'approche de ce côtélà difficile. En cette situation on attendit un jour & demi les François, dont l'avantgarde, qui consistoit en plus de 12000. hommes, arriva enfin. Après plusieurs tentatives inutiles à tourner la gauche Hessoise pour prendre cette petite Armée en flanc & à dos, les François attaquerent.

Les Hessois etoient rangés sur 2. lignes. La premiere consistoit en 2. Regimens d'Infanterie reglée aux ailes, & 3. Bataillons Miliciens au centre. La seconde ligne partageoit les Cuirassiers aux ailes, & avoit les Dragons au centre. Les Chasseurs occupoient les avenues & le bois. L'attaque Françoise fût des plus vives, comme le feu Hessois des plus violents. Les Hessois tinrent bon, mais la lâcheté de 2. Bataillons de Milices, qui s'enfuirent au moment de la decision, il se fit par-là un vuide au centre, dont les françois profiterent. Ces derniers, non obstant leur nombre, se seroient vûs vaincûs pas une poignée d'hommes. Ce triomphe leur coûta cependant très cher, & peut-être que 3. Batailles de cette sorte auroit fondu l'Armée Soubizienne, jusqu'à ne pouvoir plus tenir la Campagne contre les Hessois. Ces derniers

ſe retirerent vers Lutternberg ; toute l'Armée Soubizienne, augmentée conſiderablement par Mr. de Chevert, les fit enfin retirer auſſi de là, avec perte de leur Artillerie, qui par bonheur ou malheur n'étoit pas fort conſiderable.

Je m'etonne, que le Prince d'Iſenbourg occupant le poſte de Sangershauſen 36. heures avant la bataille, ne s'y ſoit point fortifié. Une redoute à chaque aile & au milieu, gardée pas quelques Bataillons de miliciens, auroient obviée à la fuite des miliciens; on auroit chamaille devant ces redoutes; on ſe ſeroit retiré ſucceſſivement entre elles, & on auroit attiré par-là les françois dans un feu couvert & meurtrier. On s'y ſeroit formé en cas d'accident, & il eſt plus certain que probable, que les françois leur auroient dû laiſſer le champ de Bataille.

Je ſuis bien aiſe de trouver ici un exemple & une demonſtration évidente, qu'il y a une grande difference entre trouppes & trouppes, & cela entre trouppes d'un même ſouverain. D'où vient que les milices Heſſoiſes n'ont pas été auſſi braves à la journée de Sangershauſen que les reglées? Celles-ci ont-elles plus de courage que celles là? quelle a été la cauſe de leur fuite? Les miliciens ſont les mêmes Heſſois, qui compoſent les Trouppes reglées, ils ont par conſequent le même courage; puiſqu'en les reglant ou les mettant dans les reglées,

ils

ils ſont auſſi braves qu'elles. Ce n'eſt donc pas par faute de valeur, qu'ils ont fuï, puisque le changement du milicien en reglé n'influe point du tout dans la valeur. La valeur eſt une choſe qui ne s'acquiert pas ſi aiſement, c'eſt un don de la Nature, au moins la valeur véritable. Il y a donc d'autres cauſes, & ces cauſes ſon Génerales parmi toutes les nations. Quoiqu'on ne ſauroit nier, qu'on trouve la valeur parmi toutes les nations, géneralement on ne doit conſiderer le Soldat que comme une machine, qui eſt mûe par l'amour, la crainte, le deſir du butin & par d'autres motifs, qui tous enſemble font paroître une valeur, qui n'eſt veritablement que crainte & des vuês interreſſées. S'il étoit poſſible de lire dans le cœur des Soldats le jour d'une bataille, on verroit quelque uns remplis d'ambition & d'amour pour leurs Officiers & la plûpart entrainés par la crainte & la honte. Ce courage apparent eſt en ſi juſte proportion avec les reſſorts qui le produiſent, que plus loin on pouſſe dans le Soldat l'amour, la crainte, la honte, l'ambition & les autres reſſorts qui y contribuent, plus grand ſera ou paroitra le courage. C'eſt une bonne diſcipline & l'ordre qui en mêt les fondemens, & les degrés de la diſcipline & de l'ordre ſont la meſure du courage. Si l'on veut donc juger du courage des troup-

pes, jugeons en par sa discipline & son ordre. Comme ce courage est produit par quelque chose d'exterieur on l'appelle machinal. Mais n'importe, qu'il soit machinal ou produit par telle ou telle cause, pourvû qu'on parvienne à son bur : n'importe que le medecin me guérisse en vue de se procures un honoraire, pourvû qu'il me guérisse.

Si donc les miliciens Hessois ont fait ce faux pas en cette bataille, on peut conclure hardiment que la discipline & l'ordre des troupes reglées leur a manqué, & en effet elles étoient peu exercées; la plûpart ne connoissoit pas les Officiers, & ne les aimoit ni les craignoit par consequent, & l'ambition qui s'acquiert par le service, leur manquoit. Pour faire voir que la discipline & l'ordre sont les ressorts du courage machinal, opposôns à des Trouppes d'une bonne discipline, de l'ordre la plus éxacte, & d'un courage que personne ne peut revoquer en doute, d'autres Trouppes d'une même nation, mais dans une discipline & un ordre moins éxact, & on verra d'abord la difference. Jettez les yeux sur les Prussiens & les Trouppes de l'Empire; & si vous voulez aller encore plus loin, comparez les François avec les Prussiens. N'est-il pas vrai, que la discipline & l'ordre des premiers n'est pas comparable à celle des prussiens? Concluez en, & la conclusion

ſera conforme à l'expériance, que le courage a le même degré que la diſcipline & l'ordre. A moins d'une vivacité & d'un ſang echauffé, qui tient la place de la valeur, mais d'une valeur, qui s'émouſſe bientôt & à la vuë de trop d'obſtacles, les françois avec la diſcipline qu'ils ont actuellement ſeroient peu redoutables. La diſcipline Pruſſienne en feroit les trouppes les plus hardies, les plus entreprennantes, des trouppes invincibles. C'étoit auſſi le ſentiment du Marchal Comte de Saxe, qui en a connû le fort & le foible. Je n'eſpére pas que cette diſgreſſion ſera trop longue. Un homme de guerre peut tirer beaucoup de bonnes maximes de cette obſervation, & d'autres auxquels la guerre eſt étrangere, qui ne ſavent pas à quoi attribuer la difference des divers degrés de la valeur & du courage en differente ou dans la même nation, y trouveront la clef de ce phénoméne militaire.

On pourroit demander pourquoi les Heſſois, en ſe retirant de Marbourg & de Caſſel, n'ont pas mis de garniſon en ces deux fortreſſes, comme en celle de Ziegenhayn? par la même raiſon & par d'autres conſiderations encore, que les François les ont abandonnées dans leurs retraites. Il me ſemble, qu'on n'a pas voulû affoiblir l'Armée, faire ruiner les villes, & perdre ſon monde par

une

une capitulation. La fortification du chateau de Marbourg a coutée des grandes ſommes, mais ſa ſituation n'eſt pas des plus avantageuſes, outre qu'elle expoſe la ville à des dangers évidents. Ziegenhayn eſt une fortreſſe d'une fortification antique à 4. baſtions ronds, couverte d'une inondation: les archives de la maiſon de Heſſe y ſont. La fortification de Caſſel, quoique très ſolide, le rempart etant d'une groſſeur & d'une hauteur etonnante, n'a pas une ordonnance à ſoutenir un ſiége, d'autant plus, que la ville neuve Françoiſe l'affoiblit. Cela etant, & les raiſons mentionnées ſubſiſtant toujours, il eſt étonnant, qu'on depenſe tant en fortifiant, en vivres, en munitions & en artillerie, pour l'abandonner à l'ennemi. Je n'y comprends aſſurement rien. Ne vaudroit-il pas mieux raſer les fortreſſes mal ſituées, profiter du terrein & employer l'argent, les vivres, l'artillerie &c. qu'on depenſe ſi mal à propos, à ce qu'il me ſemble, à l'élevation de quelques autres fortreſſes militaires, qui ont une ſituation convenable, & qui ſatisfont au bût des fortreſſes? Je dis des fortifications militaires en difference des fortifications civiles, & je nomme civiles les fortifications qui font l'enceinte d'une ville. Le bût des fortreſſes eſt principalement à couvrir un païs. Ci-devant elles ſervoient en même temps à couvrir une ville. Aujourd'hui

jourd'hui elles ne les couvrent plus, elles en cauſent la deſtruction ſi l'on ne les abandonne point à l'ennemi. Elles ſont donc pernicieuſes à cet égard. Les Frotreſſes ne coutent par tant qu'une fortification qui entoure une ville, eſt plus forte, on les mêt en des ſituations convenables & on n'a pas beſoin de tant de garniſon, de vivres, d'artillerie & de munition. La ruine de la ville, la miſére des habitans n'aura pas d'influence dans la capitulation. On le ſait. Mais la coutume eſt trop reſpectable pour s'en écarter. Laiſſons-là les fortreſſes pour quelque temps, & ſuivons un peu l'Armée du Prince Henri opposée à celle d'Empire.

La malheureuſe Journée de Rosbach ayant ſuſpendu la fulmination du Ban de l'Empire, & les contrées où cette Armée trouva tant d'obſtacles à l'acquittement de ſon devoir ayant été jugées trop difficiles pour venir aux fins de l'execution, elle changea de Théatre en allant en Bohéme. Le prince Henri bouchant toutes les avenues de la Saxe par ſes poſitions avantageuſes, elle y trouva les mêmes obſtacles, & un peu plus de miſére : la moindre valeur de l'argent, la cherté & la mauvaiſe qualité des vivres & des fourages, qu'elle ne pouvoit même acheter qu'aprés que les autrichiens en étoient pourvûs, & qui ne lui laiſſoient que le rebût, rendit ſa ſituation

ſi

ſi incommode, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre auprés des cercles reſpectifs.

Pendant que les un s'efforcerent de penetres en Saxe, ce qui cependant fut aſſez tard, & les autres d'en defendre l'entrée, le partiſan Meyer fit une irruption dans la franconie, & ayant fait capituler à Bamberg 1500. hommes, 3. Regimens (qui n'avoient pas beſoin de capitulation vû qu'ils en pouvoient ſortir librement, s'ils n'aimoient par ſe meſurer avec Meyer en raſe campagne) il retourna chargé de contributions.

Le Prince Henri avec un Armée de moins de 35000. combattans, ſoutint l'effort de 50000., au point qu'ils ne purent penetrer ni mettre pied en Saxe, qu'aprés que le Comte de Daun, delivré pour quelque temps de ſon ennemi actif, fut entré en Luſace. Pris alôrs en face, à dos & en flanc par des Armées formidables, il ſe replia ſucceſſivement jusqu'à Dresden, en abandonnant à l'Armée de l'Empire un terrein de quelques lieues, d'où, ſemblable en ce point aux Iſraelites à l'égard de la judée, elle a vû l'objet de ſon deſir, ſans pouvoir en obtenir la poſſeſſion. Les executions ſont d'ordinaire des benefices des gens de guérre; la bouche & la bourſe y trouvent leur compte: C'eſt ici tout le contraire; point de friandiſes, les vivres

vivres chers, peu d'argent, & quelque fois des coups! Qui aimeroit ces Executions-là?

La Hollande, circonſpecte pour ne pas ſe laiſſer de nouveau entrainer dans la guerre, & attentive ſur ſon Commerce, avoit adopté la néutralité au commencement des Diſſentions entre l'Angleterre & la France. C'étoit le meilleur parti qu'elle pouvoit prendre, tant parceque ſa ſituation, en prennant parti dans la guerre, l'auroit miſe dans un danger évident, que parcequ'elle avoit lieu de ſe promettre de profiter du commerce interrompû des Anglois & des François, outre que prennant parti elle ne pouvoit rien gagner, mais perdre du côté de ſes poſſeſſions ou du côté du commerce. Si elle fit trés bien à ne ſe mêler dans ces affaires là, elle pouſſa trop loin ſa bonne foy & ſon éſprit de commerce & d'economie, en ne mettant pas ſes trouppes ſur un pied à faire reſpecter ſa Neutralité en cas d'accident, & à obvier aux inconvenients qui pourroient influer dans les interêts de la Republique en cas d'oppreſſion d'une partie ou de l'autre. Ordinairement les païs neutres ſont expoſés tantôt à l'une tantôt à l'autre partie, quand ils ont les mains liés; & une guerre vaut quelques fois mieux qu'une neutralité. On en a pluſieurs exemples; & ſans aller fort loin, on ſe ſouviendra des procédés des Armées imperiales &

fran-

françoiſes dans les Etats neutres de Veniſe, au commencement de ce ſiécle. La regle de faire toujours reſpecter la neutralité par une bonne Armée, eſt tirée de l'experience, & on doit l'attribuer à un bonheur extraordinaire, quand on n'a pas lieu de ſe repentir de l'avoir negligé. Vouloir ſe fier ſur des promeſſes, & ſur des Traités, c'eſt ne pas connoitre le monde politiqne de Machiavel? ce n'eſt pas être politique. Il y a encore une raiſon des plus preſſantes, qui auroit dû engager la Republique à augmenter ſes Trouppes. C'eſt dêtre en état de ſoutenir l'équilibre & le proteſtantiſme de l'allemagne en cas de neceſſité, étant trés certain, que, ſi un parti augmente trop ſa Puiſſance, la hollande en reſſentira les conſequences tôt ou tard. C'eſt en ces occaſions, qu'une Puiſſance neutre peut profiter plus en un moment, que par des negotiations de cent ans par une guerre des plus opiniatres.

Quoique pluſieurs provinces ayent compriſes la neceſſité & l'utilité d'une augmentation de trouppes, les ſeules provinces maritimes éblouïes par le Commerce & les aſſurances, promeſſes, & exhortations françoiſes, s'y ſont oppoſées. L'éſprit de ces derniéres provinces, n'eſt occupé que du Commerce, par conſequent pacifique; & pourvû qu'on n'attente pas à leur Commerce, tout ce qui

ſent

ſent la guerre eſt odieux. La vuë d'un juif, d'un colporteur & d'un matelôt reiouit autant un négocianr d'Amſterdam, que celle d'un Officier en ſes uniformes mignonnes lui eſt odieuſe.

Autant que les Provinces frontiéres de l'allemagne étoient attentives ſur la guérre proche de leurs frontiéres, autant les provinces maritimes fixérent les yeux ſur le procedé Anglois. Les vaiſſeaux de guerre & les Corſaires attentoient à leur ame, ils ſaiſiſſoient leurs vaiſſeaux marchands ſous pretexte qu'ils avoient des contrebandes. On en fit porter des plaintes au Roy de la grande Bretagne, qui à la verité promit de les faire éxaminer, mais en attendant les pirateries Angloiſes, c'eſt l'epithéte qu'on donnoit en hollande au ſaiſſiſſement de leurs vaiſſeaux, continuerent, & loin de rendre les Priſes on ne s'occupa à Londres qu'à les confiſquer. C'eſt un beau jeu pour la france, qui en aigriſſant la Hollande contre les Anglois, cherche à les attirer dans ſon parti, lui faiſant l'offre d'une certaine quantité de vaiſſeaux de guérre, que les Parti contraire l'accuſe de ne pouvoir entretenir faute d'argent, & qu'elle ne veut que les faire valoir aux depens des Hollandois. La remontrance de feue Madame la gouvernante qui promettoit de s'entremettre pour un accommodement avec le Roi ſon Pere, a empêché

jusqu'à present que la Republique ne se soit mis en état de faire respecter son Pavillon.

La decision si les griefs Hollandois contre les anglois sont fondés, n'est pas difficile. Qui connoit le sistême & l'esprit des deux nations, ne s'y méprendra pas. Parlons sincérement. Les deux nations quoique liées par l'interêt des affaires politiques de l'Europe, sont divisées par le commerce, & par la jalousie qu'en ce point l'une porte à l'autre. Les anglois ne séroient pas fâchés de pouvoir ruiner le, Commerce Hollandois, comme ceux-ci ne seroient pas fâchés de profiter du déchet de celui des Anglois; l'un veut fonder le sien sur les debris de l'autre. Les Anglois, au moins le peuple, fiers de leur marine formidable, & voyant l'impuissance de la Republique, ainsi que sa repugnance à prendre son parti, méprisent la Hollande, & sont piqués contre elle. On sait en outre l'insolence des Corsaires, qui avides du butin, cherchent & trouvent des prétextes à se saisir des vaisseaux; la multitude des Prises augmente le desordre, & parmi ces corsaires il se glisse quelque fois des Pirates sous le pavillon Anglois. Concluons de là, qu'il entre beaucoup d'injustice dans ce saisissement des vaisseaux Hollandois; mais concluons en même temps, qu'il n'y a pas de nation au monde qui hazarde tant que les Negotians; que le Mar-

Marchand voyant un gain, met une partie en riſque pour profiter de l'autre qui échappe; ce qui ſe peut faire dans les circonſtances actuelles, vû que les françois doivent payer bien cher les contrebandes: concluons dis-je, que probablement une partie des vaiſſeaux hollandois eſt de bonne priſe. Du reſte la ſignification du mot Contrebande, n'étant pas aſſez déterminée, l'Anglois nomme bonne priſe ce que l'Hollandois appelle piraterie. L'un en étend la ſignification, l'autre la réſerre trop. Les mots ſont la ſource des chicanes parmi les Politiques & les Savans; l'on ſe quérelle pluſieurs années de ſuite, & éclairant la diſpute de plus près l'on s'apperçoit que le mal entendu des mots en bonne pairte en étoit la cauſe.

Quoiqu'il en ſoit, les affaires entre l'Angleterre & la Hollande pourroient être funeſtes à l'un & à l'autre; l'Angleterre auroit un ennemi davantage & la Hollande y gagneroit peut-être peu, tant parceque ſa Marine n'eſt pas celle des années 1670. juſqu'à 1680. que parceque, j'ignore ſur quel fondemenr, repugnant l'augmentation des trouppes, elle ſe livreroit de gayeté de cœur à la diſcrétion de l'Armée Hanovrienne, & attireroit parlà pour comble de malheur les françois dans leurs Provinces, ainſi que cette Puiſſance vient d'en menacer la Republique ſi

 les

les Anglois mettent le pied ſur ſon territoire. En verité je ne comprends pas, comment la Hollande, ſans une augmentation de ſes troupdes peut risquer une rupture avec l'Angleterre, & je comprends encore moins, quel avantage elle trouvera en cette rupture, quand même elle auroit une bonne Armée en campagne; Il faudroit ignorer le ſort de Génes en 1746. pour compter ainſi ſans ſon hôte. C'eſtce qui me fait régarder les ménaces de la Hollande & la reſolution actuelle de mettre en Mer contre l'Angleterre 25. vaiſſeaux de guerre, comme une production du peuple, plutôt que celle de l'Etat, trop politique, trop prudent & prévoyant, pour en venir aux voyes de fait, à moins d'être étayée par d'autres Puiſſances, & que cette marine combinée ſoit aſſèz conſiderable pour impoſer reſpect aux Anglois: *Sapientibus ſat.*

Après la retraite du Roi de Pruſſe de la Moravie & de Boheme, les affaires des Alliés anti-autrichiens, étoient dans une criſe peu differente de celles du mois de novembre & de Decembre de l'an 1757. L'Armée formidable autrichienne ſous les ordres du General Daun, entra en Luſace, dans la vue de ſe joindre aux Ruſſiens, qui aprés bien des marches, étoient à la fin arrivés devant Cuſtrin, la barriére du Brandebourg de ce côte là, & en faiſoient le bombardement; Une autre

Armée

Armée autrichienne entra par la haute Siléſie du côté de Neiſſ, pendant que l'Armée combinée de l'Empire fit des progrés, quoique trés lents & de peu de conſequence, en Saxe, & que les Suedois s'approchérent & entrerent dans la Marche. L'Armée du Prince de Soubize aprés la defaite des Heſſois, menaça l'Electorat d'Hanovre, & ſans le deffaut des vivres elle y ſeroit entrée & auroit contrainte par-là les Hanovriens à abandonner la Weſtphalie à l'Armée du bas-Rhin, pour aſſurer leur dos & pour proteger leur Païs, ce qui auroit été ſuivi de la jonction des deux Armées Françoiſes, & peut-être de quelque choſe de plus ſiniſtre.

Un homme de guerre impartial, qui ſe forme une idée exacte de chaque Armée alliée autrichienne, comparée à celle qui lui eſt oppoſée, & de la connexion & de la ſituation des affaires pruſſiennes, les crut trés chatouilleuſes & peut-être déſeſperées. Auſſi les partiſans pruſſiens craignirent, pendant que ceux des autrichiens comptoient ſur la priſe de la Saxe & ſur l'humiliation du Roi de Pruſſe. On avoit Dieu de tout eſpérer, même de compter ſur le ſuccés de cete Campagne, tellement, qu'on préparoit deja les foudres du Ban de l'Empire, & qu'on fixa presque le jour pour le lancer. Mais une Victoire & quelques marches du Roy de Pruſſe diſſipérent en peu

 de

de ſemaines les nuages épais qui ſe formoient pour le lancement de la foudre, & la crainte des uns comme l'eſperance des autres; enfin les derniers virent leur mécompte, & tous en géneral la verité de ce que j'ai dit dans la premiére partie.

Le Roi de Pruſſe, ſavoit que Neiſs arrêteroit quelque temps les progrés de l'Armée Autrichienne dans la haute Sileſie, & que le deffaut des vivres empêcheroit l'Armée du Comte de Daun de trop s'avancer, & que Dresden, Torgau, & l'Armée du Prince Henri occuperoient aſſez l'Armée de l'Empire: dès-là il reſolut, comme il étoit naturel, d'aller ſecourir ſon propre Païs, qui ſe trouvoit en danger. C'étoit Cuſtrin, dont la priſe auroit été ſuivie de celle du Brandebourg, & de la jonction des Armées Autrichienne, Ruſſienne & Suedoiſe, qui étoit tout ce qui lui pouvoit être de plus fatal. S'il ſe fut amuſé avec ſes forces vis-à vis l'Armée de Daun, les Ruſſiens auroient pris cette place & ſaccagés la Marche, au lieu qu'attaquant les Ruſſiens, il pouvoit en même temps ſecourir Cuſtrin, & empêcher la jonction & l'entrée dans la Marche. Sans héſiter il prit ce parti. Sa Marche, ſa jonction avec l'Armée de Dohna, ſon paſſage de l'Oder, l'attaque, la defaite, la levée du Siége & la retraite Ruſſienne & Suedoiſe étoient enchai-

nés ensemble, & un ouvrage de 3. Sémaines. Une Battaille fit évanouir tous les projets de ses Ennemis, & eut une telle influence dans les affaires generales, que depuis ce jour-là elles prirent une autre face.

Une Attaque si inattendue, & dont le succès devoit decider le sort de Custrin & de la Marche, ne laissa pas le temps aux Russiens à se reconnoitre ni à prendre les précautions qu'on prend naturellement à l'approche d'un ennemi si adroit, si actif & si rusé. Fermor auroit du chercher à gagner du temps. S'il l'auroit entrepris, les Autrichiens & l'Armée de l'Empire auroient poussés leurs armes sur Dresden, sur Torgau & Leipzig & même dans la marche, & auroient pû ou secourir ou diviser les forces Prussiennes; mais pour cela il auroit falû deffendre & chicanner le passage de l'Oder; il auroit falû se poster dans une situation avantageuse, il auroit falû s'y fortifier, il auroit falû même se retirer pour éviter un combat. L'un & l'autre étoit praticable. Un Daun à la place de Fermor en auroit demontré la possibilité. Les Russiens, comptant peut-être sur le nombre & sur leur valeur, peut-être surpris de la célérité du Roy de Prusse, ne firent ni l'un ni l'autre, se laisserent engager à une battaille, furent battus & forcés d'aban-

donner Cuſtrin, & de ſe retirer en Pologne & même dans la Pruſſe.

Cette battaille fut une des plus rudes & des plus ſanglantes de cette guerre. Une nombreuſe artillerie de deux côtés, & autant de fermeté & d'opiniâtreté dans les Ruſſiens à ſoutenir leur terrein, que de bravoure & d'habilité dans les pruſſiens à les en deloger, balança le triomphe longtemps; mais à la fin, après une réſiſtance, qu'on n'auroit pas crû trouver chez les Ruſſiens, & qui leur fit autant d'honneur qu'elle augmenta la gloire des vainqueurs, les Ruſſiens firent juſtice à l'habilité du Roi de Pruſſe, & pliérent en abandonnant le champ de bataille, la caiſſe militaire d'un million de roubles & une artillerie nombreuſe, aux loix du vainqueur.

Je ne ſais pas, ſi l'on a voulû perſuader ſérieuſement au Public, que le triomphe de cette journée avoit été du côté Ruſſien. C'étoit, ſi je ne me trompe, un coup de politique, pour n'abattre pas le courage des Armées alliées & de ſes partiſans. Cette politique eſt très bonne dans les Armées, mais la vouloir étendre ſur tout le public, principalement ſur le public clairvoyant, c'eſt pouſſer la choſe trop loin. La levée du Siége de Cuſtrin, la rétraite des Ruſſiens, & la liberté qu'a eue l'Armée du Roi de retourner en Luſace, ont été des indices trop palpables

pables de la defaite de l'Armée Russienne, pour que les *te Deums* chantés, les lettres distribuées par tout le monde, & les assurances & descriptions circonstanciées de la defaite Prussienne, puisse aveugler le Public.

Les dispositions des Ennemis du Roi de Prusse prouvent, que qui veut trop n'a rien. Tout étoit disposé à porter la Guerre dans le cœur des païs prussiens, & pour y venir la prise de Custrin étoit absolument necessaire. Sans la prise de cette fortresse les Russiens n'auroient pû avancer d'avantage, faute de subsistances, & à cause de la difficulté du transport. Quoique les vues fussent très bonnes, les mesures assez bien prises, & que probablement la reussite auroit jetté le Roi de Prusse dans l'embarras le plus grand, on vouloit cependant trop: Custrin est une fortresse des plus fortes, qui, à cause du marais qui l'entoure, n'est accessible que par une digue retranchée en plusieurs endroits. Si toutes les operations des Armées Autrichiennes se fondoient sur cette prise, il faut qu'on ait oublié la vîtesse du Roi, ou qu'on crût s'en rendre maitre en peu de temps, ou qu'on ne sût pas qu'elle étoit si forte; car à moins d'une de ces raisons, je ne vois pas comment se mettre en tête une telle entreprise. Francfort sur l'Oder étoit la place que les Russiens auroient dû choisir pour la jonc-

tion avec le Comte de Daun. Outre que cette fortreſſe eſt plus proche des frontieres de Bohême; elle n'eſt pas ſi forte que Cuſtrin, & ne ſe ſeroit tenue que la moitié du temps contre un bombardement & un Siége, que l'a fait Cuſtrin; par conſequent la jonction ſe ſeroit faite avant que le Roi de Pruſſe auroit pû ſecourir la fortreſſe.

C'eſt ainſi que le Roi de Pruſſe, coupé de la Saxe, de la Pomeranie & de la Marche, n'auroit pû ſecourir le Prince Henri ni empêcher les operations Suedoiſes & d'autres Corps detachés dans la Marche. Je dis, que ç'auroit-été le meilleur parti, quoique je ſois très perſuadé, que nonobſtant ce parti, probablement, le Roy de Pruſſe ſe ſeroit tiré d'affaire de façon ou d'autre.

Le Roi de Pruſſe après la battaille de Zorndorf ne s'amuſa pas à la chaſſe des Ruſſiens. Il la confia au Comte de Dohna, & ſe hâta d'aller ſecourir le Prince Henri, ſerré le plus étroitement par deux Armées formidables, dont celle d'Empire, après la priſe de Pirna, s'étoit approchée de quelques pas de Dresden, & celle de Daun de Meiſſen, en vue de paſſer l'Elbe & de ptendre les Pruſſiens en dos. Sa préſence remédia d'abord à pluſieurs inconvenients. Daun en évitant les Batailles que le Roy cherchoit, ne crût pas les plaines convenables à la guerre defen-

defensive, & se rétira dans les montagnes. Pour faciliter à l'Armée de l'Empire les operations de la Saxe, & à l'Autrichienne celles de la haute Silesie, le Comte de Daun observoit l'Armée du Roy, tandis que l'Armée combinée de l'Empire, superieure de plus de 20000. hommes à la Prussienne, investit Dresden, Torgau & Leipzig, & que l'Armée de la Silesie bloquoit Cosel & assiégeoit Neiss. Vraisemblablement ou Neiss & Cosel étoient perdûs, ou la Saxe. Il n'y avoit pas d'Armée Prussienne en Silesie, capable d'entreprendre le secours; & en cas que le Roy voulût renforcer, ou la Silesie ou la Saxe, il se rendoit trop foible pour faire face au Comte de Daun. Dans cette extrémité le Roy prit bientot son parti, & sa vîtesse & activité fit échouer & la prise de Neiss & celle de la Saxe.

Voyant le peril de Neiss & les consequences fatales de cette prise, il prit la route de la Silesie. Le Comte de Daun fit tout ce qu'il put, pour lui en defendre l'entrée, & ce qui est surprennant, il l'attaqua. Cette attaque se fit près d'Hochkirchen en Lusace. Cette Entreprise étant un chef d'œuvre du Comte de Daun, & une preuve de l'addresse prussienne, il vaut la peine de la détailler un peu. L'Armée Prussienne en marchant vers la Silesie, l'Autrichienne la cotoya toujours,

jours, & le Comte de Daun avoit apparemment deſſein de la devancer, ou de s'y attacher en paſſant la Queis. La pruſſienne campant près d'Hochkirchen, la ſituation parût ſi favorable au Comte de Daun, qu'il imagina un moyen de la ſurprendre. L'entrepriſe en étoit chatouilleuſe, vû la vigilance du Roy de Pruſſe, & le peril où ſe jettoit le Comte de Daun ſi les Pruſſiens en euſſent quelque vent. Le Comte de Daun ſe ſondoit apparemment ſur la croyance pruſſienne, qu'ayant évité jusqu'ici toutes batailles, il ne ſeroit pas capable d'une telle entrepriſe, & ſur le peu d'attention qu'ils auroient en conſequence ſur tout ce qui ſe paſſeroit; & en effet il y a apparence que les Pruſſiens n'étoient pas ſi méfians ni ſi vigilans, qu'ils l'auroient été ſans ce préjugé: on ne ſurprend jamais un ennemi méfiant & vigilant. Le Comte de Daun pendant la nuit fit couler adroitement vers une aile pruſſienne un gros corps de ſon Armée, qui y arriva avant la pointe du jour, & l'attaqua de front & de flanc. Qui ne s'eſt jamais trouvé dans une ſurpriſe de nuit, ne ſe peut former une idée claire & vive du deſordre & de la frayeur qui ſuit ces coups inopinés. Il eſt ſurprenant, que les pruſſiens ayent encore pû faire la moindre reſiſtance. Il eſt étonnant, que le deſordre ne ſe ſoit pas

étendu

étendu ſur toute l'Armée ; c'eſt une preuve qu'on admire avec raiſon la diſcipline, l'ordre, la Tactique un mot & la valeur pruſſienne, qui s'eſt manifeſtée ici au degré le plus éminent. Cette aile envelopée étant revenue un peu du deſordre & de la frayeur, ſoutenue d'un ſecours qui lui vint du centre, ſe replia en chargeant, ne ſe pouvant plus tenir dans ſon terrein, parceque les autrichiens s'étoient rendus maitres de quelques redoutes, & que leur artillerie étoit trop avantageuſement placée. Enfin toute cette Entrepriſe, ſi bien imaginée, & exécutée avec autant de ſécret que d'art & de valeur, ſe reduiſit à prendre quelque artillerie & les bagages de quelques Regiments, & à forcer les Pruſſiens à leur abandonner le champ de battaille, à s'arrêter quelques jours d'avantage dans la Luſace & à faire un detour pour aller en Sileſie. C'étoit déja beaucoup de gagné, d'avoir arrêté quelques jours le Roi de Pruſſe: du gain d'un jour dépend quelque fois le ſuccès d'une Campagne & de toute une guerre; mais on avoit lieu de s'en promettre encore davantage. D'autres trouppes dans une ſituation pareille auroient été entierement défaites. Au reſte la perte en hommes étoit égale des deux côtés, & peut-être plus conſiderable du côté des attaquans que de celui des attaqués, puisque ceux-là y perdirent des gens choiſis, des grénadiers.

On

On a d'ordinaire une mauvaiſe idée du Géneral qui ſe laiſſe ſurprendre, & cela de Droit, puiſque c'eſt une preuve d'un défaut de vigilance & de n'avoir pas pris les precautions neceſſaires. Mais n'imputons ici rien au Géneral pruſſien; nous en connoiſſons trop la capacité & l'activité, & les redoutes ſont des préuves de ſa prévoyance & de ſa mefiance. Mettons la faute ſur le compte des detachemens & gardes de cette aile, qui, mepriſant les autrichiens, & les croyants incapables d'attaquer ceux, dont on croyoit qu'ils craignoient l'abord, oubliérent & negligérent les précautions les plus ordinaires. Belle leçon aux Officiers, de ne jamais demordre de la vigilance, & d'être toujours ſur leurs gardes, même contre un ennemi qui nous évite & qui nous ſemble craintif.

Cet échec n'empêcha pas le Roy de Pruſſe à voler au ſecours de Neiſſ. A peine fut-il arrivé aux environs de Schweidnitz, que les autrichiens, ſans attendre ſa venue, abandonnerent le ſiége & levérent le blocus de Coſel, ſe retirant dans la Moravie. Leur retraite fut ſi précipitée, qu'ils abandonnerent une partie de leurs munitions, qui tombérent par conſequent dans les mains des aſſiégés. N'y ayant plus d'ennemi en Sileſie, le Roy renforça ſon Armée, & retourna ſur ſes pas, pour conſerver la Saxe. Cet électorat

étoit

étoit presque tout couvert de troupes de l'Empire, combinées avec les imperiales. Pour en assûrer la possession, il ne leur manquoit que Dresden, Torgau & Leipzig qu'ils avoient investis. Il n'y avoit pas de temps à perdre, d'autant plus que l'Armée du Prince Henri étoit enveloppée, & que toutes ces fortresses n'étoient pas des plus fortes, pour soutenir un Siége, & que Dresde en particulier sans un prompt secours auroit été perdue. Le Roy s'avança donc, & à peine fut-il au milieu de la Lusace, que les Armées Autrichiennes & celles de l'Empire, n'en attendant pas l'approche, abandonnerent toutes leurs entreprises, même Pirna & Sonnenstein, qu'elles avoient prises un peu auparavant, & se retirerent vers les frontieres de la Bohême, & ensuite en Bohême.

Je comprends bien, que les Russiens soyent battus, & que l'Armée Autrichienne à l'approche du Roy ait quittée le siége & le blocus de Neis & Cosel, & se soit retirée en Moravie; mais je ne comprends pas, que les Armées Autrichiennes de 130000. hommes, n'ayent pas fait des progrès en Saxe, après que Daun fût entré en Lusace. Il n'y avoit d'autre opposition que l'Armée du Prince Henri, ensuite celle du General Wedel de 8000. hommes, & à la fin, cel-

le

le de Dohna de 20000. cequi ne faiſoit en tout que 60000. hommes. Drésden, quoiqu'on en diſe, eſt une fortreſſe de peu de conſequence; Torgau l'eſt encore moins; & Leipzig ne ſe peut pas même compter parmi les fortreſſes. Huit jours tout-au-plus auroient ſuffis à s'en emparer, & ce temps étoit trop court, pour que le Roy pût marcher en Sileſie & en retourner. Au reſte, l'Elbe rendoit le transport de la Bohême très facile & commode; Sonnenſtein & Pirna n'étoient plus en chemin. Nonobſtant tous ces avantages & la facilité de ſe fixer en Saxe, ces Armées n'y firent rien, & abandonnerent l'Electorat à l'approche du Roy. A quoi en attribuer la cauſe? Ne la cherchons pas uniquement dans la valeur & l'addreſſe pruſſienne, il y en a peut-être quelques unes de l'autre côté qui ne ſont pas ſi difficiles à déviner. Le Roi de Pruſſe n'eſt pas ſeulement guerrier, mais auſſi grand Politique; il ſait l'art de ſe faire craindre aſſez par les Saxons, pour que ſes Ennemis ne trouvent perſonne qui ôſe ſe déclarer pour eux ou leur procurer la moindre choſe.

Pendant que l'Armée Ruſſienne appuyoit les Suédois, ces derniers eurent le courage de paſſer les bornes de la Pommeranie, & d'entrer dans la Marche; & qui ſait, s'ils n'accéleroient pas leur marche, pour préve-

prévenir les Russiens dans la prise de Berlin? La bataille de Zorndorf appaisa leur ardeur, & le retour de Dohna de la Saxe les fit rentrer dans le même trou d'où ils étoient sortis, très incertains, si les Prussiens ne le boucheroient point par une bombardement, ou par un Siége en forme. Voilà l'Armée Suedoise pour la deuxiéme fois enfermée dans Stralsund, & les Prussiens maitres de leur Poméranie.

Les Russiens n'étant pas poursuivis dans leur retraite, parceque l'Armée de Dohna étoit necessaire en Saxe, crûrent encore faire un coup dans la Pomeranie, en emportant Colberg, ville & fortresse maritime, qui pour appuyer leurs operations leur auroit été très commode; mais après un bombardement peu differenr de celui Custrin, ils se retirerent, désesperants d'en venir à-bout, & prirent leurs quartiers au de là de la Vistule, pour se mettre à couvert des entreprises des partis prussiens, qui voltigent presque sans cesse. Si les faits Russiens en cette campagne n'ont pas atteints le degré, qu'on s'en promettoit, ils n'ont pas laissés d'embarrasser le Roy de Prusse, de l'empêcher de se prévaloir de ses forces contre les Autrichiens, de ruiner une partie de ses païs & la ville de Custrin, & de transmettre à la posterité des monumens de quelque reste de barbarie. Ils

payerent cependant aſſez cher ces faits : la perte d'une vingtaine de mille hommes, de la caiſſe militaire & de plus de cent piéces de canon, ſurpaſſa de beaucoup leurs avantages, & mit le Roy de Pruſſe en étât de bonifier à ſes ſujets une partie du dommage cauſé par les Ruſſiens, par leur propre argent. Il le fit effectivement, à la ville ruinée de Cuſtrin, & peu de temps après au païs, pour preuve qu'il ne manque par encore d'argent, & qu'au lieu de faire ſentir le poids de la guerre à ſes ſujets par des taxes extraordinaires, qu'on a coutume d'établir pour fournir aux fraix de la guerre, il veut & peut en diminuer le poids par une libéralité qui a peu d'éxemples.

La ruine de la ville de Cuſtrin eſt encore une preuve de ce que j'ai dit à l'occaſion des fortreſſes Heſſoiſes, ſavoir, que les villes fortifiées ſont ruineuſes pour l'Etat, & peu propres à ſe ſoutenir autant de temps qu'on ſoutiendroit une fortreſſe, égale en tout, mais ſans une ville. Suppoſons, que les Ruſſiens l'euſſent bloquée de tous côtés, il eſt certain que la reduction de la fortreſſe auroit ſuivie de près la ruine de la ville : la miſére des habitans, les vivres conſumés par le feu & les incommodités innombrables qui en ſont les ſuites inſéparables, reduiſent à rien & les forces de la fortreſſe & le nombre & la va-

leur

leur de la garnifon; par confequent Cuftrin auroit été prife par les Ruffiens, & la Marche foumife à leurs loix! toute la viteffe du Roy à fecourir la ville auroit été inutile. Peut-être que par ces exemples & par d'autres nous reviendrons peu-à-peu de nos préjugés, s'il eft poffible de revenir fitôt des coutumes anciennes & univerfellement reçues. Si l'on voudroit remarquer, que les Anciens en fortifiant leurs villes, fe regloient en cela fur les circonftances de leur temps, on verroit qu'ils avoient autant de raifon à fortifier des villes, que nous en avons à faire tout le contraire.

Jusqu'ici les armes angloifes, non obftant le nombre immenfe de leurs vaiffeaux, & les Armées formidables réunies contre la Pruffe, avoient eues peu de fuccés. Tout leur étoit contraire, foit qu'on ne prit pas les mefures convenables, ou que la france fût fuperieure aux Indes occidentales & fur mer. En effet la Marine françoife balançoit celle de l'Angleterre; mais cette égalité ne dura guéres. Semblable à un nuage elle s'éleva, fe foutint quelque temps, & fût diffipée par le vent. Ce Departement fe trouva trop foiblement foutenu en France; on fit retirer les flottes dans les ports & on les desarma; deforte que les Anglois augmentant les leurs, fe rendirent maitres de la Mer, ce qui fit, que leurs affaires aux indes prirent auffitôt une face

plus riante: Cap Breton fut reduit au pouvoir Anglois, on reprit fucceffivement le terrein pris par les françois fur le continent, & aux indes orientales on fit quelques coups d'importance. Voila l'effet qu'eut la foibleffe de la marine françoife, qu'on negligea, pour s'épuifer mal à propos, pour une Diverfion dans le Païs d'Hanovre. Les Anglois ne fe bornérent par là. Pour enerver la france en ruinant fon commerce, ils bloquérent quelques ports, & prirent de fi bonnes mefures, que peu de vaiffeaux marchands, qui hazardérent d'entrer ou de fortir, pûrent échapper à leurs vaiffeaux de guerre, à leurs nombreufes efcadres & à leurs corfaires. Ils firent même quelques defcentes en france, qui, quoiqu'on ne put pas atteindre le bût propofé, influérent d'une maniére vifible dans les affaires generales. Le degât & la prife des vaiffeaux, les contributions, la ruine de plufieurs forts, & le comblement de quelques Ports, augmenta toujours la derangement de la france, par la ruine du commerce; & ces flottes voltigeantes fur les côtes de france mirent l'allarme par tout, & produifirent en en même temps l'effet, que la france étant contrainte à faire garder fes côtes, & même celles de la Flandre par plus de 100000. hommes, qu'elle auroit plus employer plus utilement, & que l'Armée hanovrienne fe trouvoit

de

barraſſée d'une Armée plus formidable par le nombre, que par la maniere dont elle a été conduite. Tout le fruit de ces expeditions & deſcentes, ne ſe borna pas là: Tant que les Anglois firent la guérre offenſive ſur les côtes de France, l'entrepriſe françoiſe de faire une descente en Angleterre fut impoſſible, parceque la france ne put aſſembler un Corps de trouppes conſiderable ſans riſques que les Anglois ne profitaſſent des côtes dégarnies, & qu'un embarquement & les tranſports des trouppes, à la vue des Flottes toujours prêtes à tout événement, eſt trés perilleux. Les Anglois n'ayant donc rien à craindre de la france dans leur Isle, pûrent employer une partie de leurs trouppes ſur le Continent, & on y en envoya effectivement 10000. qui renforcérent l'Armée du Prince Ferdinand. Il eſt certain, que le Miniſtére Anglois en éxécutant les expeditions contre les côtes de france, a pris le meilleur parti qu'il pouvoit prendre; & qu'oiqu'on ne ſauroit nier, que ces expeditions ne coûtent des ſommes immenſes à l'Etat, on ſait que toutes les depenſes ſe font en Angleterre même, & que par conſequent l'Etat n'y perd rien dans le fonds. Une Armée Angloiſe ſur le Continent, ne coute pas autant, mais l'argent qu'elle depenſe eſt à pure perte. Si l'Angleterre prend des meſures ſi éfficaces dans la

ſuite, qu'elle les a priſe depuis peu, il eſt certain que la foibleſſe de la France augmentera, & qu'à moins d'y ſuppléer par la Politique, & que ſes Armées ſoient mieux conduites, elle ſera reduite à recevoir les loix que l'Angleterre lui veut préſcrire.

Pendant que les armes françoiſes aux Indes & en mer prirent la defenſive, celles de l'Allemagne commencérent à agir offenſivement. Les vuës françoiſes aboutiſſoient à reconquerir les païs de Brunſwic. Si elles s'y bornerent, c'eſt ce qui n'eſt inconnu. L'Armée Soubizienne, comme nous l'avons remarqués, trouvant peu d'obſtacles en Heſſè, ſe mit enfin en mouvement pour entrer dans l'Electorat d'Hanovre; mais ſoit par le deffaut des vivres ou parceque divers poſtes étoient occupés par le Prince d'Iſenbourg, l'entrepriſe fut retardée; on s'amuſa trop longtemps, & le ſecours que le Prince Ferdinand, occupant alors un poſte important ſur la Lippe, peu éloigné de Munſter, envoya en Heſſè ſous le general Oberg, fut ſi efficace, que le Prince de Soubize, craignant d'être coupé, fut obligé de hâter ſa retraite vers Caſſèl. Les meſures du Prince Ferdinand étoient ſi bien priſes, que ſi le General Oberg, mal informé de la ſituation & du nombre d'un petit corps françois à 4. lieues de Caſſal, peut-être trop circonſpect & prévoyant, l'eut attaqué

qué ou paſſé, il ſe ſeroit rendû maitre & de Caſſel & du poſte que l'Armée françoiſe occupa quelques jours aprés, & il auroit bien embarraſſé les françois. Celui-ci voyant le peril qu'il courroit, decampa, ſe mit en marche, & prit en toute diligence le poſte entre Caſſel & le Weiſſenſtein. L'Armée Soubizienne le joignit bientôt, & Oberg voyant l'impoſſibilité de tenter quelque choſe contre un Armée placée dans un poſte ſi avantageux, fortifié au ſurplus, paſſa la Fulde, & pour couvrir l'Electorat d'Hanovre ſe poſta entre Caſſel & Minden. Les François revenus de leur conſternation & renforcés par pluſieurs detachemens, s'emparerent du Poſte de Sangershauſen, & engagerent l'affaire de Lutterberg. Le General Oberg ne trouvant pas la partie egale, aima mieux ſe retirer, en laiſſant le champ de Bataille & l'honneur de la journée aux françois, que d'hazarder le tout pour le tout; auſſi cette affaire n'eut d'autres ſuites, ſi non que les françois ſe retirerent à leur tour à Caſſel, & de là enſuite dans la Wetteravie, abandonnant en peu de jours le fruit de toute une campagne. Il n'y eut que Marbourg qu'ils gardérent, en prennant leurs quartiers dans la Wetteravie, le long de la Lahne, du Rhin & du Mein.

L'Armée du bas Rhin fit ſon poſſible à gagner du terrein dans la Weſtphalie, mais

quoique fort ſuperieure à l'Hanovrienne & ſecondée par celle du Prince de Soubize, graces aux bonnes diſpoſitions du Prince Ferdinand, elle ne pût penetrer même jusqu'à Lippſtad; & ne pouvant pas même ſoutenir ce terrain pendant l'hyver, elle ſe vit forcée de ſe rétirer, & de prendre ſes quartiers le long du Rhin, pendant que l'Hanovrienne prit les ſiens dans la Weſtphalie, & éprouve la difference de ceux des environs de Stade d'avec un païs, qui n'eſt ni ennemi, ni ami, ni neutre.

Voyons maintenant à quoi ſe reduit le ſuccès de cette Campagne. Les affaires Ruſſiennes, Autrichiennes, Suedoiſes, & de l'Empire ſont ſur le même pied, qu'elles étoient au commencement de cette Campagne. Ni l'un ni l'autre a gagné une pouce de terrein. Les Autrichiens ſont dans leurs bornes; les Suedois à Stralſund, les Ruſſiens en Pruſſe, & l'Armée de l'Empire dans l'Empire. Quels avantages ont-ils eus? Les Autrichiens & l'Armée de l'Empire ont inondé la Saxe de troupes, mais ſans faire le moindre dommage au Roy de Pruſſe. Les Ruſſiens & les Suedois en ont cauſé à la Pomeranie & à la Marche, mais l'Artillerie & la caiſſe de Guerre Ruſſienne les a dédommagée en partie, & il coûtera bien cher à la Pomeranie Suedoiſe, pour ſuppléer le reſte. On a perdu de part & d'autre beaucoup de monde & d'argent.

Voilà

Voilà les avantages & la perte égale des deux côtés. Mais n'oublions pas que le Roy de Prusse a subsisté quelque temps dans la Moravie & dans la Bohéme, qu'il a fait lever des Contributions en franconie, & que le Mecklenbourg lui fournit bien des choses nécessaires à la guerre; rémarquons, qu'il est le prémier à réparer la perte en hommes & en tout ce qui a relation à la guerre, & quil va se montrer encore plus formidable sur la scéne en 1759. D'ailleurs outre ce qu'il ramasse de tous côtés, les subsides qu'il reçoit font que l'argent ne lui manque pas encore, & nous verrons que la situation prussienne surpasse de beaucoup celle de ses Ennemis. L'argent est le nerf de la guerre; Qui n'en manque point a l'avantage sur celui qui en manque. Faut-il des preuves, que le Roi de Prusse en a? demandons aux sujets prussiens, s'ils payent des impots extraordinaires? au contraire il fait des liberalités, comme on là vû, a la ville de Custrin & à ceux qui ont soufferts par les Russiens. Les subsides Anglois ne sont-ils pas une source intarisable, qui inondera son trésor? Peut-on dire la même chose du coté opposé? Il s'en faut bien; les moyens de subvenir aux fraix de la guérre & à la réparation des pertes, sont ou insuffisants ou tirent en longueur, & influent necessairement sur le mauvais succès

de la guerre. Si l'on ne convient pas, que les prussiens pendant cette Campagne ayent eus des avantages réels, on conviendra au moins, qu'elles se dévéloperont dans la suite par les consequences tirées de l'argent, de la vitesse à réparer les pertes & de l'addresse à former les Armées; & on conviendra encore, que, si les opérations hanovriennes ont une influence dans les affaires Prussiennes, comme elles l'ont réellement, il est évident, que les avantages du Roy de Prusse sur ses ennemis pendant cette Campagne sont d'autant plus grands, que les Hanovriens occupent des Païs d'où ils tirent des contributions, & couvrent les prussiens; au lieu qu'avant l'ouverture de la Campagne, les François étant maitres de la basse saxe, menaçoient & la Marche, & l'Electorat de Saxe. Cependant il faut avouer que les François en abandonnant la Westphalie, le Païs d'Hanovre & la Hesse aux Alliés, n'ont pas mal choisi, en établissant leurs quartiers d'Hyver dans le Païs de Cologne & dans la Wetteravie, où ils se sont emparés de Giesen par force, du moins simulée, & de Rhinfels & de Francfort (*) par suprise, quoi-

(*) On trouve étrange que les François se soient emparés de Giesen, de Rhinfels & de Francfort, & qu'ils voudroient encore Ehrenbreitstein, Coblentz & Moyence. Mais on comprendra, qu'on a tort, si l'on considere que ces Places peuvent leur paroitre nécessaires en cas d'une entreprise de la part des Hano-

quoiqu'on pretende que l'on étoit convenu du contraire; mais enfin la convenance changeant, & ſe trouvant le plus fort, on ne peut exiger qu'on ne s'empare point de places qu'on trouve

novriens. Il eſt donc de leur Convenance, d'en prendre poſſeſſion, & comme ils ſont les plus forts, & par conſequent les maitres dans ces contrées, il eſt très naturel, qu'ils prennent leurs précautions comme ils veulent. Le Droit de convenance paroit d'ailleurs le Droit de la guerre préſente, comme le témoigne la Saxe. Si on oppoſe, que le Roi de Pruſſe n'a pas été réçu dans cet Electorat comme ami, allié & même garand de la liberté & du Repos de ce Païs, comme les François le ſont pour l'Empire; on y repond, qu'on ne doit pas leur reprocher l'abandon des païs alliés aux ennemis, & qu'ils viennent prendre dans les villes & païs amis, de bons quartiers d'Hyver; car comment prétendre, qu'après avoir amené à grands fraix en Allemagne une grande partie de leurs Troupes, & déclarant comme ils ont fait, qu'ils ne pretendent aucune acquiſition pour eux, ils veuillent reſter l'hyver dans des païs déja épuiſés. D'ailleurs qui ôſeroit croire, qu'ils fuſſent gens à ſe ſacrifier, purement & ſcrupuleuſement pour le ſervice de l'Empire? Ils ont à faire une Diverſion aux Forces & aux fonds Anglois, en les obligeant de leur faire tête dans le continent de l'Europe. N'a-t-on pas vû, que l'Angleterre peu à peu s'intereſſe eſſentiellement dans la préſente guerre d'Allemagne, où l'on n'auroit pas crû, qu'elle voulût prendre d'autre part, que par des ſubſides au Roi de Pruſſe; & l'Armée Hanovrienne s'accroitroit-elle ſi fort, ſi elle n'avoit pas remporté pluſieurs avantages & obtenus ſes quartiers d'Hyver à Munſter, Paderborn, Hildesheim, &c.? On voit donc bien la raiſon pourquoi il a fallu ſe rétirer de

la

trouve néceſſaire d'occuper, & alors on le fait de la maniére la plus douce poſſible! cequi a attiré au Prince Conquerant le compliment, qu'il faiſoit revivre les Siécles où les Romains acquer-

roient

la Weſtphalie, d'Hanovre & de Caſſel. Or cela étant, il eſt naturel que les Garands de la Paix de Weſtphalie ayent entre leurs mains:

1mo HANAU. Ce Comté n'appartient pas, il eſt vrai, au Landgrave de Heſſe, & même le Prince hereditaire en a fait réſignation à ſes Enfans, qui ſont en tutelle, & ne peuvent naturellement avoir aucune part au déliᶜt réel ou non de leur Tuteur. Je dis réel ou non, car il faut avouer, qu'on ne lui réproche dans le fonds que d'avoir donné des Troupes à la ſolde de l'Angleterre, tout comme le Pallatinat, Wurtemberg, les Suiſſes & d'autres Etats de l'Allemagne en donnent à la France, ſans qu'ils ſoyent pour cela conſiderés comme Parties belligerentes; on peut dire encore que le Landgrave de Heſſe a donné libre paſſage par ſes Etats: mais tout cela n'empêche pas, qu'on n'aye des Raiſons de régarder & traiter ces Païs comme ennemis.

2do GIESEN. C'eſt une Place forte qui couvre tellement la Wetteravie, que les Hanovriens & Heſſois ne peuvent ſans grand risque s'avancer, pour troubler les quartiers d'Hiver qu'on s'eſt choiſi dans cette Partie de l'Empire. C'eſt donc une Raiſon bien ſuffiſante d'en prendre poſſeſſion de maniere ou d'autre.

3tio RHYNFELS, Fortreſſe importante ſur le Rhin. Toute l'Europe a été étonnée, que les François ne s'en ſoïent pas emparés il y a longtems; mais on s'eſt contenté jusqu'à preſent, de la laiſſer jouir d'une eſpece de neutralité, & de paſſer & repaſſer librement le Rhyn ſous ſon canon. Mais enfin on a trouvé néceſſaire, & dès-là il ne convient

plus

roient des Villes & des Peuples ſans verſer du ſang; Mais ce Prince, plus modeſte que ces payens, ne veut pas comme eux, pas des medailles transmettre à la Poſtérité la memoire ſes grandes Actions.

Il

plus de laiſſer les Heſſois maitres de troubler la navigation quand ils le voudroient : c'eſt pourquoi l'on s'en eſt emparé, & cela à improviſte; je dis par ſurpriſe, pour ménager la vie de ſes gens. C'eſt donc en vain qu'on prétend, que les Troupes Françoiſes en auroient agi plus noblement en ſommant cette Place, parcequ'on prétend que la Garniſon de 5 à 600. Miliciens étoit trop foible pour refuſer de ſe rendre, cette Garniſon ne pouvant point entreprendre de défendre non ſeulement la vieille, la nouvelle ville & Sangershauſen, mais non plus les fortifications étendues, le chateau, la Fortereſſe & les fortifications ſituées à l'autre bord du Rhyn, nommées le Katz &c.

Et *4to.* FRANCFORT, dont la ſituation, la grandeur, le Commerce & les autres circonſtances rend la poſſeſſion très utile, & ſur tout eſt très convenable pour y établir le quartier Général. Cela doit ſuffire pour juſtifier la priſe qu'on en a faite, quoique cette ville prétende qu'on lui a donné parole réſpectable, de ne pas attenter ſur elle. La raiſon pourquoi on s'en eſt emparé par ſurpriſe, c'eſt pour épargner l'effuſion du ſang non ſeulement, mais auſſi pour ne pas ſe morfondre au milieu de l'Hyver en la ſommant, & en cas de réfus en l'attaquant de vive force. On ſent bien, qu'il convient d'éviter qu'on ne ſoit accuſé d'agir de violence ouverte, contre une ville libre Imperiale telle que Francfort. Cela auroit pu faire maturer le mécontentement qui paroît germer déja dans divers Etats de l'Empire, qui ſe plaignent de ces Trouppes. Les quartiers

Il eſt ſurprennant, que le Roy de Pruſſe depuis 3. années ait fait & ſoutenû la guerre contre les Puiſſances les plus formidables de l'Europe, & toujours avec avantage; mais ce qui

tiers qu'elles prennent, les livrances qu'elles exigent & payent ou non ſelon la convenance, au lieu de les achetter comme les Commiſſaires de l'Armée de l'Empire, & enfin les dépenſes en bois, douceurs &c., tout cela fait qu'on ſe plaint que ces Troupes ſont moins utiles & plus à charge à l'Empire qu'elles ne devroient l'être. Mais il a déja été remarqué plus haut, que c'eſt à tort qu'on ſe plaint d'elles. N'obſervent'elles pas un bon ordre, & ſi on ſe trouve lezé, on ne peut pas ſe plaindre, qu'on n'en agis avec la plus grande politeſſe. D'ailleurs ne doit'on pas de la reconnoiſſance pour la Diverſion que les François font, ſi non au Roi de Pruſſe directement, du moins à ſes Alliés, les Anglois? Car pour ce qui eſt du Roi de Pruſſe, les Armées de S. M. l'Imperatrice-Reine, & de la Ruſſie, & de la Suede, & de l'Empire, ſont ſeules capables de ſubjuguer toutes les forces pruſſiennes, ſi elles le veulent. Les François croyent avoir pris le parti le plus ſage, en ne s'occupant que de la Diverſion ſusdite contre les Anglois. Et comme ils ont cette année-ci plus de 20. mille recrues, ils croyent ne devoir pas s'hazarder comme les campagnes paſſées, & par conſequent devoir ſe mettre en ſûreté dans leurs quartiers, & pour qu'ils le puiſſent d'autant mieux, il leur convient d'avoir la poſſeſſion de toutes les bonnes Villes, ainſi que des Forteſſes le long du Rhyn, pour empêcher qu'il ne prenne envie aux Hanovriens de ſe procurer à eux mêmes ces quartiers. Car au bout du compte la Weſtphalie, Hanovre, & la Heſſe ſont déja aſſez ruinés, & il faut de néceſſité que les François & le Prince Ferdinand employent toute leur Politique pour n'être pas obli-

qui eſt encore plus ſurprennant, ce ſont ſes faits & ſur ſes marches pendant cette Campagne. En effet, qui ne ſeroit pas étonné de voir une & même Armée faire le ſiége de Schweidnitz, marcher en Moravie, aſſiéger Olmutz, ſe rétirer delà, harcelée à chaque pas par les Autrichiens jusqu'aux frontiéres de la Sileſie: & cette même Armée, enſuite harcelée, diminuée & fatiguée, marcher cependant encore à Cuſtrin, battre les Ruſſiens, en diminuant elle même dans le nombre & en forces, neanmoins retourner faire tête à l'armée formidable de Daun, qui menace d'entrer dans la Marche, qui ſurprend le Camp de cette Armée, la bat & diminue encore: & non obſtant tout cela, cette même Armée, qui a tant ſoufferte par les ſiéges, par les marches, cette Armée encore dechirée quoique victorieuſe, par la Bataille de Zorndorf, battue à Hochkirchen, fait lever le ſiége de Neiſſ & le bloccus de Coſel, de Dreſden, de Torgau & de Leipzic, & qui plus eſt, chaſſe les ennemis de la Sileſie & de la Saxe.

obligés de reſter dans ces Pays epuſés. D'ailleurs il ne convient pas aux François de s'éloigner trop du Rhyn, & par conſequent ils ne peuvent penſer à chercher leurs quartiers ſur le Haut Meyn & dans la Franconie; c'eſt au Prince Ferdinand à s'evertuer contre l'Armée de l'Empire, pour établir une partie de ſon Armée dans ce Pays-là; cequi l'affoibliſſant en Weſtphalie, les François pourront y faire une Campagne courte mais glorieuſe, & cela reduira l'Angleterre à de nouveaux embarras, & peut-être à faire d'autant plutôt la paix.

Saxe. Et comment cela? Peut-être qu'une Bataille decisive a operé cet effet merveilleux? non. On n'attendit pas cette éxtrémité. Le bruit de l'approche du Roy y suffisoit. Venir voir & vaincre étoit le fait de César; mais venir & vaincre sans voir a été reservé au heros de cette guerre & de ce siécle. Il faut qu'on soit extrêmement partial, pour ne pas avouer qu'il y a quelque chose de grand & de surprennant dans ces faits-là. Les changemens successifs de cette Armée, tantôt en la renforçant, tantôt en renvoyant quelques Regimens, ne sont pas si considerables, qu'on puisse dire que ce n'étoit à la fin plus la même Armée comme au commencement. La Voix du Public & de la Postérité sera du moins, que si on a vû des faits pareils; du moins il est étonnant que tant de choses se soient faites dans pareilles circonstances, & dans une seule Campagne. Quand on suit cette Armée par le chemin le plus court de la Silesie en Moravie, puis retournant de là en Silesie, puis en Lusace, & delà à Custrin, revenir ensuite en Lusace & Silesie, & retourner à Dresden, fait un chemin de 180 lieues d'allemagne. Qui fait les difficultés que les Armées recontrent, qui marchent en presence de l'ennemi, sera surpris de ces Marches, qui sont accompagnées de tout ce qui les rend difficiles, fatigantes, & lentes. Une Armée pareille est donc d'autant plus formidable qu'elle est agguerrie, & peut être de grand service dans la suite de la Guerre.

LE POINT D'APPUI ENTRE L'EMPIRE ET FREDERIC, OU

Lettre d'un Patriote Allemand à un de ſes Amis, ſur ce ſujet.

Vous n'ignorez pas, que pour vous complaire je mets en œuvre tout ce qui peut vous faire quelque plaiſir, ſans néanmoins oûblier ce que je me dois à moi même & à la vérité. Vous êtes, ſoit dit entre nous, grand & aveugle Partiſan du Roi de Pruſſe. Vous penetrez mes vuës, & vous devinez pourquoi j'ai choiſi cette matière préférablement à d'autres. Mais il y a plusieurs Raiſons qui m'y engagent.

Lors de la prémière Campagne en Siléſie, le Roi de Pruſſe étant rétourné à Berlin, les trois Princes de Wurtemberg y arriverent auſſi, accompagnés de Madame leur Mere. Comme j'étois de leur ſuite, j'avois l'occaſion d'y admirer les grandes Qualités du Roi de Pruſſe, & je révére encore aujourd'hui ce Grand Roi; Mais ma véneration n'eſt point aveugle. J'admire en lui ce qu'il y a de louable, ſans pourtant me laiſſer entraîner à applaudir à toutes ſes Entrepriſes, avant que d'en avoir examiné les vuës & les vrais Reſſorts, autant que je puis les diſcerner.

Il eſt juſte de commencer par la Religion. Le Roi de Pruſſe a été nommé dans tous les Ecrits Pruſſiens publics & particuliers, qui ont parû jusqu'ici, *le Protecteur des Proteſtans*. Mais, comme on n'entend point parler pendant cette guerre, d'une perſecution contre les religions tolerées dans l'Empire, je ne comprends pas, qu'on veuille faire valoir ce prétexte, & ériger ce Roi en deffenſeur des proteſtants, une guerre de Religion n'étant aucunement à craindre. Il faut par conſequent, faire rémonter ce titre, à des tems plus réculés. Il eſt notoire que dans la guerre de Siléſie en 1741. le Roi accorda des Prédicateurs à quelques Communautés de la Confeſſion d'Augſpourg dans la haute & dans la Baſſe Siléſie, avec cette Réſtriction pourtant: qu'il n'en reſultât le moindre inconvenient pour les Catholiques.

Ce procedé ne laiſſa pas d'éveiller l'attention du Siége de Rome, comme conſte par un Bref adreſſé à toutes les Puiſſances attachées à l'Egliſe Romaine, contenant: que tous les Princes à qui la Conſervation de la foi catholique ténoit à cœur, dévoient unir leurs forces, pour prévenir les ſuites d'une telle Entrepriſe; qu'il y alloit du bonheur de l'Egliſe, & qu'il étoit à craindre, que l'héréſie ne gagnât tous les Etats où la foi Catholique ſe conſervoit encore dans toute

ſa

ſa pureté. Mais le Sage Roi ſçût eluder ce ſoupçon dans deux Réſcrits adreſſés à Son Miniſtre à la Diète de Ratisbonne, qui perſuadoient : que bien loin d'empécher perſonne dans l'Exercice libre de ſa Réligion, Sa Majeſté protégeroit & maintiendroit un chacun dans la pleine & entière jouiſſance de ſes Privileges, Droits & Prérogatives, ſoit dans le ſpirituel ſoit dans le temporel; que c'étoit méconnoitre Sa Majeſté, que de Lui attribuer un Eſprit de perſecution, vû que perſonne n'étoit incliné pour la tollerance autant qu'elle; que Sa Majeſté n'agiroit jamais & en aucune façon contre ce qui a été ſtipulé dans la paix de Weſtphalie pour les trois Religions autoriſées; qu'au contraire, Elle ſeroit fort indignée, ſi ſous Son Regne & dans tous les lieux de ſa domination, quelque Catholique pouvoit ſe plaindre du moindre tort, ou de la plus légere violence. Ces paroles parurent ſi ſinceres, que le Pape (Benoit XIV.) adreſſa depuis un bref de félicitation au Roi de Pruſſe, lors de la paix concluë par ce Monarque en 1743.

Cequi acheva de raſſurer le parti Catholique fut la liberté que ſa Majeſté Pruſſienne donna de batir une Egliſe Catholique à Berlin; on ſait même que ſes bienfaits en haterent les progrès. (*)

(*) Voiez l'Epitre de Voltaire au Cardinal Quirini, & le bref du Pontife au Roi de Pruſſe.

Mais à quoi ſert tout cela? me répliquerez vous. Il ne s'en ſuit pas, que le Roi ſoit particulierement le Protecteur des Proteſtans; ſes démarches annoncent plustôt le contraire. Patience, en ſupoſant avec lui qu'il établiſſe le Répos & la paix pour les trois Religions autoriſées dans l'Empire, je veux etendre la matière & dire un mot ſur la protection prétendüe qu'il accorde aux Proteſtans en particulier : ceux de Hongrie, qui ſe crurent opprimés en 1744. par la cour de Vienne, eurent Récours au Comte de Dohna, miniſtre de Berlin, pour engager ſon maitre d'interceder pour eux. Cet Envoié après avoir reçu l'Inſtruction, dévoit faire la Répréſentation dans ces termes : *Sa Majeſté Pruſſienne ne pouvant pas réfuſer ſa Protection à tous ceux de la Religion Evangelique, ſur tout quand ils la demandoient ardemment*, ce Monarque, en Qualité de Protecteur prioit donc, de ſa propre part, auſſibien que de celle des Proteſtans affligés, l'Imperatrice Reine, de faire ceſſer ces plaintes; d'autant plus, qu'il étoit à craindre, que les ſuites, plus dangereuſes encore, ne s'en répendiſſent dans l'Empire: autrement Sa Majeſté Pruſſienne ménaçoit d'uſer de répreſailles contre ſes ſujets CatholiquesRomains inSiléſie. Ah! c'eſt à ces traits, vous recrierez vous, que je réconnois mon véritable Protecteur, qui depuis, ſur

de

de pareilles plaintes, a ménacé plusieurs fois d'user de répresailles, en demandant toujours avec affectation, qu'on fit cesser les pretendües persecutions exercées contre les protestans. Eh bien ! je veux donc, pour l'amour de vous, convenir de cela ; Mais d'où vient (le Roi de Prusse ayant assuré de sa protection les trois Réligions réçuës dans l'Empire) est-il appellé expressement, le Protecteur des Protestans ? Debarassez moi de ce doute, & je vous ferai justice. Le Symbole du Roi publié & distribué à la Diète de Ratisbonne, déclare franchement, que le Roi ne croit à aucune de ces trois Réligions en particulier, il s'appelle un Chretien réformé.

Le Roi de Prusse a souvent fait ses efforts pour acquerir le Directoire du Corps Evangelique, que le Roi de Pologne Electeur de Saxe tient encore: l'incertitude de sa croiance en étoit le seul obstacle. Mais à quoi tient-il donc, que les Lutheriens mêmes ne veulent pas généralement réconnoitre cette protection offerte ? je crois en vérité, que ce sont plutôt des vuës politiques, qui ont fait agir le Roi de Prusse dans ces affaires de Religion, soit à l'égard des Catholiques soit à l'égard des Lutheriens. Ainsi, si l'intention de ce Prince n'est pas pure & n'a pour unique fondement la Religion, on ne pourra à mon avis lui faire un merite de

ſon zéle envers l'Empire. Néanmoins, je veux que vous me convainquiez du Contraire, & je me rendrai avec plaiſir à des Raiſons ſolides. Je vais encore plus loin dans mes Reflexions ſur les prétendus ſervices rendûs par le Roi de Pruſſe à l'Empire. Je ne ferai pas mal, d'examiner auſſi à qui la Paix & le Répos dans l'Empire ſont rédévables de leur Conſervation? Eſt-ce à ſa vigilance? la déclaration que le Roi faiſoit faire aux Miniſtres étrangers à ſa Cour, peu de tems avant ſon départ de Berlin, & avant l'irruption en Siléſie, le 16. Dec. 1740, contient en termes exprès: que Sa Majeſté Roïale avoit pris la Reſolution de faire entrer une Armée en Sileſie, proteſtant que ce n'étoit nullement par haine contre la Cour de Vienne, ni dans l'Intention de troubler le Répos de l'Empire. Mais ſans appeller, à vôtre grand déplaiſir, cette Proteſtation, une proteſtation contraire aux faits, je vous laiſſe à juger, ſi après la mort de l'Empereur Charles VI. de glorieuſe mémoire, le répos dans l'Empire n'a pas effectivement été troublé par cette irruption en Siléſie, qui enſuite donna lieu à d'autres évenemens? Comme j'ai obſervé, dés le commencement de ma lettre, que j'avois la Coutume d'examiner les vuës des entrepriſes avant que de me ranger à un parti, tel qu'il ſoit,

il vous ſera aiſé de penetrer mon ſentiment. Dans l'Entrevuë que nous avons eüe dernierement, il vous plut de regarder comme une attention très patriotique du Roi de Pruſſe pour l'Empire, la Prolongation du terme de l'Election qu'il ſolicita auprès de l'Electeur de Maïence, qui l'avoit fixée au 27. Fevrier de l'an 1741. par ſa lettre d'intimation. Vous ſoutenier que l'Electeur de Brandenbourg avoit jugé àpropos de prolonger de trois ou quatre mois le terme légal de l'Election deja marqué, pour applanir pendant cet intervale de grandes difficultés, qui ſe trouvoient encore ça & là, & pour pouvoir vaquer après cela, d'autant plus tranquilement, à l'objet de la Capitulation & en venir à l'Election même; la façon génereuſe de penſer de ce grand Roi, paroiſſoit ſurtout par l'attention qu'il avoit alors d'écarter toute difficulté qui pourroit apporter le moindre obſtacle à la grande affaire de l'Election. C'eſt fort bien penſer! quoique je vous dis dans le tems mon ſentiment, vous me permettrez de le répéter ici. La Pruſſe & l'Autriche étoient alors en guerre; c'étoit uniquement ces Circonſtances qui faiſoient agir le Roi de Pruſſe; & ſur tout le deſſein de contribuer de tout ſon poſſible, à exclure la maiſon d'Autriche de la dignité Imperiale, faiſoit mouvoir les réſſorts dont la cour de Berlin ſe

ſervoit pour démander cette prolongation. Peut-être qu'il étoit d'autant plus néceſſaire d'avancer cette importante affaire, ainſi que l'Electeur de Tréves l'inſinua dans ſa lettre du 20. Janvier 1741. à l'Electeur de Maïence, où il dit que l'Invaſion pruſſienne, étoit plutôt un motif d'avancer l'Election d'un nouvel Empereur, que la réculer, contre la premiere Loi fondamentale de l'Empire ; on ſavoit auſſi, que non obſtant les grands troubles de la guerre de 1658. le terme légal de l'Election n'avoit pas été prolongé, mais qu'on avoit d'abord tenté une Compoſition à l'amiable, ſous la médiation même du College Electoral. Vous avez la liberté d'en croire ce qu'il vous plaira, & on ne m'ôtera pas le même privilége, pour peu qu'on veuille être convaincu par des raiſons.

Or que m'oppoſerez vous donc à l'Alliance defenſive faite en 1742, entre l'Angleterre, la Pruſſe et la Ruſſie? Je vous entends, ce me ſemble, vous recrier encore, que cet évenement eſt un nouveau ſervice rendu par l'immortel Roi de Pruſſe à l'Empire. Doucement: les traités conclus éclairciront le tout. L'Angleterre & la Pruſſe s'engagerent mutuellement à defendre non ſeulement la Religion proteſtante dans leurs Etats, mais auſſi et principalement leurs Etats mêmes, contre toutes

les

les atteintes qu'on pourroit leur porter. Dans le traité avec la Ruſſie, la Siléſie fut garantie au Roi de Pruſſe, et la Succeſſion de la Ruſſie au Prince de Holſtein. Vous vous arrêtez, Monſieur, uniquement à un Examen trop ſubtil de cette *Protection* accordée à la Réligion Proteſtante; mais moi, j'examine auſſi les autres Points. Le prémier, il eſt vrai, relatif à la Réligion Proteſtante, n'eſt pas à négliger. Hanovre avoit Raiſon de s'attacher à la Réligion, car la ſucceſſion de cette maiſon en Angleterre en dépend en plus grande partie. La Pruſſe pouvoit aiſement accorder ce point, j'ai déja parlé plus haut de ſon zéle pour la Religion. Son prémier but étoit la garantie de la Siléſie, nouvellement conquiſe. Cette garantie ſuivit immediatement le traité de Breslau & de Berlin. N'auroit-ce pas été, du côté de la Pruſſe, le véritable & principal but de ces traités? Je ſuis fort porté à le croire, pardonnez-le moi mon ami! & quel ſervice rend-on à l'Empire en voulant en violer les loix? On ſe ſouvient que le different ſur la Dictature de l'Electorat de Maïence a fait beaucoup de bruit dans l'Empire en 1743. & 1744. La Reine d'Hongrie tachoit de pourvoir à ſa ſureté par un triple Document, ſavoir, de la Boheme, de l'Autriche & de la Bourgogne, qu'elle vouloit que la diette lui aſſurât; l'Electeur de Maience d'alors en refuſoit la dictature; après ſa mort, qui arriva le 21. de Mars, ſon Succeſſeur fixa au 23. Sept. le jour pour la dictature de ce Document de réſervation; le commencement & la Signature en furent en

même tems annoncés par un écrit, ainſi il fut en quelque maniére légaliſé.

Là-deſſus il parut un Reſcrit Imperial du 28. Sept. 1743. aux Etats de l'Empire; un autre à Hanovre du 22. de Novembre, & un Décret de Commiſſion, du 11. de Decembre. Mais Le Roi de Pruſſe Electeur de Brandenbourg fit plus, il s'érigea en Defenſeur de la dignité Imperiale; Il ne prit pas en bonne part la dictature que l'Electeur de Maïence avoit favoriſée, & il ſoutint dans ſon Ecrit du 8. Octobr. 1743. que l'affaire devoit être portée à l'Empire par un décret de Commiſſion Imperiale. Il envoïa auſſi en 1744. au Comte de Dohna ſon Miniſtre à Vienne, une Déclaration, ſavoir, que: Bienque Sa Majeſté ait amplement inſtruit le Comte de Dohna dans le Reſcrit du mois de Novembre, de ſes Sentimens ſur ce qui régarde la Dictature du Pro Mémoria de la Reine avec les Documens de Réſervation ainſi dits; & pour quelles Raiſons on ne pouvoit nullement approuver cette Dictature, & particulierement la maniere dont on l'avoit mis en exécution, mais qu'il falloit plûtôt s'oppoſer neceſſairement à ce procedé; & inſiſter à y remedier; qu'elle vouloit néanmoins faire connoitre encore au Miniſtére de la Reine d'Hongrie: qu'on laiſſoit en ſon lieu 1): Si par ces proteſtations données à la dictature par l'Electeur de Maience, on avoit eu l'Intention ou non, de ſoumettre à la Diètte la validité de l'Election faite d'un Emperur? Cependant, qu'il étoit manifeſte, que par les expreſſions piquantes & injurieuſes qui s'étoient gliſſées dans les proteſtations, la validité de l'Election de l'Empereur étoit publiquement conteſtée; que l'on inſinuoit par là, quoique indirectement, aſſez clairement pourtant: qu'on ſe réſervoit de combattre l'Election elle même, & de ne pas ſe deſiſter de cette Contradiction avant que d'avoir obtenu ſatisfaction & ſûreté, & d'en faire par conſequent un objet à traiter lors de la paix. Qu'il falloit neceſſairement, que Sa Majeſté s'oppoſatà de pareils principes, & ne ſouffrît point, que jamais

mais on traitât ſur la validité de l'Election légitimement faite. 2) En ſecond lieu le Miniſtre Pruſſien parlant des reſcripts circulaires, inſiſtoit qu'on en bannit les expreſſions choquantes dont quelques Electeurs & Princes de l'Empire ſe trouvoient offencés. Et 3) en troiſième lieu, il s'expliquoit ſur le pretendu Conſentement de la Cour de Pruſſe; & comme on n'avoit jamais communiqué ces Ecrits à cette Cour, ni demandé la deſſus ſon ſentiment, Elle ne les avoit donc pas pû approuver &c. Mais ſans me méler apréſent de la validité ou de l'invalidité de cette dictature, dont la défenſe ſe trouve principalement dans les écrits Hanovriens du 25. Octobr. 1743. & du 7. Janvier 1744., outre ceux de la Reine d'Hongrie, je veux alleguer quelques Circonſtances, touchant le Service que le Roi de Pruſſe pretend avoir rendu par là au Chef de l'Empire. Sa Majeſté ſoutenoit alors, qu'on devoit s'abſtenir, dans tous les Réſcrits Circulaires, des Expreſſions améres & choquantes. Mais tout le monde ſe ſouvient encore du Gravamen que, pendant cette guerre, ce Roi porta à la Diete de Ratisbonne contre l'Electeur de Maïence, pour avoir refuſé la Dictature de quelques Exhibés Pruſſiens, à cauſe des Expreſſions choquantes qui s'y trouvoient. Comment donc ce Roi veut-il maintenant faire valoir uniquement en ſa faveur & en contradiction de la Diète, ce qu'il avoit contredit precédemment dans les Ecrits de la Reine d'Hongrie, & dont il ſe faiſoit un merite particulier auprès du chef de l'Empire. Si les Proteſtations faites en termes choquans par un Etat de l'Empire, pour la Réſervation de ſes Droits, ſont réjettables dans un tems, & non pas denoncées à la Dictature; le même obſtacle doit ſubſiſter dans un autre tems, quand les Circonſtances ſont les mêmes. Tirez-moi de mon embaras, ſuppoſé que vous ne ſoiez pas dans la même incertitude, & dites moi je vous prie, ſi l'Allemagne doit rendre à ce ſujet de grandes actions de graces au Roi de Pruſſe? Le College Electoral a declaré ce procedé de la Cour de Berlin, dans un Concluſum du

11.Febr. 1757, violent, contre l'ordre & les Constitutions, & consequemment nul. Sapienti Sat! le Traité d'Union conclu à Francfort le 22. de May 1744. entre sa Majesté Imperiale, le Roi de Prusse, l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Hesse Cassel, & ratifié le 6. Aout, est remarquable; c'est en vertu de ce traité qu'on devoit songer à terminer la guerre entre la Cour Imperiale, & celle d'Hongrie, & rendre la paix à l'Allemagne; à rémetre sa Majesté Imperiale en Possession de ses Etats héréditaires, avec une satisfaction suffisante, & à s'opposer avec force aux progrès des Armes de la Reine d'Hongrie. Quelque belle apparence que pussent avoir les objets de cette Convention pour le bien & le Répos de l'Allemagne, vous vous souviendrez peut-être encore des doutes que j'en avois alors. Il est constant, que le Roi de Prusse ayant fait sa paix avec la Reine d'Hongrie, il n'y avoit aucune Raison qui put l'obliger d'entrer bientôt après dans une Alliance offensive contre cette Princesse. Aussi est-il géneralement connu, que la Cour de Vienne pretendoit être instruite d'un Article secret de ce traité, à savoir, que l'Empereur auroit l'Autriche superieure & la Boheme; & le Roi de Prusse la Haute Silésie avec les Cercles de Boheme situés entre l'Elbe & les frontières de Saxe. On protesta fort contre l'Existence de cet Article séparé, dans un Ecrit Imperial du 31. d'Août, comme aussi du Coté de la Cour de Prusse. Mais on sût à quoi s'en tenir: & si du Coté du Roi de Prusse son principal but étoit l'affermissement du Répos en Allemagne? en considerant les Circonstances d'alors, on pourra appretier à leur juste valeur, les services du Roi de Prusse. Je m'attends deja à une douzaine d'Argumens que je m'imagine que vous preparez pour le Roi de Prusse.

Vous desirez peut-être que je touche le Point, que personne que vous, mon cher Ami Prussien, n'a placé au nombre des services que Frederic rend à l'Allemagne. Je vais en dire un mot. Vous devinez deja, que je veux parler de l'irruption du Roi de Prusse par la Saxe & la Lusace en Boheme le 15. d'Aout. 1744. Evenement

qui

qui occaſionna la Retraite ſubite & inopinée du Prince Charles de Lorraine, qui répaſſa le Rhin; vous y êtes. C'eſt cette Rétraite de l'Alſace, que les Troupes autrichiennes furent obligées de faire, qui arrèta les progrès qu'elles auroient pû faire en France; c'eſt cette Rétraite dis-je que vous voulez placer entre les ſervices rendûs par le Roi de Pruſſe? En verité, ſi je ne ſavois quels ſont réellement vos ſentimens, j'aurois contre vous d'étranges ſoupçons.

Je repéterai vos Argumens, & vos propres Expreſſions, autant que je pourrai m'en reſouvenir. La Maiſon d'Autriche, dites vous, n'avoit pas aſſez de force pour arracher l'Alſace à la France, ni pour garder cette Conquette, ſi enfin elle avoit reuſſi; & quand méme on voudroit convenir de cela, la France auroit toujours trouvé des moïens de r'attraper ce bon morceau & de s'approprier par de nouvelles Chambres de Reunion, comme en 1680. cette belle Province de l'Allemagne, qu'elle en avoit arrachée au grand domage de l'Empire; & cet Etat auroit été engagé dans une Guerre ruineuſe avec la France en toutes les occaſions. Selon moi, la foibleſſe de ces argumens ſaute aux yeux. Car c'étoit alors un point des plus critiques pour la France; la maiſon d'Autriche, quoique aux priſes avec d'autres ennemis, appuïée des Puiſſances maritimes & de leurs ſubſides conſiderables, n'auroit pas manqué d'executer ce deſſein qui vous plait tant à preſent. Je vais vous faire voir que j'ai bonne memoire; voici les raiſonnemens que vous fites il y a environ deux ans: Les Allemans après avoir trouvé une occaſion tant deſirée de reprendre l'Alſace, auroient trouvé auſſi les moïens de la maintenir, en cas que la France eut tenté de la réconquerir. Avec quelle apparence de droit la France peut-elle ériger ſes chambres de Réunion ainſi dites? Et l'Allemagne n'eſt-elle plus en droit de tacher de réprendre les parties de ſon Corps, qui en ont été ſeparées? Et ſi tout l'Empire auroit été engagé dans de nouvelles guerres avec la

France

France pour cette Province, il n'auroit jamais pu en resulter pour lui plus de domage ou plus de honte qu'il en a souffert des autres guerres de l'Empire. Vous croiez fermement, que si tous les Etats de l'Empire ensemble avoient au cœur le vrai bien de la Patrie, la France seroit abbaissée il y a long tems, & forcée à rendre les païs acquis avec violence, sans que jamais l'envie la reprenne de s'agrandir aux depens des Allemans, ni sur le Rhin ni sur d'autres contrées, pourvû qu'ils soïent toujours unis. De plus, mon ami! la position où la France se voit maintenant est, dites-vous, une des plus critiques pour cette Couronne; son Commerce est totalement ruiné, par les Dissentions intestines aussi bien que par la guerre avec l'Angleterre; le manque d'argent & la faim y régnent. Et on attribue, selon vous, à cela, qu'au lieu des 24000. hommes stipulés, il en vienne 130000. inonder notre patrie, par la seule raison, qu'il faut en décharger leur pais & les faire subsister en Allemagne, & peut-être aussi pour prendre une partie de l'Empire, en cas que l'occasion les favorise. Si tous les Etats de l'Empire animés d'un zéle patriotique s'unissoient, pour tacher à terminer cette guerre ruineuse entre l'Imperatrice & le Roi de Prusse, par des propositions qui assureroient le Roi d'un Equivalent pour la Silésie, & qu'il entrât dans le dessein conjointement avec la Reine & tout l'Empire, de reprendre sur la France dans ce moment critique le Landgraviat d'Alsace, de l'incorporer aux païs héréditaires de l'Autriche, & d'en prendre la garantie; voilà ce que vous prônez comme un des grands services que le Roi de Prusse peut rendre à l'Empire. Ai-je tort, cette pensée vous remplit deja tellement votre esprit de joie, que vous ne balanceriez pas, d'equiper votre fils ainé pour cette Campagne contre la France, dans laquelle l'Alsace, comme cela vous paroit facile, seroit réconquise, & de vous montrer aussi en petit Patriote. Je reserve ma reponse pour une autre fois.

Je

Je ne vous démande pas excuſe de ce que je me ſuis égaré ſi loin de mon principal but. La flateuſe penſée de voir reſſerrée la France dans ſes anciennes limites obtiendra ma grace ſans que je m'en mêle. Je réviens à l'invaſion Pruſienne dans la Bohême au mois d'Août 1744. On la régarda comme un moïen pour aſſiſter l'Empereur Charles VII. Le Roi fit publier les raiſons qui l'y avoient obligé, declarant, que Sa Majeſté ne pouvant pas regarder d'un œil indiferent les troubles qui deſoloient la patrie, elle ſe voioit obligée d'emploier les forces que Dieu lui avoit donnés, à faire révivre les Loix, à ramener la Paix & le bon ordre & à ſoutenir l'Autorité & le Réſpect dû au Chef de l'Empire; que ſa Majeſté ne deſiroit rien pour ſoi, que c'étoit en qualité d'allié qu'elle prenoit part au different qui régardoit la liberté de l'Empire, qu'elle vouloit donner un exemple à tous ceux qui ſouhaitent ſoutenir la liberté de l'Allemagne, & la dignité ſupreme de l'Empereur, rendre le pretieux treſor de la paix à l'Empire, & le Répos à toute l'Europe. Ces paroles marquent des ſentimens veritablement dignes d'un grand Roi, & on ne pourroit point révoquer en doute que ce ne ſoit un grand accroiſſement des ſervices du Roi de Pruſſe à l'Empire, ſi ce projet avoit été le vrai & l'unique but de cette entrepriſe; mais comme cette Aſſiſtence étoit une ſuite de l'union de Francfort, & que l'evenement ne répondit pas à la promeſſe du Roi, de ne rien prétendre pour ſoi; il s'en faut beaucoup que le Répos de l'Allemagne ait été le motif de cette diverſion Pruſſienne. L'interet perſonel, la priſe de pluſieurs païs, & des faits diametralement oppoſés aux aſſurances données à Vienne, de garder inviolablement le traité de Breslau, prouvent le contraire; par conſequent on ne pourra pas en faire un mérite au Roi de Pruſſe envers l'Empire. Il faut cependant rendre juſtice à ce grand Roi, ſur les ſervices qu'il a rendu à l'Empereur Charles VII., de qui les Qualités excellentes

&

& incomparables étoient dignes d'un meilleur ſort. Cet Empereur demandoit à l'Empire une aſſiſtence ſuffiſante *de Rômer-Monathen*, vû la grande depenſe qu'il lui falloit faire pour ſoutenir l'honneur & l'autorité Imperiale. Le triſte état où il voïoit réduit ſes provinces héreditaires, exigeoit des ſecours accélerés & ſuffiſants. Le Roi de Pruſſe étoit un des premiers, qui par un zele patriotique offrit 50. *Rômer-Monathe*, ſomme qui monte à 400000. écus Vous vous ſouviendrez bien encore des doutes que j'avois ſur cet objet dans nôtre dernière entrevuë, & de quelques idées dont je vous fis part ; mais vous avez ſuffiſemment levé mes doutes ſur ce point.

Je touche encore un article que vous placez entre les ſervices rendûs par Frédéric à l'Empire, ce ſont les plaintes qu'il porte dans ſes ecrits ſur la mauvaiſe adminiſtration de la juſtice au Conſeil Aulique Imperial. On ne peut pas nier, qu'il ne ſe gliſſe ça & là des irregularités dans ce College, auxquelles il ſeroit bien aiſé de rémedier ; il en a été parlé dans pluſieurs écrits. On ne diſputera pas au Roi de Pruſſe, non plus qu'aux autres Etats de l'Empire, la liberté de les indiquer, même l'abolition de ces abus feroit honneur au Roi de Pruſſe s'il l'avoit effectuée par la voïe d'Interceſſion auprès de Sa Majeſté Imp. ; mais en pourra-t-on jamais eſperer la ſuppreſſion ſur des Réproches piquants, ſur des expreſſions exagerées & ſur les accuſations inouïes, qu'on porte contre le Conſeil aulique. Je ne veux pas m'y arrêter d'avantage, je puis m'épargner la peine de demontrer que le Roi de Pruſſe en a voulu uſer en dictateur à l'égard de ce Conſeil ſupreme. La ſuite vous en convaincra ſuffiſſament & peutetre vous fera démordre de vos principes trop Pruſſiens, & vous fera ſentir, que s'il eſt ſuperieur à quelques égards par les qualités militaires, ſes vuës n'en ſont pas moins dangereuſes pour l'Empire en particulier, & pour l'Europe en general.

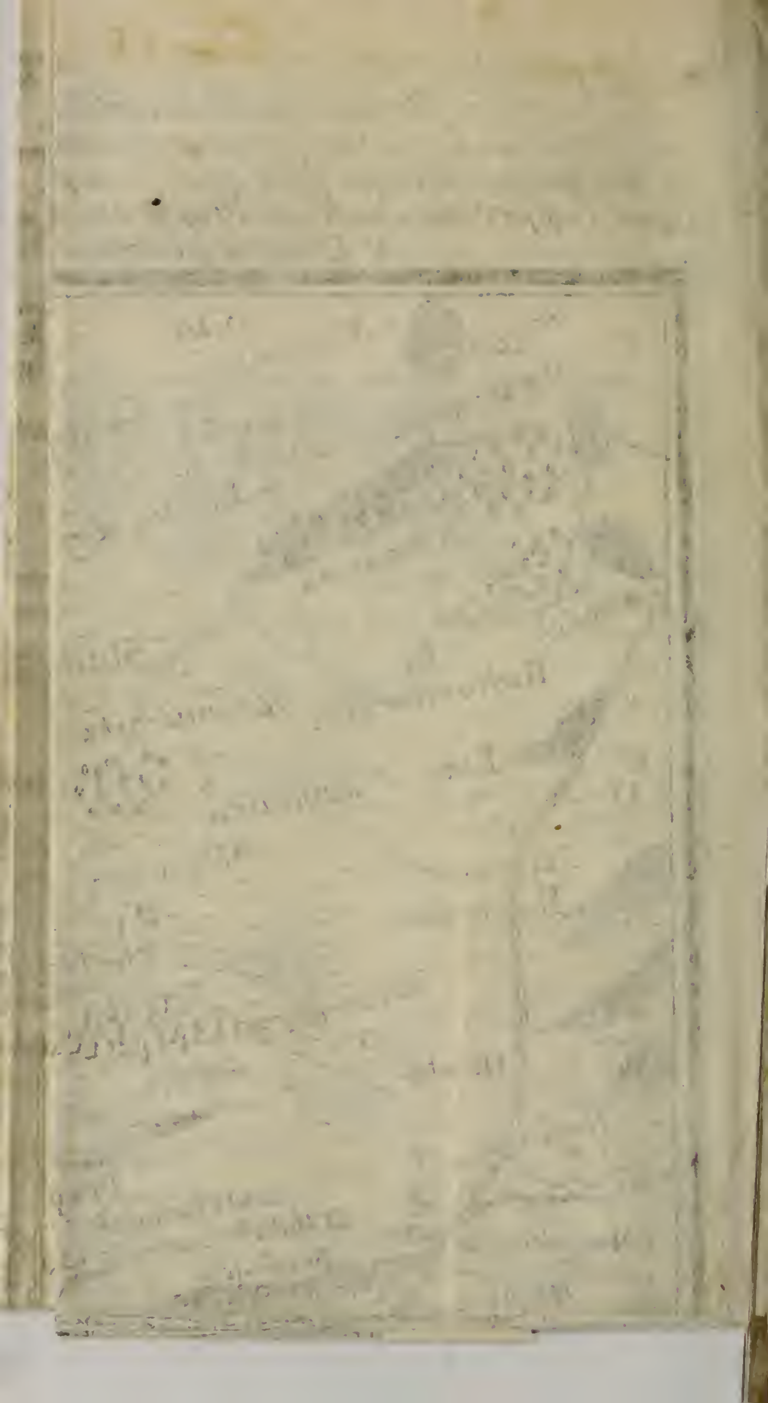

CARTE de la Grande Expedition du Roi de PRUSSE en BOHEME, en 1757.
DRESDEN
PRAG
Marche des quatre Colonnes, qui entrerent par quatre endroits differens dans ce Royaume.
1 le Corps comandé par le Roi de Prusse. 2. celui du Pr. Maurice de Dessau. 3. celui du Duc de Beveren. 4. Celui du Comte de Schwerin
a. Marche du Pr. de Dessau par Egra. b. petite Escarmouche à Wildenst:, avec les postes avancés du Duc d'Aremberg. c. Retour de ce Corps dans le Cercle de Satz, où il s'établit à Comotau, le 21 Avril; d le lieu où il joignit le Corps du Roi. e. Quartier que ce prince quitta le 20. Avr. f. Tetschen, dont les Prussiens s'emparerent aprés une Cañonnade le 27. g. lieu où les Troupes du Roi passerent l'Eger le 26. h. Selz, où l'Armée Prussiene passa la Mold: le 6. May. i Lieu où se posta cette Armée, avant sa jonction avec celle du Marechl. de Schwerin. k. Grottau, que le Duc de Beveren occupa le 20. Avril. l. Action près de Reichenb: entre ce Corps et celui du Comte de Königsegg. m. Lib enau, où les Autrich: se retirerent. n. Lieu où le Corps du Duc de Bev: joignit celui du Marechal de Schwer: o. Trautenau, où ce dernier Corps eut une Escarmouche avec des Pandoures. p. Lieu où ce corps passa l'Elbe le 4. Maj. q. Sa position avant sa jonction avec le Roi de Prusse le 6. Maj. r. Lieu où le Roi prit des Magazins Autrichiens.

PLAN DES ENVIRONS DE PRAGUE, & de la BATTAILLE qui y fut livrée le 6 Mai 1757.

A. Camp de l'Armée du Pr. Charles de Lorraine, le 2. B. Sa position le 3, sur le Ziska C. defendu par 3 batteries formidables. D. Position de l'Armée du R. de Prusse le 3 & 4. à Podabha, L, & Seltz, M. où elle passa la Moldau le 5 sans presqu'aucune opposition de la part des troupes, N. O, postées de l'autre côté. E. L'Armée du Generl. Schwerin, & F. celle du R. de Prusse, qui se joignent, & se postent le 6 vis à vis de celle du P. Charles, qui se retire de C en B. avec perte de ses 3 batteries avancées; tandis que le M. Schwerin s'avance en G. H. sur l'Aile droite comandée par le C. de Broun en I; lequel, après un carnage acharné de 3 heures se voiant par l'approche du R. de Prusse en X, mis entre deux feux, & coupé de l'Aile gauche & du Corps de Reserve, fut obligé de ceder le Champ de Battaille.

Y. Endroit escarpé, où le Gen. Keith P, essaya envain de passer la Moldau. Q. R. S. T. U. Batteries qui ont servi à bombarder Prague jusqu'à ce que le Siége fut levé le 10 Iuin.



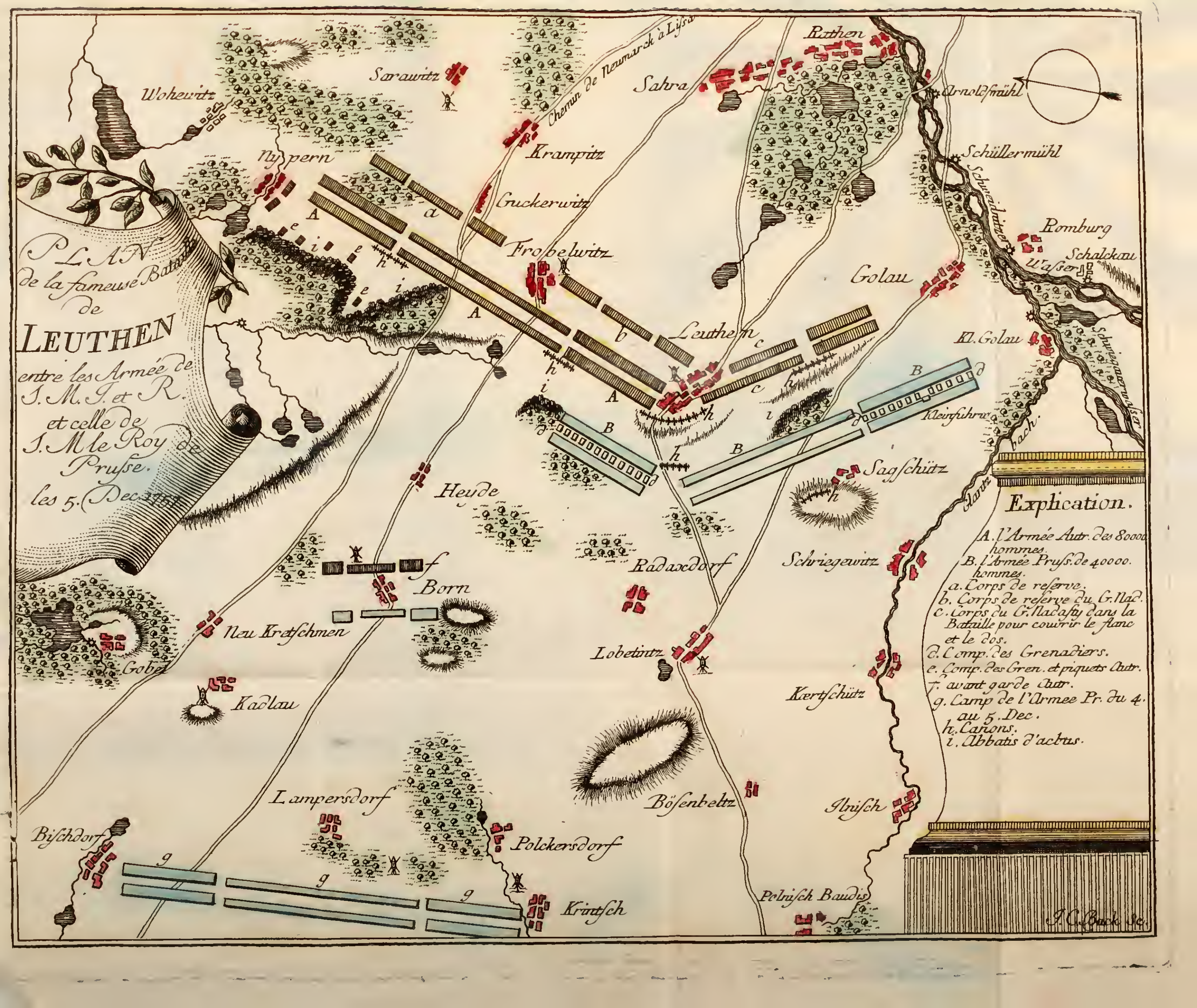




Carte de l' Expedition du General Haddick à Berlin en Octobre 1757.
Spandau
BERLIN
Potsdam
Brandeburg
Hohenschönhausen
Lickteberg
Fridrichsfelde
Strahlow
Köpenick
Charlottenburg
Schöneberg
Zehlendorf
Stegliz
Richsdorf
Scheckewiz
Rudow
Schutzendorf
Teltow
Saarmund
Güttergoz
Rangsdorf
Woltersdorf
Stansdorf
Wustershausen
Sorkau
Bahren
Beliz
Treuenbrizen
Trebbin
Mittenwald
Damsdorf
Gole
Herzberg
Pfaffendorf
Teupiz
Schunow
Gottsen
Zossen
Plessin
Dragan
Schickendorf
Gütterbock
Tham
Buchholz
Wittenberg
Gallin
Baruth
Elster
Mutlgen
Jessen
Schönwalde
Beerfeld
Lüben
Bretzk
Seydau
Huna
Schweiniz
Adenhausen
Golza
Wippersdorf
Nendorf
Liebenau
Jobhausen
Bretten
Dauben
Iestrick
Schönewald
Cahslau
Vetscha
Lukau
Elbe R.
Elster R.
Santaw
Schlieben
Grossmarck
Sonnewald
Finsterwalda
Terpe
Torgau
Scharkow
Herzberg
Kirchhain
Dobriluck
Spremberg
Schilda
Belgern
Hirschfeld
Ubigau
Salgast
Senftenberg
Polewiz
Mühlberg
Lichtensee
Mechelen
Leupsch
Muckenberg
Ahrenberg
Salhan
Rulan
Strehlen
Liebenwert
Hoyerswerda
Neu chwiz
Frauenhain
Elsterwerda
Guttenburg
Lorau
Lindenau
Cantwiz
Hain
Heinstein
Redern
Gross grab
Camenz
Lamigk
Ortrant
Meissen
Seusselunz
Raberg
Sochmorke
Prietiz
Döbeln
Rederburg
Elstra
Scharfenberg
Moriz burg
Königsbrug
Bautzen
Waldheim
DRESDEN
Bischofswerda
Wildsruf
Stolpe
Spree R.
Schwarz Elster
Röder R.
LA MARCHE MOYENNE
DUCHE
T E R R I T. de M I S N I E
L U S A C E
3. Milles d'Allemagne.
a. Marche du 11. Octobr. d'Elsterwerda à Dobriluck. b.c. le 12. jusques Lüben. d.e. le 14. sur le grand chemin de Berlin. f.g. le 16. à Berlin. h. Retraite de la Garrison Pruss. à Spandau. i.k. Armée Pruss. qui vint le 18, par Torgau à Schweiniz, le Pr. Maurice arrivant le même jour à Berlin. m. Bauzen, où le Genl. Haddick marcha, lorsqu'il quitta Berlin le 17. du même mois.


Les Environs de BRESLAU, et la Position du Prince de Bevern, qui fut forcé dans ses Retranchemens le 22. Nov. 1757. par le Imperiaux, sous les Ordres du Pr. Charles de Lorraine, et du Comte de Daun.
BRESLAU
Oder R.
Lissa
Leuthen
Neumarck
Gröbschen
Neu Scheitning
Alt Scheitning
Grün Eiche
Morgenau
Ohlau R.
Bracke
Weisskurz
Kleinendorf
Protsch
Weida
Kunern
Rosenthal
St. Nicolai
Neudorf
Gr. Mochber
Kl. Mochber
Krentern
Operau
Cryptau
Strachwiz
Romberg
Schalkau
Göhlau
Hermansdorff
Rathen
Sahra
Krambiz
Marschwiz
Gr. Masselwiz
Sandberg
Nypern
Saraviz
Neu Kretschmen
Kadlau
Born
Heyde
Frobelwiz
Lobetinz
Radaxdorff
Polln. Peudis
Bosenpelz
Sagschüz
Schriegwiz
Kartschiz
Albusch
Buschwiz
Ob. Romolkwiz
Messendorf
Pollnisch Schweidniz
Wilkau
Romenau
Cameliwiz
Knopfsmühl
Burgau
Kleinburg
Casel
Kretzeberg
Pirscham
2. Milles d'Allemagne.
Explication de ce Plan.
a. Camp des Imperiaux le 21. Nov. 1757. b. Position de cette Armée le 22. au matin. c. Des Ponts pour son passage. d. Des Arbres garnis de cercles poissés, qui furent allumés pour donner le Signal. e. Batteries Imperiales. f. Retranchem. Batteries et Epaulements du Camp Prussien. g. Batterie Prussienne, qui fut emportée dès le Commencement. h. Position de l'Armée Prus: le 23. Nov. i. Baricade de chariots faite par l'Armée Impl. k. Position de la Cavallerie et Infanterie Prussienne du tems de l'Attaque. l. Pont de bateaux des Imper. sur l'Oder, pour allarmer les Postes Pruss. k.m. Abbatis, occupé par les chasseurs Prussiens.



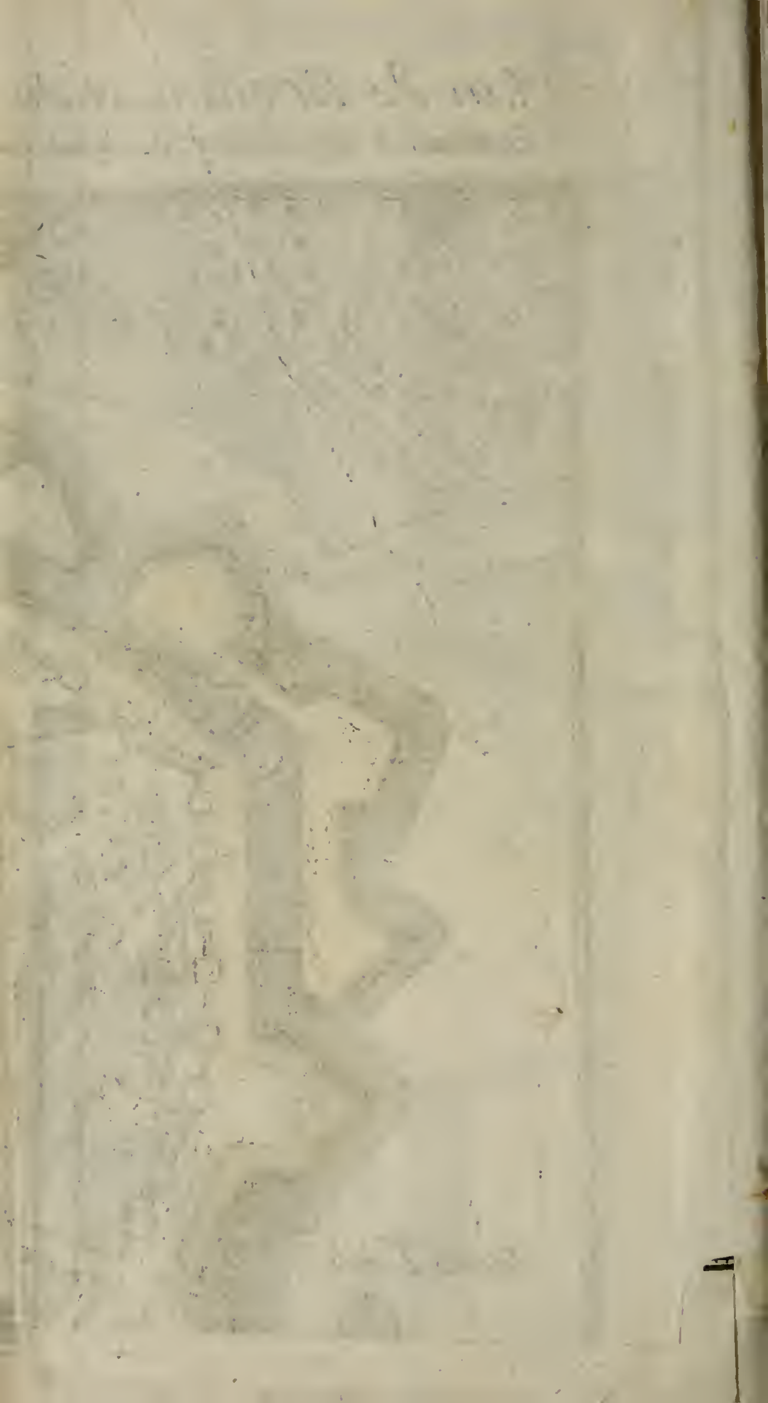

PLAN
de la fameuse Bataille
de
LEUTHEN
entre les Armée de
J. M. J. et R.
et celle de
J. M le Roy de
Prusse.
les 5. Dec. 1757.
Wohewitz
Sarawitz
Chemin de Neumarck à Lissa
Sahra
Rathen
Arnoldsmühl
Krampitz
Nypern
Schüllermühl
Guckerwitz
Frobelwitz
Romburg
Schalckau
Wasser
Golau
Leuthen
Kl. Golau
Kleinfuhre
Sagschütz
Heyde
Radaxdorf
Schriegewitz
Born
Neu Kretschmen
Lobetintz
Gobel
Kadlau
Kertschütz
Lampersdorf
Bösenbeltz
Ilnisch
Bischdorf
Polckersdorf
Krintsch
Polnisch Baudis
Schweidnitzer Wasser
Glantz bach
Explication.
A. l'Armée Autr. des 80000 hommes.
B. l'Armée Pruss. de 40000. hommes.
a. Corps de reserve.
b. Corps de reserve du G. Nad.
c. Corps du G. Nadasty dans la Bataille pour couvrir le flanc et le dos.
d. Comp. des Grenadiers.
e. Comp. des Gren. et piquets Autr.
f. avant garde Autr.
g. Camp de l'Armee Pr. du 4. au 5. Dec.
h. Canons.
i. Abbatis d'arbres.
J. C. Back sc.



Plan de Breslau et du Siége de S. M. le R. de Pr. depuis le comencem. iusqu au 18. de decemb. 1757. jour de la Capitul.

a. Batteries. b. Approches. c. Digue que les Pruss. firent dans l'Ohlau pour Sêcher les fosses. d. Tour et Magaz. à poudre, qui par l'effet d'une bombe sauta, acheva la breche et mit la garnison dans la necessite de capituler.







Designation des Quartiers des Regimens, par les Lettres A. jusques M.
A. 5 Escadrons, du Regimt. de Driesen, dans et autour de Striegau. B. 5 Escadr. Pr. de Prusse, et b. 4 Batt. Grenad. de Sydow. et bb. 2 Batt. de Pionniers. C. 5 Escadr. Pr. Frederic. D. 2 Batt. de Minchow. E. 2 Batt. de Bullow. F. 2 Batt. de Kursel. G. 3. Batt. Grenad. de Creuz, Burgsdorf, et d'Autriche. H. 5 Escadr. de Schönaich. I. 5 Escadr. de Bredow. K. 5 Escadr. de Kiow. L. 4. Batt. Gren. de Mantaufel. M. 1 Batt. Gren. de Lattorf.


Les Environs
de
Dresde.
avec la representation de l'Incendie du
Fauxbourg,
par les Ordres du
Comte de Schmettau
Comand: de cette capitale de la Saxe, pour
le R. de Pr.
en 1758
Grand Jardin.
Seidniz
Magazin à bois.
Loschwitz
Blaswitz
Elb R.
A. Position de l'Armeé Autrichiene le 7. Nov. à une demie lieüe de Dresde. B. Poste pris par les Autrich: dans le gr: Jardin. C. Six cent Prussiens de troupes legéres, comandés pour se poster devant la Porte de Pirna
D. Escarmouche entre les Autr: et les Pruss: E. l'Incendie du Fauxbourg de Pirna, le 10 Nov. le matin a 4 heures. F. Maisons nouvelles proche la Contrescarpe. G. la Faucomnerie. H. Nouvelles fortifications prussiennes. I.
Maison de Plaisance et Jardins du Comte de Brühl.





